

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 46
AVRIL 1980

VOL. VIII – XIII^e ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TREIZIÈME ANNÉE – VOL. VIII – N° 46

AVRIL 1980

«*Cette oasis artistique de Roquebrune...*» : André Gide, Simon Bussy,
Jean Vanden Eeckhoudt et Zoum Walter. 159

•

Zvi Herman LEVY : Jérôme Agonistes, ou *La Porte étroite*, chef-
d'œuvre détourné. 197
Le Dossier de presse de *La Porte étroite* (VI). 208

Le Dossier de presse d'*Isabelle* (IV). 229
Le Dossier de presse de *Corydon* (I). 236
Le Dossier de presse de *L'École des Femmes* (II). 241

Claude FOUCART : Deux Européens : André Gide et Stefan Zweig. 249
Robert HERAL : André Gide et la Montagne. 269

André Gide en "citations" (III). 283
Chronique bibliographique. 287
Inventaire des Traductions des œuvres d'André Gide (VII). 295
Assemblée Générale de l'Association. 303
Souscription exceptionnelle. 312
Varia. 315
Nouveaux Membres de l'Association. 322
Abonnements et cotisations. 324



Simon Bussy : *Village de Roquebrune* (ca. 1920).

Pastel, 16,5 x 12 cm, coll. Mme J.-P. Vanden Eeckhoudt (Bruxelles)

«CETTE OASIS ARTISTIQUE DE ROQUEBRUNE...»

Heureuse coïncidence : entre la parution du premier tome de la *Correspondance* d'André Gide avec Dorothy Bussy, en octobre dernier, et celle du tome II, prévue pour la fin de l'année, va s'insérer une manifestation qui ne manquera sûrement pas d'exciter l'intérêt des lecteurs de la *Correspondance* et, plus généralement, de tous ceux qui se plaisent à suivre les multiples chemins des amitiés gidiennes, réseaux très divers de personnalités toujours attachantes.

Dans le cadre de la prochaine Biennale de Menton, cet été, une exposition consacrée aux «peintres de Roquebrune» rassemblera pour la première fois un nombre important d'œuvres de Simon Bussy (1870-1954), de Jean Vanden Eeckhoudt (1875-1945) et de Zoum Walter (1902-1974). Trois artistes fort différents, mais qui, à eux trois, firent Gide parler de «*cette oasis artistique de Roquebrune [...] devenue pour [lui] une école de noblesse et d'indispensable vertu*». ¹ Et son *Journal*, ses correspondances déjà publiées avec Roger Martin du Gard et avec Dorothy Bussy, mieux encore *Les Cahiers de la Petite Dame...* ont en effet montré la singularité et l'importance du pôle d'attraction que fut pour lui, dès le début des années 20 et

¹ V. le texte reproduit dans le BAAG n° 43 de juillet 1979, p. 96.

pendant deux décennies, ce merveilleux village des Alpes-Maritimes.

Grâce aux documents — textes et iconographie — qui, pour la plupart, nous ont été obligeamment communiqués par deux membres de l'AAAG, MM. Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt (Bruxelles), fils du peintre belge, et François Walter (Paris), veuf de «Zoum», le BAAG peut, comme il le souhaitait, contribuer à l'hommage qui sera rendu aux trois peintres de Roquebrune — dont est naturellement inséparable celle que la *Correspondance* en cours de publication met maintenant en vive lumière.² Nous essayons, dans les pages suivantes, de réunir quelques éléments qui permettent à nos lecteurs de mieux connaître la personnalité des trois artistes. — ainsi que l'originalité esthétique de chacun — et de préciser les liens qu'ils eurent entre eux et avec Gide. De celui-ci, on pourra lire neuf lettres, inédites jusqu'ici³, adressées au ménage Vanden Eeckhoudt puis, juste après la mort de «Vanden», à Zoum Walter. Une autre lettre, de Dorothy Bussy celle-là, écrite à Zoum en janvier 1948⁴, ne manque ni de piquant — les lecteurs de sa correspondance avec Gide seront certes surpris de voir avec quelle désinvolture elle évoque la nouvelle (fausse) de la mort de celui-ci... — ni d'intérêt dans la peinture qu'elle y fait de la régularité productrice de Simon, alors dans sa soixante-dix-huitième année... Anticipation de la fin du monument que Jean Lambert a entrepris de publier.

² Signalons à son propos que les Editions Stock viennent de réimprimer (ach. d'imp. 7 janvier 1980) *Olivia* dans leur collection «Le Cabinet cosmopolite» (un volume broché, 18 x 11 cm, 192 pp.). Le roman, traduit par l'auteur avec la collaboration de Roger Martin du Gard et préfacé par Rosamond Lehmann, n'avait pas été réédité depuis l'originale de 1949, malgré son succès — succès qu'avait consacré, l'année suivante, le film réalisé par Jacqueline Audry, avec Edwige Feuillère et Suzanne Dehelly.

³ Deux d'entre elles (des 1^{er} et 18 décembre 1928) appartiennent à M. Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt, les sept autres à M. François Walter. Nous les publions avec l'aimable autorisation de Mme Catherine Gide.

⁴ Coll. M. Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt.

ANDRÉ GIDE,
SIMON BUSSY, JEAN VANDEN EECKHOUDT
ET ZOUM WALTER

Dans les tout derniers jours de mars 1920, Gide fait son premier séjour à «La Souco», la villa des Bussy à Roquebrune ; brève visite, promise depuis plus d'un an à Dorothy, à qui il laisse un «bout de giroflée» que, dix jours après son départ ¹, elle jettera, «sans plus aucun parfum, noire, fanée, affreuse», signe, peut-être, de ce que «toute douceur d'amour est détrempée de fiel amer et de mortel venin»...

Ce séjour fut l'occasion, pour Gide, de faire la connaissance d'une famille voisine et amie des Bussy : le peintre belge Jean Vanden Eeckhoudt (de cinq ans plus jeune que Simon Bussy : il a alors quarante-cinq ans) réside lui aussi, l'hiver, à Roquebrune, villa «La Couala», avec sa femme et sa fille Julienne, dite «Zoum» ², qui, à dix-huit ans, continue une longue tradition familiale en se vouant à la peinture ³, après s'être d'abord destinée à la musique — à ce piano dont elle ne s'est d'ailleurs pas détachée, écoutant avec passion les le-

¹ V. sa lettre du 10 avril (CAG 9, p. 180). Gide, a noté la Petite Dame le 1^{er} avril dans ses *Cabiers* (t. I, CAG 4, p. 70), «vient de chez le peintre Bussy (à Roquebrune)».

² «On l'appelait ainsi, après l'avoir appelée "Bezoum", mot d'accueil, l'un des premiers mots prononcés par elle, le bonjour gazouillé qu'elle adressait aux visiteurs et qui, par abréviation, devint "Zoum".» (Aimée Van de Wiele, préface à l'édition posthume *souvenirs de Zoum Walter, Pour Sylvie*, Bruxelles : Jacques Antoine, éd., 1975 [un vol. br., 21 x 14 cm, 158 pp.], p. 7).

³ «Fille, petite-fille, arrière-petite-fille de peintres, je suis née à Bruxelles en 1902 [le 9 avril]. Après une enfance passée dans l'atelier de mon père dont je fus le modèle dès ma naissance, puis aussi la partenaire dans un dialogue toujours repris sur l'art, je pris tout naturellement la palette qu'il me tendait. Vivant, travaillant en France l'hiver, l'été en Belgique, je n'eus pour maîtres — je devrais dire pour exemples, car le respect de la personnalité était total chez eux — que mon père, Jean Vanden Eeckhoudt, et notre ami le peintre et pastelliste français Simon Bussy.» (Citée dans Suzanne de Coninck, *Zoum Walter*, Avant-propos de Jacques Michel, Note biographique par Guy Runavot, Paris : Ed. de Beaune, 1975 [un vol. br., 19 x 18 cm, nombr. reprod. en noir et en coul., 72 pp.]. V. aussi le catalogue de l'exposition *Zoum Walter* au Musée des Beaux-Arts de Besançon et au Musée du Château de Montbéliard, Montbéliard : Impr. Servoz, 1977, un vol. br., 21 x 14,5 cm, 42 pp., 16 pl. h.-t., et le catalogue de l'exposition *Zoum Walter* au Musée de Pontoise, avril-mai 1979, un vol. br., 25 x 18 cm, 20 pp. ill.).

çons que lui donne Gide.⁴

Des «trois peintres de Roquebrune», Gide connut donc les deux derniers en 1920, après s'être lié avec le premier deux ans plus tôt, à Cambridge en juillet 1918. Mais il est en fait possible de remonter beaucoup plus haut dans le temps pour retrouver l'entrelac des destinées de tous quatre, moins distants les uns des autres, dès l'origine, qu'il n'y paraît d'abord.

C'est une quinzaine d'années plus tôt, l'hiver 1905-6, que les Bussy firent la connaissance des Vanden Eeckhoudt : les parents du peintre avaient loué à Menton une villa, «La Lodola» («je n'ai su que plus tard», devait écrire Zoum⁵, «la signification du mot — l'alouette — et ce mot ne convient pas du tout à ce pays, les alouettes parlent un tout autre langage...»), où Zoum placera son premier souvenir d'«un petit homme aux cheveux noirs, à la voix terrible, qui parlait du Greco [...], syllabes tout entourées de mystère et d'où sortait un sombre rayonnement» : Simon Bussy. De Dorothy et de la petite Janie (de quatre ans plus jeune que Zoum), elle reverra ses premières images chez elles, à «La Souco».⁶

Mais Gide eût pu connaître beaucoup plus tôt les Bussy (et par conséquent Vanden et les siens), ou plutôt Simon Bussy, dès avant le mariage de celui-ci. La rencontre de 1918 à Cambridge n'est en effet pas due au hasard : Gide allait là avec, en poche, une lettre de recommandation d'Auguste Bréal, vieil ami du temps de l'École Alsacienne⁷ — qui s'était lui-même lié avec Simon Bussy dès 1893, alors qu'ils étaient tous deux élèves à l'atelier de Gustave Moreau. C'est chez les Bréal que Simon avait connu la jeune fille qu'il devait retrouver en Angleterre, où il alla en 1901 (avec Auguste Bréal), et épouser le 18 avril 1903 : Dorothy Strachey. C'est avec leur ami commun, du même atelier Gustave Moreau, Eugène Martel, que Bussy fit en 1897, chez Durand-Ruel, sa première exposition ; si le berger de Revest-du-Bion se hâta alors de rentrer dans son village des Basses-Alpes qu'il ne devait plus quitter⁸, Bussy, lui, persévéra à Paris et, lors de sa deuxième exposition chez Durand-Ruel, en 1899, l'un des rares critiques qui le remarquèrent fut... Henri Ghéon, qui écrivit dans sa chronique de *L'Ermitage* :

⁴ V. plus loin la lettre de Gide aux Vanden Eeckhoudt du 2 juin 1921, et la photographie prise quelques jours plus tard, chez eux, à Bruxelles.

⁵ *Pour Sylvie*, p. 34.

⁶ *Ibid.*, pp. 63-5.

⁷ Mais non point camarade de classe : Auguste Bréal (1875-1938) était de six ans plus jeune que Gide. On sait qu'il était le fils du célèbre philologue Michel Bréal (1832-1915), professeur au Collège de France, auteur de *La Sémantique* dont Valéry fit (dans le *Mercur de France* de janvier 1898) un long et très remarquable compte rendu (recueilli au t. II de ses *Œuvres*, éd. Jean Hytier, Bibl. Pléiade, pp. 1448-54). Jusqu'à la mort d'Auguste Bréal, Gide ne passa jamais à Marseille sans lui rendre une visite amicale.

⁸ Rappels qu'Eugène Martel (1869-1947) devait être un des amis les plus intimes de Jean Giono.

Les 150 Jongkind de Ruel me laissent un peu froid. [...] Rien n'est curieux comme l'évolution d'un artiste de conscience et de volonté. Mais j'aime surtout être charmée.

Voilà pourquoi je me suis arrêtée à la petite salle où Simon Bussy réunit une suite de pastels clairs, légers et spirituels. Il nous présente sous des aspects variés le jardin et le palais du Luxembourg ; le soleil y joue, les nuages y pèsent, les promeneurs s'attardent ou se hâtent et grâce à des touches fines de lumière, à des silhouettes heureusement groupées, on a l'impression fugace, vraie et délicate d'un art à fleur de peau comme la vie moderne.⁹

«Les appréciations de ta dernière *Lettre d'Angèle* sont parfaitement justes et bonnes», écrivit tout aussitôt Gide à Ghéon¹⁰ : en devons-nous déduire qu'il avait, lui aussi, vu et aimé les pastels de Bussy... vingt ans avant d'entrer en amitié avec lui ?

L'exposition de 1897 réunissait des paysages des Basses-Alpes et de Suisse au pastel, dans des tonalités sombres qui avaient plu à son maître Gustave Moreau ; celle de 1899, dix-huit pastels du Jardin du Luxembourg. De nombreuses autres expositions — des paysages, mais aussi des portraits, notamment ceux de Sir Richard et de Lady Strachey, de Lytton Strachey — suivirent régulièrement jusqu'en 1910, tant à Paris (Durand-Ruel, Allard, Salon d'Automne...) qu'à Londres (1903, 1907, 1909). Soucieux de construction et de justesse du dessin, de délicatesse dans les couleurs, de dépouillement dans la technique, l'artiste se cherchait. Dans *L'Intransigeant*, Apollinaire écrivait :

Les pastels de Simon Bussy sont de délicates images, précieuses comme des miniatures persanes. La netteté et la fraîcheur de Simon Bussy sont les caractéristiques de son talent, et son coloris chante parfois aussi haut que celui de Matisse.¹¹

Au Salon d'Automne de 1910, une petite toile de lui, *La Fontaine de la Sirène*, qui représentait, dans un jardin clos, une jeune baigneuse nue se coiffant auprès d'une vasque, le fit accuser de «littérature» par la critique : «peu de gens furent sensibles à l'accord subtil de ces roses blonds et de ces verts vifs, qu'exaltait le noir pelage d'une chèvre maléfique et cornue».¹² Insatisfait,

⁹ Henri Ghéon, «Lettre d'Angèle», *L'Ermitage*, juillet 1899, pp. 75-6. Sur les «Lettres d'Angèle» de Ghéon, v. notre *Maturité d'André Gide*, pp. 379-80.

¹⁰ Lettre du 7 juillet 1899, *Correspondance*, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy (Gallimard, 1976), t. I, p. 222.

¹¹ Nous citons ces lignes d'après François Fosca, *Simon Bussy* (Gallimard, 1930, coll. «Peintres nouveaux» n° 43, vol. br., 15,5 x 12 cm, 63 pp., 29 reprod.), p. 16, sans avoir pu en préciser la référence : ce texte n'a en effet pas été recueilli par les éditeurs d'Apollinaire, pour qui la seule mention de Bussy, sous la plume du poète, se réduit à une ligne sur «les petites harmonies de Bussy qui est une sorte de Matisse de la miniature» (article sur le Salon d'Automne, *L'Intransigeant*, 19 novembre 1913, in *Chroniques d'Art*, éd. L.C. Breunig, Gallimard, 1960, p. 342, ou *Œuvres complètes*, éd. Michel Décaudin, Balland-Lécat, 1966, t. IV, p. 346).

¹² François Fosca, *Simon Bussy*, p. 8.

cherchant autre chose, Simon Bussy cessa alors d'exposer. Vint l'illumination, en 1912, tandis qu'il séjournait à Londres et faisait de fréquentes visites au jardin zoologique :

Un jour des plus importants dans ma vie artistique fut celui où j'entrevis de fondre dans une synthèse idéale mes précédentes études de paysages et celles que je faisais à ce moment d'après les oiseaux, les reptiles et les autres animaux du Zoo. C'est alors que je commençai mes premières compositions, m'engageant dans une voie que je sentais profondément être la mienne et que je n'ai plus quittée depuis lors, encore qu'elle me forçât de tourner résolument le dos au succès et m'écartât de plus en plus de mes contemporains les plus notoires. Cette forme d'art où je me satisfais, mais que je cherche à mener sans cesse vers une perfection plus grande, n'est nullement le résultat d'une théorie. J'y sens pourtant, lorsque je me retourne en arrière, la réaction ; peut-être contre certaines théories qui en ce temps faisaient florès. Pourquoi cette horreur du noir ? Cette peur des tons plats ? Cette défiance des lignes et de l'indication des contours ? Cette haine de la composition ?... Je composai, je méditai longuement mes tableaux, cherchant un rythme, obtenant une symétrie, établissant avec toujours plus de simplicité un motif central : bannissant les modelés inutiles pour laisser toute leur importance aux profils ; acceptant de grands champs nus aux modelés presque insensibles. Rejetant au contraire de plus en plus les contrastes, les oppositions, les effets de complémentaires, j'en vins à souhaiter et à faire des tableaux presque monochromes et prétends que l'émotion n'a besoin que de la palette la plus simple pour s'exprimer ; la matière même de mes toiles, qu'autrefois j'aimais épaisse et sur-nourrie, je travaille à l'alléger, la simplifier, l'amincir. Je souhaite une œuvre où l'essentiel s'accuse au point de résorber complètement l'individualité de l'artiste et estime que, ainsi, je ne me suis jamais mieux affirmé. L'émotion certes n'est nullement absente de mes toiles, mais je la veux dépersonnaliser pour ainsi dire. Chacune d'elles est une invention, une composition poétique, non point uniquement décorative comme l'on pourrait croire d'abord, mais où l'émotion toute humaine s'exprime avec une sorte de nécessité implacable. Je cessai de peindre directement d'après nature. Toutefois, les animaux que je peins et les feuillages qui les entourent, les ciels, les pièces d'eau, les édifices et jusqu'aux moindres cailloux, il n'est aucun des éléments dont je dispose à mon gré qui n'ait été l'objet d'une patiente observation ; et mes nombreuses études au pastel, faites en vue de ces tableaux, le prouvent. Mes animaux, oiseaux, reptiles, n'ont rien de fantaisiste ; ce sont de véritables portraits où je veux que la ressemblance se dégage de l'accidentel avec toujours plus de netteté, de précision, de pureté. Je sais que mon œuvre s'oppose ainsi à ce qu'aiment et à ce que cherchent les artistes de notre époque. Pourtant, ne croyez pas que je n'admire pas les peintres de mon temps. J'aime particulièrement les œuvres de Matisse...¹³, et même il me semble parfois que ma prédilection va vers les artistes dont les qualités sont les plus différentes des miennes.¹⁴

¹³ Rappelons que Matisse avait été le condisciple de Bussy à l'École des Beaux-Arts, dans l'atelier de Gustave Moreau.

¹⁴ François Fosca, *op. cit.*, pp. 8-9. Nous citons *in extenso* ce texte important, qu'a omis de mentionner le catalogue de l'exposition *Simon Bussy et ses amis* du Musée des Beaux-Arts de Besançon, septembre-octobre 1970 (vol. br., 21 x 16 cm, 60 pp., 20 pl. h.-t.). Nous ignorons d'ailleurs l'origine exacte de cette page, qui semble être une réponse à une interview...

Ce texte (qui, d'après certains témoignages, aurait été rédigé par Gide, à partir d'éléments que lui proposa l'artiste) met bien en lumière non seulement les options esthétiques très précises de Simon Bussy, mais aussi son éthique même, austère, exigeante et solitaire. Il faut d'ailleurs remarquer que c'est sur ce dernier plan — et là seulement — qu'on peut à la rigueur parler, pour réunir les trois peintres de Roquebrune, comme l'a fait Gide, d'une « école » : « école de noblesse et d'indispensable vertu », non point école liée par des principes esthétiques communs. Tous trois se sont voulus des isolés, sans aucune préoccupation des modes ni d'une « modernité » quelconque ; ce qui, du reste, n'empêche pas l'amateur d'aujourd'hui de constater, avec le recul des années, que leurs œuvres s'inscrivent bien dans leur temps : dans la présente vogue « rétro », l'art précieux et précis de Simon Bussy ne détonne pas ; et, comme nous le faisait justement observer le fils du peintre, on ne saurait regarder des œuvres de l'école expressionniste allemande sans être frappé par l'affinité qu'ont les toiles de Jean Vanden Eeckhoudt, et notamment les portraits, avec ces œuvres — que Vanden ignorait délibérément.

La première exposition que fit Bussy après sa « découverte » de 1912, trente-huit pastels présentés en février 1913 à la Galerie Eugène Blot, ne refléta pourtant pas sa nouvelle manière : c'étaient encore des paysages, d'Italie, de Suisse, d'Écosse et du Midi, tels que les aimait celui qui, ami de l'artiste depuis quelques années ¹⁵, préfaça le catalogue : Romain Rolland. Nous croyons utile de reproduire ici cette page, qui n'a jamais été réimprimée depuis 1913 ; l'auteur de *Jean-Christophe* (le dernier tome de son grand roman était paru quatre mois plus tôt) l'envoyait à Bussy le 6 février — une semaine, exactement, avant le vernissage de l'exposition.

Des temples de Sicile aux bruyères d'Écosse, M. Simon Bussy promène, à travers l'Occident, un regard sensible aux aspects les plus neufs, aux accords les plus rares, et un esprit classique qui les discipline et les harmonise.

Il ne voyage pas en touriste pressé, qui jette hâtivement des notes brillantes et frivoles. Il a dans l'univers trois ou quatre régions préférées, qui sont comme les provinces diverses de la sensibilité ; elles se complètent l'une l'autre : la sereine puissance des Alpes, l'enivrement lyrique de Venise et du Midi méditerranéen, la sombre mélancolie de l'Écosse. En les exprimant, il s'exprime lui-même : car dans les multiples aspects de la nature, il a fait choix de ceux qui s'accordent le mieux avec ses pensées et ses rêves. Mais — (c'est ici qu'on reconnaît l'artiste classique) — chacun de ces états d'âme se suffit à lui-même, est comme une âme complète. Jamais on n'a le sentiment d'une impression qui passe. Il règne dans ces œuvres une sorte de calme intérieur et de stabilité. On ne pense pas : « Quel accord va

¹⁵ Le Fonds Romain Rolland conserve cinq lettres de Romain Rolland à Simon Bussy et deux lettres de Bussy à Rolland, dont les dates s'échelonnent du 11 janvier 1908 au 13 juillet 1915. Grâce à l'obligeante entremise de notre ami Bernard Duchatelet, professeur à l'Université de Brest (et auteur d'une thèse capitale sur *La Genèse de « Jean-Christophe »*, en cours de publication aux Lettres Modernes), nous avons eu communication d'une copie de cette petite correspondance par M^{me} Marie Romain Rolland, que nous remercions très vivement ici.

succéder à celui-ci ?». On pense : «Voici l'accord que je cherchais.» On s'y repose, comme en une demeure, solide et close à tous les bruits du dehors.

Il serait vain d'essayer de décrire cette riche suite de compositions. On remarquera la surprenante diversité qui existe entre les trois ou quatre groupes principaux de paysages : la Suisse, avec l'audacieuse grandeur de ses lignes et la suavité de ses harmonies ; — les tristes demi-jours crépusculaires d'Écosse ; — l'éclatante Venise, dont les deux séries de pastels, datant de deux époques différentes, forment elles-mêmes deux groupes qui diffèrent, de technique et de sensibilité : le premier, plus « construit », où les architectures sont solidement bâties ; le second (le plus récent), où se joue librement la féerie de la lumière et de l'eau.

Sans entrer dans le détail des œuvres, j'aimerais à opposer entre eux trois ou quatre types de pastels, qui me semblent caractériser, d'une façon frappante, ces trois ou quatre groupes : — Agrigente, une vision classique, le temple en ruines, aux colonnes brunes et dorées, qui se dresse, encadrée, comme d'un pompeux décor, des grandes masses de nuages olympiens ; — Saint Erasme de Venise, flottant sur l'eau, l'église rouge, avec sa minuscule porte noire, flanquée de trois petits arbres ; — la Jungfrau, surgissant vaporeuse et rosée, au dessus de pentes vertes ; — et surtout ces tragiques vues d'Écosse, les ciels lourds, chargés de nuées grises, grosses de pluie, avec de tristes coins bleus, les bruyères rousses, les pins noir d'encre, tordus par les rafales, l'inexprimable deuil des landes sur lesquelles passe le vent humide et violent.

Toutes ces œuvres, d'un art à la fois large et fin, révèlent un poète, maître de lui et conscient, issu de la tradition des grands peintres de la race, enrichi des moyens d'expression et de la sensibilité moderne, — un artiste qui rêve d'unir dans son art la couleur palpitante de Monet¹⁶ et l'harmonie souveraine de Claude Lorrain, — et qui parfois y atteint.¹⁷

Il semble que Bussy ait attendu dix ans pour exposer des produits de sa nouvelle manière : ce fut à Londres, en octobre 1922, où furent montrées aux Leicester Galleries, à côté de portraits de Walter Tittle et de peintures et dessins de Lucien Pissaro (le fils aîné du grand impressionniste), vingt-six peintures d'animaux (dont dix-sept d'oiseaux). Gide, quant à lui, devait s'éprendre davantage de cet art animalier, et l'on sait ce qu'il en écrivit, préfaçant le catalogue de l'exposition Simon Bussy réalisée à l'automne 1948 à la Galerie Charpentier :

Si excellents que pussent être ses portraits (de Valéry, de Lytton Strachey son beau-frère, de Lady Ottoline Morrell, de Roger Martin du Gard, de moi-même), c'est la ressemblance des bêtes plutôt que celle des hommes qu'il recherche de plus en plus : oiseaux, poissons, insectes...

Il passe le meilleur de son temps au zoo de Londres, au parc ou à l'aquarium

¹⁶ «Mon cher Bussy,» écrit Romain Rolland le «Jeudi [6 février 1913], 6 h 1/2 soir» à Simon Bussy, «Voici la petite préface. Je pense qu'il est inutile qu'elle soit plus longue. [...] Si le nom de Monet, à la fin de l'article, ne s'accorde pas avec votre sentiment, effacez-le et remplacez-le par le nom du peintre moderne qui vous attire le plus. D'une façon générale, s'il y a quelque chose dans la notice qui ne vous plaît pas, dites-le moi franchement : je tâcherai de l'arranger.»

¹⁷ Catalogue de l'Exposition d'œuvres de Simon Bussy, pastels présentés par Romain Rolland, Galerie Eug. Blot (3-27 février 1913), Paris : Impr. R. Veneziani, br., 12,5 x 10 cm, 7 pp.. Nous citons d'après le manuscrit original.

de Vincennes, puis s'enferme¹⁸ avec sa récolte d'études, obtient ses toiles par une sorte de distillation patiente et amoureuse. Il semble, devant chaque forme vivante, se demander : « Et toi ! qu'est-ce que tu as à me dire ? » Et la mygale, le crabe, le scorpion s'immobilise et livre son secret. Je sais certains poissons de Simon Bussy dont « la stupidité m'attire », comme disait devant le catoblépas le Saint Antoine de Flaubert, et près de quoi je puis rester en contemplation prolongée : tout de même cette inepte matière est vivante ; et c'est un organisme parfait.

[...]

La peinture de Simon Bussy ne cherche point à nous surprendre ; pour particulière et personnelle qu'elle soit, elle reste si peu tapageuse que son originalité foncière n'a jusqu'à présent requis l'attention que d'un *bappy few*. Les quelques-uns, qui s'en éprennent d'autant plus, pensent avec moi qu'un jour viendra, un jour prochain, où, snobisme et vogue s'en mêlant, les inattentifs d'hier prétendront l'avoir depuis longtemps découvert.

Et l'on admirera que tant d'art, ici, puisse s'allier à tant de raison, tant de flamme à si tranquille certitude, tant de silence à si frémissante affirmation ; car l'œuvre de Simon Bussy ne parle qu'à celui qui l'interroge ; mais puis, aussi longtemps qu'on la contemple, ne cesse pas de se livrer.¹⁹

En mars 1921, Gide a quitté « La Souco » en emportant plusieurs pastels de Bussy ; si séduit par eux que, « sans attendre de les montrer à Eugène Rouart et à Arthur Fontaine », il a donné « le petit singe à Élisabeth » et « le grand macaque à Madame Mayrisch » (« Madame Théo m'a d'abord demandé de la laisser lui faire ce cadeau, mais je n'ai pu lui sacrifier le plaisir de le lui offrir moi-même, sachant tout le plaisir que je ferais aux Mayrisch et me réjouissant de savoir ce pastel voisinant avec de la très bonne peinture ») ; et il ajoutait, écrivant à Dorothy :

Maintenant il faut bien que je vous avoue que le souvenir de la grande panthère (avec la queue en post-scriptum) me hante et que la discrétion seule m'a retenu de manifester ma convoitise à son égard, le sentiment que je ne pouvais prétendre à ce morceau de roi, m'attachant à choisir des feuilles qui n'écrament point trop la collection — et ne pouvant assimiler cette étude si poussée aux études plus rapides qu'il m'a laissé prendre. Je crois me souvenir aussi qu'il disait en avoir encore besoin. Mais le jour où il consentirait à s'en défaire, et s'il ne la réserve pour personne, consentirait-il ?... Naturellement en l'estimant autant que 3 ou 4 des autres...

Ne lui parlez de cela que si vous êtes sûre qu'il ne me trouve pas indiscret ; — mais il m'est rarement arrivé de tant convoiter quelque chose.²⁰

Il n'eut pas sa grande panthère avec la queue en post-scriptum²¹ : à peine avait-il quitté Roquebrune que Simon l'avait donnée à Vanden...

¹⁸ Ce mot a ici son plein sens : personne n'était jamais autorisé à pénétrer dans l'atelier de Simon lorsqu'il y travaillait — même pas Dorothy ni Janie. Et, quand il peignait en extérieur, il était furieux qu'on le rencontrât...

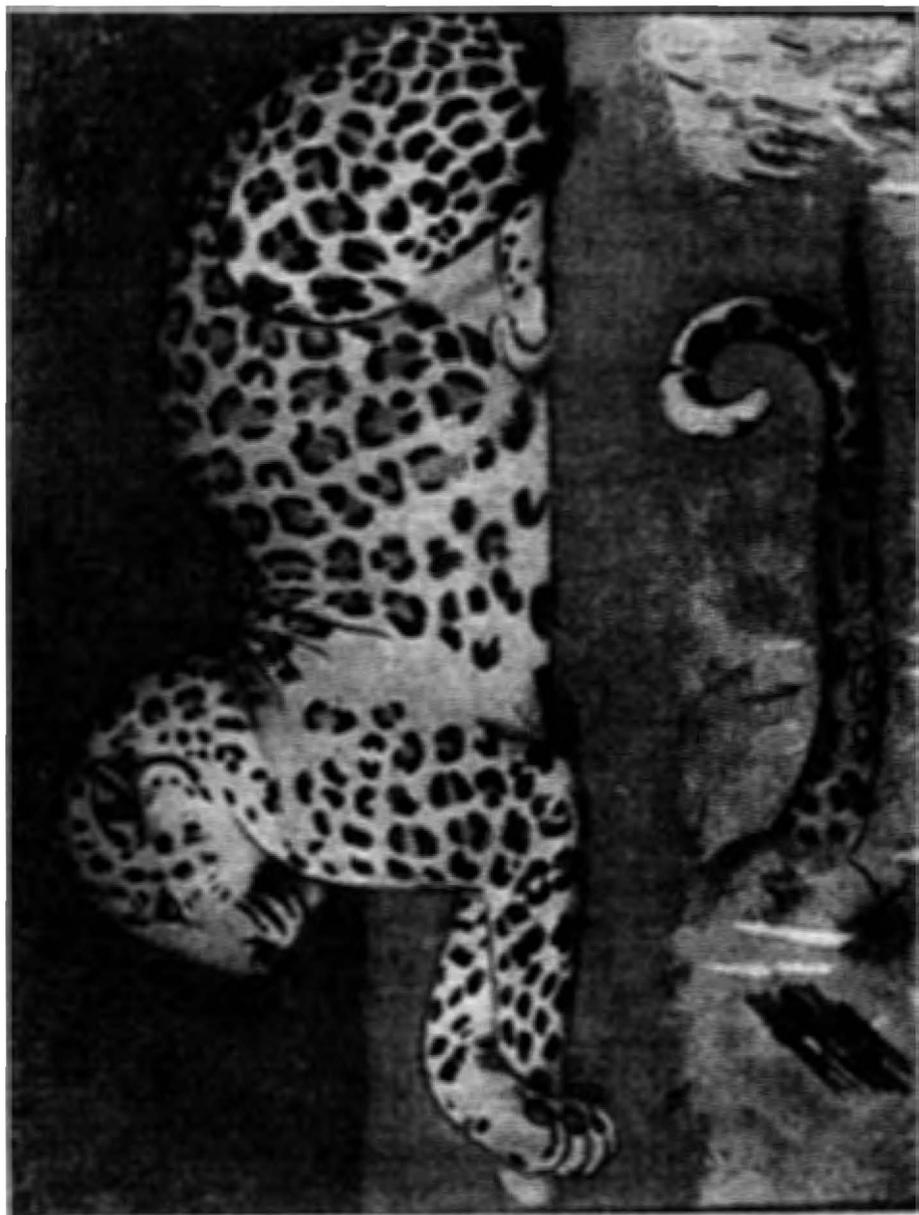
¹⁹ Catalogue de l'exposition *Simon Bussy*, Paris : Galerie Charpentier, 1948, in-8^o, 5 pp.. Préface de Gide reproduite par Jean Delay dans les « annexes » de son édition de la *Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard*, t. II, pp. 556-7.

²⁰ Lettre du 2 avril 1921, CAG 9, pp. 247-8.

²¹ Lettre à Dorothy du 6 avril, *ibid.*, p. 248. Nous reproduisons à la page suivante ce tableau, qui appartient aujourd'hui à M. Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt.



La Souco, 13 février 1920. Dorothy Bussy (54 ans) tient sur ses genoux le petit Jean-Pierre (sept mois), fils de Jean Vanden Eeckhoudt.



Simon Bussy : *La Pantbère* (Pastel, 19 x 24,5 cm, ca. 1920)

(Coll. Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt, Bruxelles)

L'entrée de Gide dans la familiarité des Vanden Eeckhoudt fut aisée. Dorothy et Simon Bussy lui avaient certes parlé d'eux dès avant la rencontre du printemps 1920 ; à la première mention de leur nom dans la *Correspondance*, en octobre 1920, il s'agit de la confiance faite par Dorothy à Gide d'un drame intime, la rupture des fiançailles de Zoum, quinze jours avant son mariage avec son cousin Vincent Rendel.²² Quelques mois plus tard, Gide projette de répondre à l'invitation que lui ont faite les Vanden Eeckhoudt de venir les voir à Bruxelles, à l'occasion d'un voyage à Bruges où il veut s'occuper de l'impression secrète du second volume de *Si le grain ne meurt*.²³ Le 2 juin 1921, après avoir annoncé à Dorothy :

Je pars le 10 pour Bruxelles. Je vais écrire aux Van den Eeckhoudt – ou plutôt irai les voir dès mon arrivée – descendrai d'abord à l'hôtel, mais tout prêt à me laisser héberger par eux s'ils sont en disposition de me recevoir²⁴,
il adresse ce billet aux Vanden Eeckhoudt :

2 juin.

18^{bis} Avenue des Sycomores
Villa Montmorency
Paris XVI^e

Chers amis,

Je m'apprête à gagner Bruxelles le 10 ; j'y resterai quelques jours et serais bien heureux de vous revoir. J'ai su que mon petit ami Jean-Pierre²⁵ avait été très souffrant ; mais Madame Théo, qui est arrivée hier à Paris²⁶, me dit qu'il est maintenant complètement rétabli. Me reconnaîtra-t-il encore ? Mille affectueux souvenirs à mon élève²⁷ – et croyez-moi votre bien dévoué

André Gide

Nous savons par Mme Théo que c'est en sa compagnie qu'il fit le voyage de Paris à Bruxelles, elle-même y étant appelée par la maladie de sa mère, Mme Monnom.²⁸ Par elle aussi, quelques détails sur les événements de son séjour, du 10 au 19 juin, date où il repartit pour Colpach, chez les Mayrisch.

²² V. *CAG* 9, pp. 223-4 et 236.

²³ *Ibid.*, p. 253 (lettre du 26 avril 1921). Il s'agit de l'édition privée, tirée à treize exemplaires, de *Si le grain*, par l'Imprimerie Sainte-Catherine.

²⁴ *Ibid.*, p. 265.

²⁵ Né le 19 juin 1919, le fils des Vanden Eeckhoudt a alors deux ans.

²⁶ «J'arrive à Paris, le 1^{er} juin, venant de Saint-Clair par l'express du matin.» (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 79).

²⁷ Zoum, à qui Gide avait déjà donné quelques leçons de piano à Roquebrune, qu'il poursuivra à Bruxelles.

²⁸ V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, pp. 84-7.

Les Vanden Eeckhoudt s'étaient hâtés de renouveler leur invitation à descendre chez eux, et Gide avait tout aussitôt accepté :

Lundi, 6 juin.

Chers amis,

Il va sans dire que j'accepte, et avec la joie la plus vive, votre si cordiale invitation. La discrétion seule me retenait de vous en reparler dans ma dernière lettre...

Madame Théo, qui a reçu de sa mère des nouvelles un peu moins bonnes, pense s'amener avec moi le Vendredi 10 par le train qui, parti de Paris à midi 1/2, arrive à Bruxelles à 17.46.

Au revoir. A bientôt donc. Croyez à mes sentiments bien affectueux.

André Gide

Ce dont ne parle pas la Petite Dame, c'est le bref enseignement musical que Gide sut donner encore à Zoum, qui devait plus tard écrire que si elle avait pu l'«écouter avec fruit et compréhension», c'est grâce à la vingtaine de leçons qu'elle avait reçues de Marguerite Laenen.²⁹ Mais en quoi consistaient celles de Gide ? Aucun de ceux qui en ont bénéficié n'a laissé de témoignage précis à leur sujet, sinon qu'elles montraient une rare et lucide sensibilité.³⁰ Le frère de Zoum, M. Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt, se souvient néanmoins d'avoir été frappé de ce que Gide ne donnait nulle leçon de virtuosité, mais uniquement d'interprétation et que les exercices qu'il proposait à Zoum étaient exclusivement des exercices de *transposition*.

Un an plus tard, c'est au tour de Gide d'adresser une invitation à ses amis, ou plus exactement de leur promettre deux «*invitations*», c'est-à-dire deux places réservées à la première représentation de *Saül*, que Copeau monte (enfin...) au Vieux-Colombier :

27 mai 22

Cher ami, chers amis,

Combien votre lettre me touche ! Quelle joie, quel «confort» ce sera pour moi de vous savoir et sentir dans la salle ! Oui certes, deux places vous seront réservées³¹ — et il va sans dire que ce sont

²⁹ «Premier prix du Conservatoire de Bruxelles à 13 ans, Marguerite Laenen fit une carrière assez irrégulière et plutôt obscure. [...] Vers 1912, elle devint la pianiste attitrée d'Elisabeth, reine des Belges. Elle donnait au palais des concerts intimes où la reine conçoit quelques élus dont l'ami de mon père, Victor Rousseau.» (*Pour Sylvie*, pp. 77-8).

³⁰ Cf. Roger Delage, «André Gide et la Musique», *BAAG* n° 39, juillet 1978, pp. 13-28.



**Chez les Vanden Eeckhoudt, Bruxelles, juin 1921.
Zoum Vanden Eeckhoudt et André Gide au piano.**

deux «invitations». Inutile n'est-ce pas que je vous envoie les billets... vous les trouveriez au contrôle, si je n'ai pas eu le plaisir de vous les remettre moi-même de la main à la main — car ma joie ne sera pas complète si je ne puis vous voir, avant... et après.

Combien de temps resterez-vous à Paris, et où descendrez-vous ? Pourquoi pas à la Villa ??... Ça me ferait tellement plaisir de vous recevoir ! à mon tour... Dites : oui, n'est-ce pas. J'ai deux chambres, pour Zoum et pour vous — où j'espère que vous ne seriez pas trop mal. Quelle fête...!

Bien votre ami

André Gide

Ce sera le 14, 15, ou 16. Je vous réécrirai.

Il n'eut pas à «récrire», sinon pour répondre, avec beaucoup de chaleur, à la lettre que lui adressa tout aussitôt Vanden pour accepter son invitation à loger Villa Montmorency :

2 juin 22

Cher ami,

J'exulte à la pensée de vous voir ici. Donc c'est entendu : vous descendez à la Villa. Qu'un mot de vous (lettre ou dépêche) me prévienne la veille. Je tiens pour vous deux chambres prêtes — et ne m'excuse pas trop de vous recevoir d'une manière un peu sommaire (et d'autant plus cordialement). Ma vieille folle de Pierrette³² vous accueillera, si par ennui votre train arrive à une heure où je ne puisse être at home — mais je vous retrouverais bientôt après.

Les deux représentations dites : «des amis du V.C.» ont lieu les Mercredi et Jeudi 14 et 15 — la «générale» Vendredi 16 après-midi — et la «première» Vendredi soir. L'exiguïté de la salle force de diviser tout cela. — S'il vous est indifférent de venir tel ou tel jour, il me semble que le mieux serait d'assister à la repr. du jeudi, qui sera sans doute meilleure que celle de la veille, toujours un peu sacrifiée — et, si le cœur vous en dit, nous retournerions ensemble jeter un coup d'œil sur le spectacle du lendemain. — Et venez aus-

³¹ Pour Vanden et Zoum. Mme Vanden Eeckhoudt n'était pas du voyage.

³² Pierrette Adam, la domestique de Gide dont, depuis un an déjà, la santé et l'équilibre mental étaient préoccupants : v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, pp. 80-1, 108.

sitôt que vous voulez — c'est-à-dire : si cela vous arrange : dès le commencement de la semaine. Je n'ai que ma vieille bonne pour le ménage, mais Zoum voudra bien, peut-être, donner un petit coup de main pour les lits — et vous ne serez pas trop exigeants pour le service.

A bientôt, votre

André Gide

Mme Théo étant alors à Saint-Clair, c'est par Mme Mayrisch que nous avons quelques détails, dans une lettre qu'elle lui adresse et que son amie, «pour enrichir [s]es notes», transcrit dans ses *Cahiers* :

C'est à la première du 16 que j'assiste. Gide, Elisabeth et Marc déjeunent et dînent avec moi. Au déjeuner, il y a aussi Van den Eeckhoudt et sa fille, et Jean [Schlumberger] au dîner. Il n'est question que de Saül ; ils ont déjà tous vu la répétition générale. On discute la diction des acteurs...³³

Printemps 23. Zoum est allée passer quelques jours à Rapallo, en février, auprès d'Élisabeth, qu'elle aime beaucoup et dont la fréquentation lui est plus roborative «qu'un docteur ou une cure au bord de la mer».³⁴ A Roquebrune, le dimanche 11 mars, grande affaire pour les Bussy : inauguration officielle du monument aux morts, œuvre de Simon, qui l'a conçu autour d'une mosaïque représentant une femme, calme et douloureuse, les yeux clos, les mains jointes. Dorothy raconte brièvement à Gide :

Dimanche dernier a eu lieu la cérémonie de l'inauguration du monument aux morts de Roquebrune, une histoire énorme avec des généraux et des amiraux et des préfets et des évêques et des académiciens. Le pluriel est peut-être excessif, mais il y avait une grande foule et ils ont tous fait des discours en brandissant leurs sabres. Mais le plus revanchard, le plus assoiffé de sang, le plus anti-chrétien a été l'évêque. Nous avons déjeuné ensuite chez les Hanotaux avec toutes les huiles, assez amusant dans son genre. Et c'est devenu la mode d'admirer le monument et la mosaïque de Simon.³⁵

Tel que le relate la plaquette éditée quelques mois plus tard par la Commune de Roquebrune-Cap Martin³⁶, ce fut en effet «une histoire énorme». Le ly-

³³ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 129.

³⁴ Lettre de Dorothy Bussy à Gide du 25 février 1923 (CAG 9, p. 412).

³⁵ *Ibid.*, pp. 415-6 : lettre 221, datée du 10 ou 11 mars 1923 d'après l'autographe, mais qui est évidemment un peu postérieure, puisqu'elle répond à la lettre de Gide du 11 et qu'elle raconte la cérémonie de «dimanche dernier» (qui était aussi le 11 mars).

³⁶ *Inauguration du Monument aux Morts pour la Patrie, 11 mars 1923*, Cannes : Impr. Robaudy, 1924 (un vol. br., 17,5 x 12,5 cm, 43 pp., ill. h.-t.). Précédés d'une relation de la cérémonie (dans la partie qui se déroula dans la vieille église de Roquebrune, «Mme Van den Eeckhoudt, femme du célèbre peintre belge, interpréta d'une belle voix, magnifiquement conduite, des morceaux religieux»), on y peut lire le texte des discours de Mgr Chapon, Evêque de Nice, de M. S. de Monléon, premier adjoint faisant fonction de Maire, de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, de M. le Général de Castel-



Simon Bussy : *Mosaïque du Monument aux Morts de Roquebrune* (1923).

risme coula sans digues, notamment des lèvres académiciennes de Gabriel Hannotaux, président du Comité du Monument :

Le rivage que la mer bleue caresse de sa vague frangée d'écume ; le coteau où les fruits d'or mûrissent, où l'olivier verse son ombre mystérieuse ; les montagnes qui s'élèvent de gradins en gradins portant jusqu'au ciel la ligne immaculée des neiges éternelles ; la Roche brune arrêtée dans sa chute par le genêt légendaire ; le ravin d'où la cascade répand sa plainte et sa fraîcheur ; le vieux château tout rompu sous le poids des siècles, la tour carrée qui guettait au loin, sur la mer, l'arrivée des pirates mauresques ; les rues en escaliers aux vieilles arcades surbaissées où l'on dirait que le Christ lui-même va passer, monté sur l'âne comme à l'entrée dans Jérusalem ; l'église au svelte campanile rose d'où les cloches, sonnait deux fois les heures, font tinter, la nuit et le jour, leur prière argentine ; ce ciel où la lumière règne ; cette terre soutenue en ses plans fertiles, par le travail des ancêtres, et que leur propre travail se promettait de soutenir encore, tout cela était vivant en eux. Ils sont partis ! Ils sont morts ! A la minute où ils tombaient, ils revirent ces images ; dans un éclair, ils aperçurent le beau rivage ; leur âme défaillante murmurait : « Roquebrune », comme leurs lèvres appelaient « maman ! ».

Le Général de Castelnaud exalta les pacifiques, auxquels appartiendrait le royaume des cieux :

Soyez pacifiques, mais farouchement décidés à souffrir comme nous les avons souffertes les misères de la faim et de la soif, les morsures du soleil dans les plaines sans ombre, la boue gluante ou glacée des tranchées infestées de puanteurs cadavériques sous le ciel bas et noir des interminables hivers.

Soyez pacifiques, mais fermement résolus à verser comme nous jusque la dernière goutte de votre sang plutôt que de trahir le Devoir, le Devoir si douloureux qu'il soit, imposé par Dieu, par l'Honneur, par la Patrie.

Et c'est parce que nous avons fait notre Devoir que sur nos tombes d'où notre chair reflurira un jour, le Coq gaulois chante la Victoire du Droit et de la Justice et ouvre largement ses ailes au souffle fécondant de la Liberté.

Et l'évêque de Nice, Mgr Chapon, eut de fortes paroles, certes, mais point si « assoiffées de sang » que l'a dit Dorothy :

Je vous le demande, si ces Braves, si ces Héros sont morts tout entiers, s'ils ont trouvé le néant dans le martyre, si à côté de l'espion qui trahit, du lâche qui a fui et qui a déserté, si à côté du barbare envahisseur, assassin de femmes et d'enfants, ils dorment là-bas, le même sommeil insensible et glacé, et si ce sommeil est tel que la voix même de notre reconnaissance ne puisse les y réveiller, que signifie au nom du Ciel, cette idée de justice qui court dans nos veines, avec le sang de notre cœur ?

[...] Souvenez-vous que le dernier mot, non seulement pour les individus, mais pour les Nations qui, en combattant pour la justice ont combattu pour DIEU et son CHRIST, que le dernier pour eux, ce n'est pas la mort, mais la Résurrection et la Vie. Quelles que soient encore les appréhensions de l'avenir, les menaces de l'Allemagne vaincue, contre la France, ressemblent à celles qui tombaient l'avant-veille de la Résurrection, de la Croix du Sauveur. N'en doutez pas, l'aurore de PAQUES s'est aussi levée pour la France ; elle retrouvera dans le sang rédempteur de ses enfants, mêlé à celui du Christ, qui aime toujours les FRANCS, un nouvel,

nav, de M. Armand Bernard, Préfet des Alpes-Maritimes, de M. le Général Monroe, commandant le XV^e Corps, et de M. l'Amiral Lacaze, représentant le Ministre de la Marine.

magnifique et éternel épanouissement de sa Vie nationale.³⁷
Beaux échantillons d'un certain genre d'éloquence...

Au début de 1927, Jean Vanden Eeckhoudt perdit en première instance (il devait gagner en appel) le procès que, victime à Bruxelles d'un très important vol de tableaux, il avait intenté à un puissant marchand qui y était impliqué : ce fut, pour Gide, l'occasion d'un billet où son affection chaleureuse s'indignait et s'efforçait de reconforter l'artiste :

21 Mars 27³⁸

Mon cher ami,

J'apprends ce matin par Madame Théo³⁹ l'absurde, révoltante, inique fin de votre procès. Il suffit d'être honnête homme pour s'en indigner ; mais combien vos amis peuvent s'en affecter, c'est ce que j'ai besoin de vous écrire, et que je sens, à la violence de ma protestation, la profondeur de mon affection pour vous.

Bien fidèlement votre

André Gide

Les deux autres lettres inédites que nous allons maintenant mettre sous les yeux de nos lecteurs ne concernent guère les Vanden Eeckhoudt ni les Bussy, mais elles ont pour intérêt de contribuer à mettre une fois de plus en lumière un des côtés les plus émouvants de la personnalité de Gide : sa bonté, sa disposition naturelle à tout mettre en œuvre pour aider ceux qu'il savait dans des embarras de tous ordres. L'histoire qui commence ici, on en connaît déjà des suites, douze et quinze ans plus tard, grâce à la *Correspondance Gide - Martin du Gard* et aux *Cabiers de la Petite Dame*.⁴⁰ Il s'agira alors tout à la fois d'aider Ferdinand Hardekopf, juif, à se cacher pour échapper aux persécutions nazies, et aussi — et surtout, tout simplement — de lui donner de quoi vivre, à lui et à son amie, Mme Staub. L'existence du couple, en ces moments difficiles, dépendra entièrement de la générosité de Gide et de Martin du Gard. En décembre 1928, Gide vient pour la première fois en aide à celui dont il connaît à peine le nom, qui a traduit l'année précédente ses *Faux-Monnayeurs*, vient de traduire le *Journal des Faux-Monnayeurs* (et traduira encore *Si le grain ne meurt* en 1929, *Les Caves du Vatican* en 1930, *Retour*

³⁷ *Op. cit.*, pp. 23-4, 31-2 et 12-3.

³⁸ Lettre écrite sur papier à en-tête gravé : 9, quai Malaquais / Fleurus 05-99. Cette adresse, qui est biffée de la main de Gide, était, sauf erreur de notre part, celle de la duchesse de Trévise (puis vicomtesse de Lestrangle, dite «Pomme»).

³⁹ Arrivée l'avant-veille de Saint-Clair (v. *Les Cabiers de la Petite Dame*, t. I, p. 306).

⁴⁰ V. la *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. II, pp. 214-21 et 271, et *Les Cabiers de la Petite Dame*, t. III, pp. 102, 186, 188-91.

de l'U.R.S.S. en 1937...); il écrit à Jean Vanden Eeckhoudt :

Paris, le 1^{er} Décembre 1928

1 bis, rue Vaneau, 7^e

Mon cher ami,

J'ai eu la grande joie de revoir Zoum hier — joie surtout de la savoir maintenant à Paris, toute à portée du cœur. Elle m'encourage à vous écrire au sujet de ceci : Un jeune allemand, du nom de Hardekop (j'appelle aujourd'hui «jeunes» les gens de moins de quarante ans), est venu se fixer, paraît-il, à Roquebrune, pour tout l'hiver du moins. Je ne le connais point personnellement, mais certains amis communs me le peignent comme extrêmement intelligent et sympathique. Il a déjà traduit plusieurs de mes livres, Les Faux-Monnayeurs, en particulier, et s'occupe présentement de Si le grain ne meurt. Il ne connaît absolument personne à Roquebrune. Jean Cocteau, dont il a traduit Opéra, et qu'il a rencontré récemment là-bas, ne peut lui être d'aucun appui, d'aucun secours. Ce n'est pas lui-même qui m'écrit, par discrétion, mais un ami commun qui me le peint comme assez désespéré peut-être, non point moralement ou intellectuellement, mais au sujet de ses rapports avec la mairie — car il devra, dans le courant de l'hiver, faire renouveler auprès des autorités son permis de séjour en France, auquel il tient tout particulièrement. Si Simon Bussy n'était en Égypte, je ne vous ennuyerais pas avec ceci ; mais, pourtant, je connais trop votre gentillesse pour hésiter beaucoup à vous avertir, certain que vous voudrez bien y aller d'un petit conseil à l'occasion. Je ne puis, malheureusement, vous donner l'adresse de ce M. Hardekop ; peut-être vous sera-t-il aisé de vous en informer à la poste de Roquebrune, par exemple. En tout cas, je lui écris, à lui également, par l'intermédiaire de cet ami commun, et j'espère que vous ne me trouverez pas indiscret si je me permets de lui donner votre nom et votre adresse.

Au revoir, cher ami, chers amis.

Bien affectueusement et fidèlement votre,

André Gide ⁴⁰

Qui donc est cet «ami commun», par l'intermédiaire de qui Gide peut écrire à

⁴⁰ Lettre dactylographiée (signature autographe), de même que la suivante.

Hardekopf, mais que la discrétion lui dicte de ne pas nommer à Vanden, préférant l'envoyer au bureau de poste pour trouver l'adresse du pauvre désespéré ?... Le peintre ne tarda d'ailleurs pas à répondre à Gide, apparemment pour lui dire que son enquête restait sans succès. Entre temps, Gide a eu connaissance de l'adresse du jeune Allemand ; en écrivant à Vanden, il en profite pour le féliciter de son portrait de Simon Bussy ⁴¹, qui va figurer au titre du petit volume de François Fosca, en préparation dans la collection des « Peintres nouveaux » ⁴² que dirige chez Gallimard le poète Roger Allard :

Paris, le 18 Décembre 1928

Mon cher ami,

J'ai reçu votre excellente lettre, et suis un peu confus d'apprendre le mal que vous vous êtes donné pour retrouver M. Hardekopf. J'ai reçu bien une lettre de lui ; il habite :

Villa Bon Voyage, n° 2,

— mais sans doute aurez-vous déjà reçu sa visite, car, ainsi que je vous l'avais dit, je m'étais permis de lui donner votre adresse. Je vous ai dit aussi, je crois, que je ne le connaissais pas encore personnellement. Puisse-t-il se montrer digne de votre si cordiale prévenance !

J'ai reçu, apportée par Zoum, une excellente photographie de votre portrait de Simon Bussy ; que je remettrai cet après-midi à Roger Allard, avec toutes sortes de recommandations ; il est d'une grande ressemblance et d'un « métier » qui m'épate beaucoup. J'espère que la reproduction qu'on en fera dans le petit volume de la N.R.F. ne va pas trop le massacrer.

Quelle joie nous avons de revoir Zoum de temps à autre !

Au revoir, cher ami, chers amis. Croyez à ma bien fidèle affection.

André Gide

On connaît déjà, par la Petite Dame, quelle joyeuse soirée il y eut au « Vaneau » le 28 décembre 1935, préparée dans le plus grand secret pour fêter, six semaines à l'avance (car elle ne devait pas être à Paris le 9 février 1936), son soixante-dixième anniversaire ; le cadeau qui lui est offert est de grandes dimensions : c'est, peint par Jean Vanden Eeckhoudt, le portrait de Catherine, alors dans sa treizième année.

⁴¹ Que nous avons reproduit dans le BAAG n° 43 (juillet 1979), p. 99.

⁴² V. *supra* p. 163, note 11.

Tous les amis ont été introduits chez le voisin et quand ma porte s'ouvre et que je vois s'avancer une procession d'amis tenant chacun une fleur à la main, je suis clouée par l'étonnement ! Catherine marche en avant, portant sur un plateau la liste de tous les participants et des télégrammes de ceux qui n'ont pas pu venir. Puis, solennellement, je suis conduite chez Gide devant le portrait, et j'ai bien du mal à cacher mon émotion. Le portrait me plaît : d'une ressemblance profonde, d'une peinture large sans détails. Quand je rentre chez moi avec ce somptueux cadeau, je trouve un buffet surgi comme par miracle, et la petite fête se prolonge jusqu'à une heure du matin. Étaient venus : les Copeau, les Walter, les Viénot, les Groet, Jean et sa fille Monique, Marie-Thérèse Franck, et Madeleine Maus. Quand tout le monde est parti, Gide m'entraîne dans un petit tour de valse, au grand étonnement de Catherine.⁴³

Mais Mme Théo n'était pas seule, comme elle paraît l'avoir cru, à être exclue du secret des préparatifs : c'est ce qui ressort de la lettre que, le surlendemain, Gide écrit à l'auteur du tableau :

30 Déc. 35

Mon cher Van den,

Ce ne sont pas seulement des vœux pour la nouvelle année que je vous envoie ; c'est surtout un message de profonde reconnaissance. Je vous aurais écrit plus tôt combien j'aime votre beau portrait de Catherine, si Elisabeth n'avait tenu à me le cacher jusqu'au dernier jour, pour que j'en goûte la surprise en même temps que la petite dame. Pour celle-ci, la surprise a été complète, car elle ne s'attendait à rien, et le ravissement extrême. Rien n'eût pu lui faire un plus grand plaisir.

Nous étions quinze, dont les Walter, à admirer votre peinture — qui désormais, pour notre constante joie, va habiter le salon de la petite dame. En même temps qu'un portrait des plus ressemblants, c'est un morceau magistral et des plus savoureux. Bravo ; j'y applaudis de tout cœur. Et ainsi, vous aussi étiez de notre petite fête, le 28 au soir.

A vous et à Jeanne Van den, j'envoie mes bien affectueux souvenirs.

André Gide

⁴³ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 506-7.



L'occasion illustre bien la définition que Gide donnera, douze ans plus tard, du propos du peintre : « Donner aux autres de la joie et garder pour soi la tristesse ». Cette page de 1947 ⁴⁴ met d'ailleurs clairement en relief ce qu'il admirait chez Vanden :

Tout son être aspirait à la joie, à la libre exaltation des sens ; mais l'habitait une secrète exigence qui lui faisait prendre en dédain les conquêtes faciles et les vains avantages de la virtuosité. Ce tourment, cette volonté toujours tendue, ce mépris du succès, cette vertu quelque peu froncée, cette sensualité austère se liaient aussi bien dans les traits de son beau visage que dans ses meilleures toiles, et nous le faisaient à la fois aimer et respecter ; presque craindre.

Tous ceux qui connurent l'artiste et son œuvre — entre autres, Paul Fierens ⁴⁵ dans le discours qu'il prononça pour l'inauguration de la rétrospective consacrée à Jean Vanden Eeckhoudt, à Bruxelles, en octobre 1948 — ont remarqué et attesté la justesse du portrait tracé par Gide. Tous ont été frappé par le vif contraste entre l'« aménité souriante » qu'il offrait à ses amis et l'austérité, la sévérité qu'il avait pour lui-même, en tant qu'artiste et en tant qu'homme. Mais cette « vertu quelque peu froncée » dont parle Gide pesait aussi, et lourdement, sur ceux qui partageaient sa vie quotidienne ; sa femme et ses enfants purent se sentir écrasés par sa personnalité. Zoum a bien analysé, dans un chapitre de *Pour Sylvie*, la psychologie de cet homme qui, « né dans l'abondance, d'appétits robustes [...], d'un talent d'abord facile, [s'était] créé des obstacles par dégoût de la facilité » :

Il a mis des bâtons dans ses roues et de l'austérité dans sa vie. [...]

Sa morale le portait à l'effort, et l'effort vers plus d'exigences — non à plus de confiance et de liberté. La liberté était très vite pour lui licence ou anarchie, et sur le plus simple plaisir il y avait l'ombre — oh ! très légère, mais sensible — de la suspicion. [...]

Sans qu'il s'en doutât — je crois qu'on l'aurait étonné à le lui dire — c'est sous l'angle du péché et du rachat que mon père voyait bien des choses, et il agissait en conséquence. [...] Ma mère le suivait aveuglément. A-t-elle jamais pensé plus loin que le bout de son nez, ma mère ? Je n'en sais rien. D'un instinct sûr, elle a suivi un chemin tout tracé pour elle et c'était d'ailleurs un beau chemin. Le diable y trouvait son compte du côté de l'orgueil. Comment en aurait-il été autrement ? A un haut degré de vertu, la conscience qu'en avait mon père n'allait pas sans une certaine approbation de soi. De là un refus de réexamen, trop de sûreté non pensée, certaines erreurs sans doute [...] et peut-être, me suis-je dit plus tard, une part d'attitude ?

Il n'y eut point d'attitude dans son art, mais une recherche vraie, anxieuse, ferme et féconde dont il ne s'est jamais laissé détourner. Sa vie d'artiste fut exemplaire, et pour lui c'est ce qui comptait. *Nous gravitions autour de sa palette.*⁴⁶ Son mal inavoué fut de n'être ni applaudi ni compris par une époque à laquelle il ne faisait aucune concession.⁴⁷

⁴⁴ Nous l'avons reproduite, rappelons-le, dans le BAAG de juillet 1979 (p. 99).

⁴⁵ Alors Conservateur des Musées royaux des Beaux-Arts.

⁴⁶ C'est nous qui soulignons.

« Nous gravitions autour de sa palette » : phrase terrible, lourde de l'égoïsme sublime de l'artiste qui tout à la fois méprisait très sincèrement le succès, fit tout pour l'éviter⁴⁸, et souffrait la torture de n'être pas reconnu : « C'est la tête d'un crucifié », disait-on à Simon Bussy du portrait qu'il avait fait de son ami.⁴⁹ Et Zoom, encore :

Les vertus acquises au prix d'un premier renoncement, il les a gardées, et elles étaient suffisantes. Les eût-il abandonnées pour l'exigence plus haute et plus difficile de la liberté — c'est-à-dire probablement de l'amour de Dieu — il serait peut-être devenu un saint. Car il y avait du saint dans mon père. Du saint souffrant.⁵⁰

C'est cette droiture morale, cette rigueur puritaine (le mot est de Simon Bussy) qui poussait Vanden jusqu'à ce que Dorothy Bussy appela du pharisaïsme, rapportant à Gide l'« horrible conversation » qu'elle eut avec lui, un jour de novembre 1922, au sujet d'Élisabeth van Rysselbeghe enceinte — il ignorait naturellement qu'elle l'était de Gide, et Dorothy devait feindre l'ignorer, ainsi doublement torturée... :

Oh ! comment les gens peuvent-ils s'ériger en juges ? Est-il vraiment possible d'être vertueux, chaste, fidèle, etc., sans être un Pharisien ? Oh ! comme cela fait aimer les pécheurs ! Mais ici, les jugements n'étaient pas contre la femme — oh ! non, nous avons tous l'esprit trop large pour ça — mais contre l'homme. Quel qu'il puisse être et quelles qu'aient été les circonstances. Mais Jean Vanden a toujours été antiféministe ! Ce sont ceux qui ne peuvent jamais imaginer une responsabilité égale entre deux êtres humains également raisonnables. Non, non, dans ces cas-là la femme est toujours trahie, abusée, sacrifiée.⁵¹

Né à Bruxelles le 15 juillet 1875, petit-fils de François Verheyden et neveu d'Isidore Verheyden (1845-1905)⁵², deux maîtres de l'école belge, c'est grâce au second que Jean Vanden Eeckhoudt manifesta très tôt son goût pour la peinture. A quinze ans, il rapportait, d'un été où la famille villégiatura à Nieupoort-Bains, trente pochades qui furent jugées « très peintre » par Constantin Meunier et Isidore Verheyden ; son père lui fit alors suivre l'enseignement d'un peintre français, Ernest Blanc-Garin, artiste peut-être médiocre mais féru

⁴⁷ Zoom Walter, *Pour Sylvie*, pp. 125-6.

⁴⁸ « Vanden, qui exposait rarement à Paris, était à peu près parvenu à se faire oublier en Belgique »... (Paul Fierens, dans *Jean Vanden Eeckhoudt*, Bruxelles : Ed. de la Connaissance, 1948, p. 11).

⁴⁹ V. Simon Bussy, *ibid.*, p. 7 (texte que nous avons reproduit dans le BAAG de juillet 1979, pp. 98-100).

⁵⁰ Zoom Walter, *op. cit.*, p. 127.

⁵¹ Lettre du 26 novembre 1922, *CAG* 9, p. 386. « Je sens », lui répondit Gide, « en lisant ce que vous me dites de votre conversation avec Van den E. — combien l'opinion et les jugements des uns et des autres me laisseront indifférent. [...] Eh bien, tenez ! si : il me serait très douloureux d'être méjugé par Zoom. » (Lettre du 30 novembre 1922, *ibid.*, pp. 387-8).

⁵² Dont il devait épouser la fille, Jeanne. Sur la biographie de Vanden Eeckhoudt, v. le livre de Paul Lambotte, *Jean Vanden Eeckhoudt* (Bruxelles : Nouvelle Société d'Éditions, 1934, un vol. br., 28 x 22,5 cm, 44 pp. et 32 pl.).



Jean Vanden Eeckhoudt : *Portrait de Janie Bussy* (ca. 1926-28)

Huile sur toile, 38 x 31 cm, coll. M. et M^{me} Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt



Jean Vanden Eeckhoudt : *Portrait de Zoum* (1925)

de théories et de critique, répandu dans les milieux mondains mais sachant éveiller et « ouvrir » les esprits. Trois tableaux de Vanden (deux portraits : ceux de sa mère et de sa grand-mère Verheyden, et une étude de plein air) eurent l'honneur d'être exposés (et le premier fut même reproduit dans le catalogue) au Salon triennal de Gand en 1892 : il avait dix-sept ans. En 1895 il participait pour la première fois au salon de la « Libre Esthétique » qu'animait Octave Maus, « dictateur éclectique » qui avait fait de son mouvement le foyer de tout l'art vivant de son époque : « Watts vieilli y voisinait avec James Ensor encore inconnu »...

Séduit par Seurat, curieux de technique sans toutefois grand penchant pour la théorie, le jeune Vanden se détacha de l'influence de son oncle et, cherchant surtout à dépenser son exubérance, s'essaya au pointillisme, s'abandonna à la lumière, peignit des prairies, des fruits, des jardins, « des jeunes femmes en toilettes claires sous des ombrelles »... Mais bientôt l'instinct de gravité qui était en lui l'inquiéta, le détourna de l'élégance et de la facilité : il avait besoin de sérieux, de pesanteur, de substance. Il privilégia le volume, la force, la forme, rejeta l'impressionnisme ; la mue fut douloureuse : huit années de quasi-inaction (1904-1912) furent nécessaires. Et ce furent des événements que son exposition, à Bruxelles, de 1919 et surtout celle de la Galerie Giroux en 1922 : « Vanden, écrit Paul Lambotte, s'était avancé dans la voie où l'on avait pu voir trois ans plus tôt qu'il s'engageait : il avait poussé son idée jusqu'au bout et montrait non pas des figures géométriques, dépouillées de naturel, mais une nature ordonnée en des constructions décoratives. »⁵³ Le Midi méditerranéen, les séjours à Roquebrune eurent évidemment une importance déterminante dans cette évolution : les paysages qu'il y peignit rendent manifeste son souci d'allier à la puissance des tonalités une pureté de style, une étude patiente et rigoureuse des formes. Il est certes superflu de souligner combien de tels principes esthétiques pouvaient avoir l'agrément de Gide... La *simplification* de sa palette est assez parallèle à l'évolution d'un style qui, d'*André Walter* à *Thésée*, s'est délibérément et « classiquement » dépouillé.

Usant d'une palette de plus en plus simple, a écrit Simon Bussy, de tonalités harmonieuses de plus en plus graves, il s'éleva dans ses portraits, par la mesure, le caractère, l'expression, à un art puissant et grand. ⁵⁴

⁵³ *Op. cit.*, p. 24. C'est en 1916, semble-t-il, que, ne comprenant pas l'évolution de Vanden, son ami — et aîné respecté — Théo van Rysselberghe crut devoir le mettre en garde : « Nous nous sommes laissé raconter que lorsqu'il vira de bord, lorsqu'il substitua au *vibrato* de l'impressionnisme ou du pointillisme ces larges surfaces de tons purs, saturés, dont il allait tirer un parti si riche et si noble, Théo van Rysselberghe, alors son compagnon de lutte, lui cria "casse-cou" et réussit à l'intimider fortement, à le désarçonner pendant quelques semaines. » (Paul Fierens, p. 11 du texte cité *supra* note 48).

⁵⁴ Texte cité *supra* note 49.

« Il fut, certes, un grand portraitiste »⁵⁵ : aucun des portraits qu'il a peints n'est indifférent ni banalement « ressemblant » ; la volonté d'*interprétation*, la mise en relief d'un *sens* les habitent toujours. On en jugera d'après les portraits de sa fille Zoum et de Janie Bussy que nous reproduisons dans le présent numéro, et d'après celui de Simon Bussy et son autoportrait qu'avait reproduits le BAAG de juillet dernier.

Lorsque, en octobre 1946, malade depuis trois mois et ne supportant plus les tourments d'un terrible prurit, Vanden, âgé de soixante-et-onze ans, se donna une mort affreuse — « il s'est pendu dans sa cave à cinq heures du matin, trompant la surveillance de sa femme et de sa fille qui le veillaient et étaient allées prendre un instant de repos »⁵⁶ —, Gide écrivit à Zoum qui, plus tard, devait noter dans *Pour Sylvie* : « Quand je l'ai perdu, j'ai cru tout perdre »...

27 Oct. 46

1^{bis}, rue Vaneau. VII^e

Bien chère Zoum,

Votre lettre à Roger¹ ne demandait pas le secret et vous ne pourrez en vouloir au plus discret des êtres s'il me l'a communiquée. C'est aussi qu'il savait combien profondément je prendrais part à votre peine, qu'il connaissait mes sentiments pour Vanden et pour vous... Et depuis, ma pensée va vers vous sans cesse ; et ce matin, avant de commencer une nouvelle journée, je viens vous embrasser tristement, fortement, tendrement — vous redire la profonde et fidèle amitié de votre vieil

André Gide.

Mais, je voudrais vous dire encore, chère amie Zoum, que je trouve admirable, dans son horreur même, cette volontaire fin de votre père... et sa mort digne de sa vie.

Billet dont l'émotion sincère est d'autant plus sensible qu'il est également empreint de la tendresse qu'avait Gide pour Zoum Walter — tendresse fondée sur l'estime, l'admiration qu'il éprouvait pour son caractère, on l'a vu dans cette remarque faite en novembre 1922 dans une lettre à Dorothy Bussy. Plusieurs autres lettres déjà publiées attestent le plaisir qu'il prenait à l'amitié de cette jeune fille ardente (« Zoum [...] était exquise... Mais je m'épouvante

⁵⁵ Pierre Gerome (pseudonyme de François Walter, gendre du peintre), dans *Jean Vanden Eeckhoudt*, op. cit., p. 20.

⁵⁶ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 44.

⁵⁷ Roger Martin du Gard.

à la sentir si passionnée. Elle vous aura parlé de nos lectures à haute voix. On cède à l'attrait du pathétique... Devant elle je ne devrais lire que du Boileau.»⁵⁸ — et cette amitié était réciproque, nourrie d'abord à l'occasion des leçons de musique données par Gide, puis par les vastes lectures faites par Zoum, avec enthousiasme et admiration, des œuvres de celui-ci.

Une admiration presque fascinée, mais qui demeura lucide, fruit d'une méditation, ou plutôt d'une bataille intérieure dont témoignent quelques notes extraites du journal intime qu'elle tenait alors — de façon très intermittente.⁵⁹ Du 17 décembre 1922 (elle a vingt ans, et connaît Gide depuis une trentaine de mois) :

J'essaye de me débarrasser de l'influence que l'œuvre d'A.G. a sur moi depuis 4 ans. Influence néfaste. Influence néfaste, car sans doute je n'avais pas compris jusqu'ici la façon contraire dont il présente les choses. Mais je me dis aussi que le vrai courage (toujours un peu bête) est de choisir et qu'il n'y a que les lâches qui ne choisissent pas. Ah mon dieu ! qu'est-ce que j'ai dit ! I just meant que je voudrais être un peu moins lâche...

Mais, le 11 mars 1925 :

A.G. est dans ma vie un événement extraordinaire. J'approche et j'aime un grand esprit, je me réchauffe et je m'exalte à sa lumière. Et je me demande quel d[émon] peut se cacher derrière mon admiration, mon affection vive, simple et réelle — et s'il n'est pas lui-même le D[iable]. Mais si personne n'aime le D[iable], qui donc l'aimera — et où ira-t-il ? De par sa nature, de par son étoile, l'artiste n'est pas un humble. S'il ne réussit pas, il ne sera jamais qu'un raté. Faire œuvre d'art n'est pas faire preuve d'humilité — mais le contraire.

Quelques semaines plus tard, le 1^{er} avril, à propos d'une visite de Paul Valéry (dont elle avait noté, en février 1924 : « la négation faite homme ») :

C'est Gide que j'appelle littéralement au secours pour me défendre de Valéry [...]. Gide si humain, à notre sens, exaltant si fort les vertus et les vices qui ne sont en nous qu'à l'état médiocre. Oui, Gide, pour cette raison qu'il est un homme déchiré, douloureux, sublime et misérable, [...] me défend bien de Paul-Ambroise.

On comprend l'importance que put avoir ce « dialogue avec Gide » pour la jeune fille, qui est en pleine recherche de son art et de son éthique durant ces années 20. C'était sa « période de Roquebrune », très féconde en œuvres où « la volonté domine, et impose à la couleur, par l'emploi d'ocres et de terres, une grande sobriété, poussée parfois jusqu'à l'ascétisme » (Suzanne de Coninck). Période d'un art vite très personnel et plein d'une assurance juvénile.

Après son mariage, en 1928 avec François Walter, Zoum s'installa à Paris.

⁵⁸ Lettre de Gide à Dorothy Bussy du 22 février 1923, CAG 9, p. 410.

⁵⁹ M. François Walter a bien voulu transcrire et nous communiquer ces passages des carnets intimes dont, plus tard, Zoum se servit pour composer, très librement, ses mémoires — à la demande de sa fille Sylvie. La mort brutale de celle-ci, en février 1958, à l'âge de vingt et un ans, interrompit cette rédaction, et détermina aussi, après un long abandon des pinceaux, une mutation dans l'œuvre de Zoum Walter.



Zoum Walter : *L'Orme et le Noyer*

Huile, 96,5 x 80 cm, 1943

Avec l'arrachement à Roquebrune (définitif à partir de 1935, où les parents de Zoom rentrèrent s'installer en Belgique, à Bourgeois-Rixensart près de Bruxelles), ce fut alors une dizaine d'années (1929-1938) où l'artiste montra moins d'assurance, chercha dans diverses voies, douta, résista aux multiples influences que pouvait lui proposer la capitale ; elle étudia beaucoup la figure humaine, aborda la peinture de nus, se laissa désormais aller à des couleurs éclatantes... Elle devait d'ailleurs détruire de nombreuses œuvres de cette période. Puis revint l'assurance, vint la maîtrise, que représente bien *L'Orme et le Noyer* (1943), tableau peint « en prenant mieux conscience d'elle-même par une liberté retrouvée dans le traitement du motif, l'assemblage d'éléments que la nature ne groupait pas, la répartition d'une lumière surnaturelle qui semble mettre en suspens son déclin »... Après les années de guerre, l'angoisse d'abord contenue éclata dans les grandes peintures religieuses d'après 1945 — puis Zoom renonça aux vastes compositions, multiplia les « petits formats », donna la préférence au pastel.

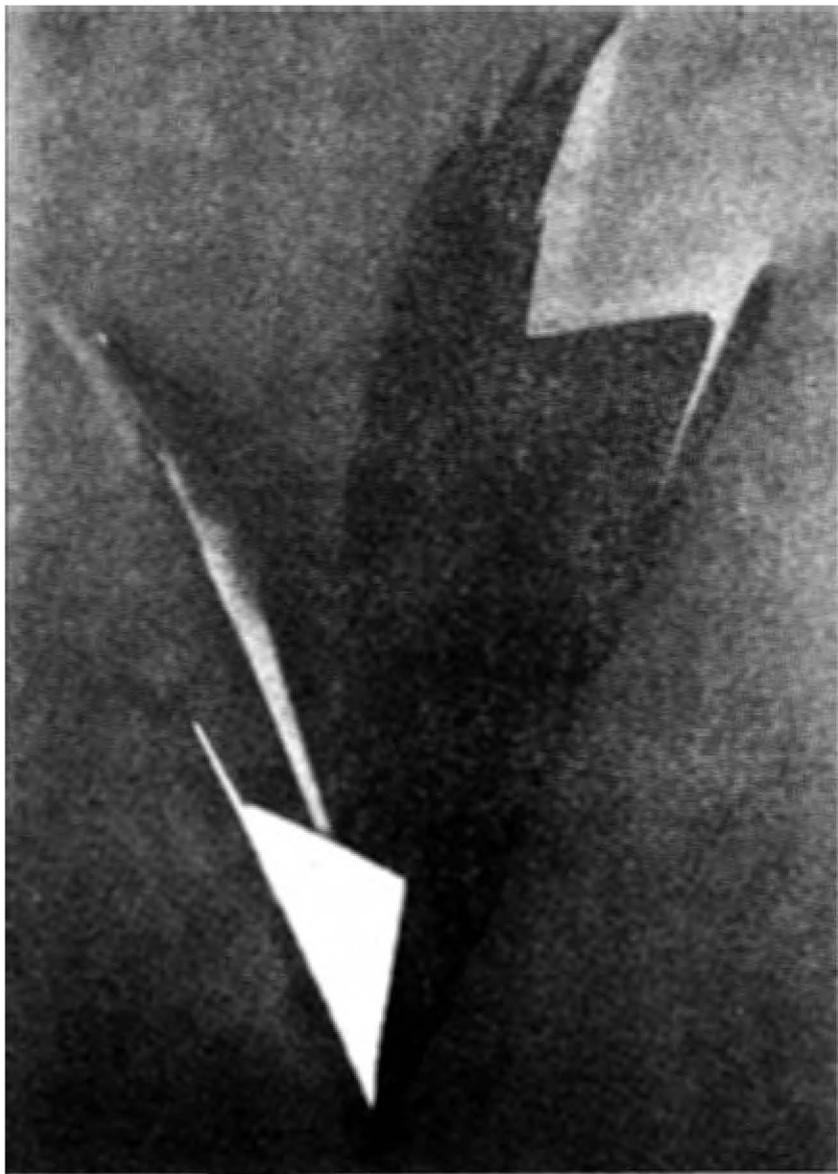
Le drame de 1958 (la mort de Sylvie) est suivi de cinq années pendant lesquelles Zoom ne peint presque plus... Et soudain, en 1963, une fièvre créatrice la saisit et ne cessera de croître au cours des dix dernières années de sa vie : c'est l'admirable période des « constructions imaginaires », des abstraits et surtout de ces tableaux envahis par des ciels de diverses teintes, œuvres prodigieuses, sans analogie — et qui défient, hélas ! la reproduction, même en couleurs.⁶⁰ Il faut voir ce vertigineux *Nocturne* de 1973, qui a plusieurs fois été exposé (à Paris, à Besançon, à Pontoise). C'est, selon l'heureuse formule de Jocelyne François, la « seconde vie » de Zoom Walter, une aventure picturale exceptionnelle :

Elle a approfondi sa saisie des paysages [...] et, de plus en plus souvent, elle a appliqué son regard à une autre région, ce qui a vidé toiles et pastels de ces arbres qu'elle peignait avec un grand bonheur, de ces buissons ardents, de ces lignes appuyées de montagnes. Cette femme (dont l'*Autoportrait* de 1973 dit bien la solidité dernière, « l'être-là » puissant) a peint essentiellement des nuées, des horizons se confondant avec la terre, les dunes ou la mer, des nuits et des crépuscules, avec une douceur de touche infinie, un souci d'effacement devant la lumière qu'elle contemplait...⁶¹

Telles qu'on pourra voir leurs œuvres représentées à Menton, l'été prochain, les « trois peintres de Roquebrune » apparaîtront dans leur grande diversité. Mais la dernière manière du plus jeune des trois — Zoom Walter est morte il y a six ans à peine (en juin 1974), dans sa soixante-treizième année — ne devrait logiquement pas y figurer : souhaitons pourtant qu'une ou deux toiles

⁶⁰ Même le tableau abstrait que nous avons choisi de reproduire (*La Mauvaise Nouvelle*, pastel de 1966) perd presque toute sa magie à être privé de ses couleurs et de sa matière...

⁶¹ Texte paru dans le catalogue de l'exposition de Besançon et Montbéliard (v. *supra* note 3), pp. 11-7.



Zoum Walter : *La Mauvaise Nouvelle*

Pastel, 34 x 45,7 cm, 1966

de cette période incite les visiteurs de la Biennale à chercher à mieux connaître un peintre qui s'est révélé là l'égal des plus grands.

*

LETTRE DE DOROTHY BUSSY A ZOOM WALTER

40 Rue Verdi
Nice
15 janvier 1948 62

Bien-aimée Zoom,

Ces quelques lignes pour dire que le trio Bussy pense à toi dans ton épreuve ⁶³ et espère que tu auras autant de succès que tu en mérites. Que tu trouveras un public sympathisant et que tu vendras énormément de peintures. Mais je suppose que c'est trop d'espérer cela de nos jours. Nous aimerions beaucoup avoir de tes nouvelles, apprendre comment tu traverses cette époque tourmentée à Paris, ce que fait François, comment va Sylvie, ainsi que ta mère et Jean-Pierre que tu auras l'occasion de voir. Dis-leur de ma part que je leur suis profondément attachée à tous deux. Et quand Jean-Pierre partira-t-il pour sa terrifiante expédition ? ⁶⁴

Nous allons tous bien et travaillons dur. Mais le temps est glorieusement beau. Nous avons un très bon chauffage central et un excellent poêle à gaz qu'il n'est pas nécessaire d'allumer souvent. Nous avons une esclave qui fait le travail pénible, et Janie doit faire les courses et la cuisine : les prix, comme tu le sais, sont redoutables et nous ne pouvons faire venir d'Angleterre aucun argent, ce qui est un inconvénient horrible. Je travaille toujours très dur aux Nursery Rhymes — épreuves et index — ce qui est très assommant et difficile. ⁶⁵ Janie a le temps de peindre un peu, et Simon siège dans sa cellule du lever au coucher du soleil, produisant joyau sur joyau, un peu comme une poule pondant ses œufs, quoiqu'il soit moins bruyant que celle-ci quant à sa production.

Te souviens-tu de Bertier, à Roquebrune ? Il a écrit une très gentille lettre à Simon (nous n'avions plus entendu parler de lui depuis avant la guerre), disant qu'il possède une très belle galerie d'art et qu'il souhaite que l'une de ses premières expositions soit celle de Simon Bussy (termes amicaux — j'insiste sur ce point). Mais Simon est en cours de négociation avec Charpentier, qui est, bien sûr, très peu satisfaisant. ⁶⁶ Donc, essaye d'apprendre quelque chose au sujet de Bertier et de sa galerie, et tiens-nous au courant.

⁶² Lettre écrite en anglais, ici traduite par M. Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt, que nous remercions pour sa très obligeante collaboration.

⁶³ Zoom Walter fait deux expositions en ce début de 1948, l'une à la Galerie Georges Giroux de Bruxelles, en janvier, l'autre trois mois plus tard à Paris, Galerie du Faubourg.

⁶⁴ Il s'agit de la première plongée du Bathyscaphe, où Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt devait accompagner le Professeur Auguste Piccard, dont il était alors l'assistant ; mais cette « terrible expédition » tourna court à la suite d'un incident technique.

⁶⁵ Les Éditions Gallimard ne publièrent qu'en 1951 le gros recueil (en anglais) de Dorothy Bussy, *Fifty Nursery Rhymes* (436 pp.).

⁶⁶ Cette exposition de Simon Bussy aura effectivement lieu à l'automne, à la Galerie Charpentier, et le catalogue contiendra une préface de Gide (reproduite dans les annexes de la *Correspondance* Gide-Martin du Gard, t. II, pp. 556-7).



Zoum Walter : *Autoportrait*

Huile, 92 x 73 cm, 1973

Très peu de nouvelles de Gide, si ce n'est par l'Angleterre d'où tous mes amis m'écrivent et disent qu'il est mort. Toutefois, je ne crois pas cette information.⁶⁷ Roger⁶⁸ qui est ici nous est d'un grand réconfort. *Nice*⁶⁹ est maintenant l'endroit le plus affreux d'Europe. Aucune perspective de voir aucun de nos amis anglais.

Adieu, ma chérie ; beaucoup d'affection et mes meilleurs souhaits pour vous tous.

Ta

D. B.

- © Mme Catherine Gide, pour tous les textes d'André Gide, inédits ou non, publiés dans le *BAAG*.

Dans notre prochain numéro :

LA TRAGÉDIE DES MARIONNETTES

pièce inédite de Dorothy Bussy
représentée à «La Souco» en 1922
(v. *CAG* 9, pp. 333-6)

⁶⁷ Texte anglais original : « Very little news of Gide, except from England where all my friends write and say he is dead. I don't yet believe this news. »

⁶⁸ Roger Martin du Gard.

⁶⁹ Jeu sur le mot anglais *nice*, qui signifie « beau, agréable, aimable ».

L'EXPOSITION CONSACRÉE AUX
TROIS PEINTRES DE ROQUEBRUNE
(SIMON BUSSY, JEAN VANDEN EECKHOUDT
ET ZOUM WALTER)

DANS LE CADRE DE LA
BIENNALE DE MENTON

SERA OUVERTE AU
PALAIS DE L'EUROPE
DE LA FIN DU MOIS DE JUILLET
A LA MI-OCTOBRE 1980

SUR LA PORTE ÉTROITE

Nous publions ci-après le second article, annoncé dans notre précédent numéro, de Zvi Herman Levy sur *La Porte étroite*.

Notre ami Bernard Duchatelet nous a d'autre part signalé quatre études, que nous avons omises dans notre liste (pp. 79-81) :

Chaillet (Jean), «L'Adieu d'Alissa», in *Études de grammaire et de style*, t. II (Paris : Bordas éd.), pp. 342-54.

Mallion (Jean) et Baudin (Henri), «Les Citations de *La Porte étroite* d'André Gide», *Recherches et Travaux de l'U.E.R. de Lettres* (Université de Grenoble), n° 5, mars 1972, pp. 3-11.

Pinatel (J.), «Gide et *La Porte étroite*», *L'École des Lettres*, 59^e année, 1967-68, n° 6, pp. 322 et 371-2.

Pons (Roger), «*La Porte étroite*», *L'Anneau d'Or*, n° 13, janvier-février 1947, pp. 27-31.

Bernard Duchatelet nous fait enfin remarquer que l'article de J. Sablé, répertorié dans notre liste, n'a pas été publié en 1978, mais le 5 février 1972 dans *L'École des Lettres* (63^e année, 1971-72, n° 10).

~~Jean Sablé~~

J and H BONHEÏG. "Structure and Symbolism in Gide's
la Porte étroite" *French Review*, vol XXI,
1958, pp. 487-97.

JÉRÔME AGONISTES

OU

LA PORTE ÉTROITE, CHEF-D'ŒUVRE DÉTOURNÉ *

par

ZVI HERMAN LEVY

Le texte ci-dessous est l'exposé des motifs d'une offre de relecture de *La Porte étroite*. La lecture proposée ici diffère des «relectures» qui l'ont été auparavant en ce qu'elle se situe fondamentalement dans le plan d'une analyse de la structure narrative de l'œuvre. On peut, dans cette perspective, prévoir deux plans de conclusions qui devraient découler de cette relecture. Elle devrait déboucher sur : 1 — une interprétation différente qui restituerait ce texte «détourné» à sa destination originelle, celle d'une œuvre qui vise au réalisme de la narration ; 2 — une évaluation nouvelle de la valeur de l'œuvre sur le plan du travail de Gide, artisan des lettres. Ces deux «restitutions» auront, sans doute, des implications non négligeables pour la réévaluation de la place de *La Porte étroite* dans l'ensemble de l'œuvre de Gide, tant sur le plan de sa «pensée» que sur le plan du développement et de la maturation de son art.

*

Le choix du titre ci-dessus, *Jérôme Agonistes*, «Jérôme combattant», donne au personnage une stature et un statut qui vont au-delà de ceux qui lui sont accordés généralement. Il est pourtant justifié par le court prologue de l'œuvre et c'est bien la première idée que le lecteur de *La Porte étroite* se ferait du personnage à la lecture du premier paragraphe : «L'histoire que je raconte ici, j'ai mis toute ma force à la vivre» (495). C'est, cependant, la der-

× ×

* Nous devons préciser que cette étude de M. Zvi H. Levy (de la Hebrew University of Jerusalem, et dont le précédent numéro du BAAG a publié un premier article sur les descriptions dans *La Porte étroite*) est détachée d'un plus vaste ouvrage, en cours d'élaboration. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages du recueil *Roman, récits et soties, œuvres lyriques*, paru dans la «Bibliothèque de la Pléiade».

nière qui lui viendrait à l'esprit si, sans avoir lu l'ouvrage, il avait parcouru la littérature critique qui, depuis 1909, lui est consacrée.

Dès cette année 1909 où *La Porte étroite* fut publiée, le personnage de Jérôme a été relégué au rang d'utilité. A titre d'exemple caractéristique on peut citer l'article d'Albert Thibaudet, dans *La Phalange* du 20 octobre 1909¹, qui ne consent à parler de Jérôme que dans une note ajoutée, presque par raccroc, à la fin de l'article, et qui constitue un bien étrange morceau de critique sous une plume qui devait acquérir une telle autorité :

J'ai entendu des lecteurs de *La Porte étroite* s'intéresser au personnage de Jérôme et lui reconnaître une existence. Je conserve pourtant mon opinion. Rien de plus falot que ce naïf et cet aboulique. Il est d'ailleurs curieux que généralement, dans un roman, le personnage à racines autobiographiques soit le plus effacé, que le plus vécu soit le moins vivant.

Sans même considérer si l'identification de Jérôme et de Gide n'est pas abusive et sous-estime la part de la création romanesque, il est certainement curieux de voir jauger la « vie » d'un personnage littéraire sur la « couleur » de son caractère ; pour être falote, la vie d'un naïf et d'un aboulique est une vie au même titre que celle de Rodrigue ou de Goriot et, par conséquent, aussi digne d'intérêt.

D'autres raisons, qu'il est malaisé de déterminer à première vue, mais qui ne semblent pas meilleures que celles de Thibaudet et qui n'ont que peu de rapport à la littérature proprement dite, amènent la plupart des critiques de l'époque à voir dans Alissa le personnage principal de *La Porte étroite*. Sur la quarantaine de coupures de presse contenues dans le dossier *Documentation Gide* (I,1) de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet à Paris, une seule place Jérôme au premier plan ; c'est l'article de Robert de Traz dans *La Semaine littéraire* du 5 mars 1910 :

Disons-le. Ce Jérôme qui paraissait un peu benêt et naïf est le véritable héros. Il surgit de ces pages douloureuses comme une figure émouvante.²

On peut contester le détail de l'analyse de Robert de Traz ; elle est cependant mieux fondée que la plupart de celles que contient le dossier. Une telle appréciation du personnage de Jérôme ne se retrouve pourtant plus dans la suite.

On a appliqué au personnage de Jérôme, pour réduire sa stature au profit de celui d'Alissa, les épithètes les plus désobligeantes ; mais là n'est pas la question. Il s'agit de voir quelle est sa place comme personnage du roman ; on sera, tout au plus, amené à le tenir pour un anti-héros, et ce n'est pas la mésaventure la plus extraordinaire qui puisse advenir à un personnage de roman du XX^e siècle. Par contre, est-il besoin de le dire ? donner à Jérôme la place qui lui revient, c'est-à-dire celle du personnage principal, ne signifie pas

¹ «Le Mois du littéraire», art. reproduit dans le BAAG n° 35 (juillet 1977), pp. 43-9.

² «Jeunes écrivains : André Gide», *La Semaine littéraire*, 18^e année, n° 844, 5 mars 1910, p. 111.

obligatoirement annuler celle qui revient à Alissa et refouler celle-ci dans une place de « comparse ».

Certaines études ont donc choisi de déterminer la position « hiérarchique » respective des deux personnages en se fondant sur une appréciation qualitative de leur personnalité ; l'article de Thibaudet, et toute la série de ceux de la Bibliothèque Doucet, en sont l'exemple le plus net. Dans ce cas, c'est le personnage qui manifestera les qualités morales les plus nettement distinctes de la norme — et tant mieux si elles sont cornéliennes, surhumaines, voire inhumaines — qui se dessinera avec le plus de lustre, sinon le plus de précision ; c'est du moins ce qui se produit dans le cas de *La Porte étroite*, où Alissa a plus de relief apparent que Jérôme. Mais cette lecture correspond souvent, sinon toujours, à un système de valeurs, à une « idéologie » du lecteur, écueil que beaucoup de critiques n'ont pas su éviter. La lecture du personnage d'Alissa comme « héroïne » est une lecture idéaliste que la lecture « totale » du texte ne justifie pas et qui peut tromper sur les intentions d'un texte qui recherche surtout le réalisme.

D'autres études ont choisi de fonder la compréhension du personnage auquel elles donnent la primauté sur la relation de celui-ci à la personnalité de l'auteur ; donc, de lire une lecture biographique. Mais la transposition romanesque des événements, si elle est très poussée, risque de susciter des confusions. Les exemples ne manquent pas : pour tel critique, Alissa réincarne Gide ; pour tel autre, elle est Madeleine ; pour tel autre encore, c'est Jérôme qui les réincarne, soit l'une, soit l'autre. On risque donc de ne pouvoir tirer que des conclusions très limitées d'une telle analyse qui, au demeurant, n'est pas dénuée d'intérêt, mais qui n'est pas l'approche déterminante pour une lecture globale du texte. C'est au contraire la transposition romanesque qui finalement donne son unité au texte et son existence indépendante. C'est elle aussi qui est un des critères les plus acceptables pour évaluer le talent de romancier de l'auteur et, par conséquent, la qualité de chef-d'œuvre de l'ouvrage du point de vue littéraire et non des points de vue de l'étude psychologique, sociologique, etc..., qui découle de la lecture biographique.

Il est vrai que Gide lui-même n'a pas peu contribué à donner à ces lectures, la lecture biographique et la lecture idéaliste, une apparente justification et à renforcer ainsi l'idée que *La Porte étroite* est surtout l'histoire d'Alissa. Ainsi, quand il assure que *La Porte étroite* est le « jumeau » de *L'Immoraliste* et que « les deux sujets ont grandi concurremment dans [son] esprit » ; que *La Porte étroite* est donc, thématiquement, le négatif (puisque la « situation » est inversée) de *L'Immoraliste*..., il semble poser comme composante narrative essentielle le problème de l'abnégation religieuse. Or celle-ci est incarnée, de la manière la plus spectaculaire du moins, dans le personnage d'Alissa. D'autre part, la qualité « cornélienne » du personnage — qui ne peut, il est vrai, être vu comme tel que si l'on arrête la lecture à la fin du *Journal*, à la mort d'Alis-

sa ¹ — semble convenir très bien au contexte des questions de morale et de religion qui préoccupent Gide à cette époque. On déduit aisément de cette double perspective que c'est Alissa qui porte toute la charge «didactique» de l'ouvrage.

Pour résoudre la difficulté que pose cette lecture de l'œuvre quand on essaie de la concilier avec les qualifications de «critique» et d'«ironique» que Gide utilise pour la caractériser, on assure que, s'il admirait l'excès de sainteté incarné dans Alissa et exprimé dans le *Journal*, il ne le prônait pas comme exemple. Ces épithètes ne semblent donc pas remettre en question ce qu'on appellera ici la «lecture Alissa». Mais on ne peut nier qu'aucune de ces expressions de Gide n'est très précise pour ce qui touche à la structure romanesque de *La Porte étroite*. Elles ne peuvent, en aucun cas, être considérées comme une description de l'œuvre du point de vue littéraire ; et, si elles sont ambiguës, il faut, pour préciser leur valeur, les confronter aux données concrètes du texte. Il ne s'agit pas toutefois, en soulignant l'ambiguïté de ces déclarations de Gide, de mettre en cause son jugement ; il est même inconcevable d'envisager qu'une œuvre où tout se tient aussi bien ait pu être le fruit d'une inspiration «inconsciente». Certaines de ces appréciations doivent donc être examinées dans le contexte où elles apparaissent, notamment celui de ses «démêlés» moraux et religieux avec Jammes et Claudel.²

Il est certain qu'elles ne peuvent justifier une interprétation que le texte ne confirmerait pas ou ne confirmerait qu'en partie. Il est vrai que Gide peut, comme le font les critiques, s'arroger le droit de dire de son œuvre, selon les nécessités du moment, ce que bon lui semble. Mais il n'a pas le pouvoir, quand bien même il le voudrait, d'en changer le sens une fois que son ouvrage est rédigé dans sa forme définitive et publié : les droits de la paternité ont des limites fixées par les droits de l'enfant ; celui-ci, une fois «mis au monde», vit une vie indépendante, selon sa véritable nature.

*

La lecture que cette étude propose, et qu'on appellera la «lecture Jérôme», est essentiellement une lecture interne de l'œuvre, sans référence directe à sa genèse. On se référera toutefois à certaines données de l'histoire littéraire, parce qu'elles permettent d'illustrer ce que l'analyse du texte aura démontré ;

¹ Par exemple : Daniel Moutote, *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi* (Paris : P.U.F., 1968), p. 208. Cf. également p. 199, note 165.

² Cf. notamment : Pierre Lafille, *André Gide romancier* (Paris : Hachette, 1954), où le chapitre sur *La Porte étroite* est un modèle de ce qu'on peut faire en partant d'une interprétation *a priori* du sens de l'œuvre, sans donner une idée, même approximative, de l'intrigue, ou du travail de romancier de Gide, et en appuyant cette interprétation uniquement sur les données de l'«histoire littéraire».

mais elles ne seront que des éléments auxiliaires sans autorité autonome.¹ Cette lecture vise donc à constituer l'œuvre comme entité entièrement indépendante et elle devra en donner une vision globale. Elle devra, pour ce faire, intégrer toutes ses parties en une structure narrative homogène, sans solution de continuité. Cela est particulièrement important dans *La Porte étroite*, où le *Journal* semble constituer une unité extérieure et parallèle, et qui semble détacher le dernier épisode, celui de la dernière rencontre de Jérôme et de Juliette, pour en faire un appendice flottant, à la fonction mal définie. En intégrant le *Journal* dans l'intrigue, on obtient, au lieu d'une espèce de structure «en abyme», une séquence linéaire simple de l'action ; et celle-ci inclut alors sans difficulté le dernier épisode, dont le déroulement est, en fait, déterminé par l'«action» du *Journal* qui le précède immédiatement. Cet épisode final cesse alors d'être une sorte de point d'orgue de la «symphonie poétique» que constituerait l'histoire d'Alissa ou, au mieux, du couple Jérôme-Alissa. En fait, alors que la structure «dialectique» où l'on insère généralement le récit de Jérôme et le *Journal d'Alissa* estompe l'unité dramatique de l'intrigue, la détermination du rôle et de la signification du dernier épisode permet d'exposer l'intrigue dans un éclairage sans ombre : intégré à l'intrigue, l'épisode final se rattache au prologue, à travers l'ensemble des événements de l'action ; il constitue ainsi clairement en intrigue homogène la narration de *La Porte étroite* comme «histoire de Jérôme».

*

L'insertion du *Journal d'Alissa* dans l'intrigue du récit de Jérôme résout le problème que pose la structure narrative particulière que Gide a créée pour *La Porte étroite* ; mais il ne le résout qu'en subordonnant le *Journal* au récit de Jérôme. En constituant de cette manière *La Porte étroite* en «histoire de Jérôme», on définit également une hiérarchie des parties de la narration. C'est ce que faisait également la «lecture Alissa» qui, en définissant ce personnage comme personnage principal, définissait son journal comme «moteur de l'action». Or, si *La Porte étroite*, comme histoire de Jérôme, intègre le prologue, le récit, le *Journal d'Alissa* et l'épilogue, c'est-à-dire la totalité de la narration,

¹ Notamment l'abondant matériau biographique procuré par Claude Martin dans *La Maturité d'André Gide* (Paris : Klincksieck, 1977). Cette méthode ne contredit pas formellement l'approche critique qui estime que l'on est en droit de «se demander comment [les œuvres de Gide] ont pu être lues pour elles-mêmes sérieusement» et que les œuvres romanesques «peuvent apparaître aujourd'hui comme fantômes et projections dans l'espace autobiographique gidien, plutôt que comme fictions à lire ou textes à analyser» (v. Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*, Paris : Armand Colin, 1971, p. 54). La suite de cette argumentation manifeste un «refus» fréquent de lire le texte comme texte autonome.

elle est une lecture plus complète que comme histoire d'Alissa, où le prologue devient un faux prologue, le récit de Jérôme un « prologue » qui « ne pose guère de problème »¹, et où l'épisode final flotte dans le vide.² Formellement, la lecture Jérôme est donc plus exhaustive que la lecture Alissa ; on démontrera plus loin qu'elle l'est aussi pour le contenu.

La « hiérarchie » des lectures, déterminée par cette description de la structure générale, est cependant insuffisamment démontrée ; elle doit être confirmée par les autres éléments de l'intrigue également, par ses structures internes et notamment par la structure des relations entre les personnages. Le critère qu'on adoptera ici, pour être empirique, reste toutefois simple et même arithmétique : les positions respectives des personnages, grâce auxquelles on pourra déterminer celui qui occupe la position centrale, seront définies par la quantité des rapports qu'ils ont chacun avec les autres personnages. On dira donc qu'un personnage se trouve au centre de l'action si 1° c'est lui qui, au premier niveau, a le plus grand nombre de rapports avec les autres personnages, et si 2° les rapports entre les autres personnages sont déterminés par la relation de chacun d'eux au personnage défini au premier niveau comme personnage principal. Un exemple pris dans l'œuvre permettra de mieux actualiser cette détermination un peu géométrique : si les relations de Jérôme avec Alissa et avec Juliette respectivement sont des relations directes, les relations entre Alissa et Juliette sont, au contraire, indirectes, en ce sens que, n'étant pas des relations de sœur à sœur, mais bien de rivale à rivale (pour la possession de Jérôme), elles passent par le point de « l'espace relationnel » où celui-ci se tient. La relation de sœur à sœur n'est qu'un pointillé insignifiant à côté de la brûlante épaisseur de la relation des rivales amoureuses.

En l'intégrant à l'intrigue, on supprime l'« illusion d'optique » de la structure en apparence double que le *Journal* créait. Cela est confirmé sur le plan des relations entre les personnages également. Les relations évoquées dans le *Journal* sont situées entre Jérôme et Alissa presque exclusivement : Juliette, Lucile Bucolin et Dieu lui-même n'y paraissent qu'en rapport avec les relations de Jérôme et d'Alissa, et nulle part en relation directe au personnage d'Alissa. Il n'y a donc pas de cadre indépendant des relations d'Alissa avec les personnages secondaires.

Ces deux plans de la fonction du *Journal* se rapportent à sa fonction « extérieure », sa fonction dans l'intrigue. Si l'on peut démontrer la validité de leur analyse, on aura diminué d'autant la « centralité » de sa fonction, telle qu'elle est définie par la lecture Alissa. Pour celle-ci, en effet, c'est la fonction « intérieure » du *Journal* qui lui attribue sa position centrale dans l'intri-

¹ Christian Vandendriesche, « Structure d'un récit gidien : le *Journal d'Alissa* dans *La Porte étroite* » (*Revue des Sciences Humaines*, janvier-mars 1970), p. 109.

² *Ibid.*, p. 116 : « Avec la fin du journal, on aurait pu croire que Gide écrirait la fin du roman. Or, il a cru bon d'ajouter [...] une entrevue entre Juliette et Jérôme ».

gue : celle d'un portrait psychologique d'Alissa qui explique son comportement dans les autres parties du récit.¹ En fait, si l'on examine le *Journal* dans sa perspective temporelle et dynamique, au lieu d'y voir une description statique, on verra que sa rédaction, qui s'étend sur cinq ans, est motivée différemment à chacune de ses étapes. On verra ainsi que la donnée essentielle du portrait, l'abnégation d'Alissa, dans la mesure où elle existe réellement au début, ne subsiste pas nécessairement jusqu'au terme de cette période de cinq ans. En fait, elle disparaît très rapidement pour céder la place à des motivations foncièrement différentes.

La relation expliquant-expliqué qui unit le récit de Jérôme et le *Journal d'Alissa* est de ce fait inversée. En fait, la notion même d'une fonction explicative d'une partie du texte par rapport à l'autre est insuffisante ; car le récit ne fait pas qu'expliquer telle attitude, tel sentiment d'Alissa ; ce sont les événements du récit qui déterminent chez Alissa le désir de rédiger son journal, la volonté d'en poursuivre la rédaction, la décision de le conserver, et l'acte de sa transmission à Jérôme. La relation du récit au journal n'est donc pas une réflexion ; elle est une action concrète de l'un sur l'autre. Le *Journal* étant ainsi partie de l'action du récit, il ne peut pas en être le «moteur»² ; et on ne peut pas dire avec plus de fondement qu'il «supporte et contient tout le drame de *La Porte étroite*».³ Réduit à la fonction d'élément de l'action dramatique, il cesse d'être une unité narrative autonome ; et tout ce qui l'encadre, tout le récit de Jérôme, fait problème et demande à être éclairci.

La définition du *Journal* comme moteur du récit, comme pôle d'attraction de toute l'intrigue, qui est la définition même de la lecture Alissa, est fondée sur un *a priori* : Alissa est le personnage principal de *La Porte étroite* ; et, par conséquent, la partie de l'œuvre qui se rapporte à son personnage est celle qui constitue le moteur du récit. Mais on ne peut dire d'Alissa qu'elle est le personnage principal que parce qu'on a décidé auparavant, par l'analyse ou autrement (et généralement autrement que par l'analyse), que le *Journal* constitue le sommet de l'œuvre... C'est un modèle de cercle vicieux.

La lecture Jérôme n'a pas besoin d'*a priori* : elle est déterminée d'emblée par le prologue, si l'on veut bien le considérer comme un véritable «preamble»⁴ ; c'est-à-dire qu'il situe le récit de Jérôme et le constitue en histoire.

¹ L'expression la plus nette de cette lecture du *Journal* est dans Michel Lioure, «Le *Journal d'Alissa* dans *La Porte étroite*» (*L'Information littéraire*, janvier-février 1964), p. 44 : «Contredisant toutes les données du récit, il restitue une vérité psychologique que masquait une attitude empruntée».

² Vandendriessche, art. cité.

³ Lioure, art. cité, p. 41.

⁴ Cf. Martine Maisani-Léonard, *André Gide ou l'ironie de l'écriture* (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1976), p. 57, où le préambule est considéré comme «absent».

Cette lecture, qui est essentiellement une lecture de « Jérôme combattant », restituée à l'intrigue sa cohérence, en intégrant tous les éléments de la narration, à tous les niveaux. Ainsi, alors que dans la lecture Alissa, tous les personnages secondaires sont réduits au rôle de comparses, au sens de figurants (sauf pour un certain nombre d'études partielles qui accordent à Jérôme un rôle plus important, mais toujours secondaire), la lecture Jérôme leur restitue leur dimension véritable d'acteurs dont la fonction est déterminante pour le déroulement de l'action. Elle fait également sortir de l'obscurité où les repoussait la lecture Alissa des éléments « auxiliaires » de la narration, notamment l'utilisation très originale de la description comme élément structurel de l'action.¹ L'étude de cette technique est donc partie intégrante de la lecture Jérôme, qui sans elle serait incomplète, et elle permet, en outre, de mieux appréhender le travail de Gide romancier.

Rares sont les œuvres littéraires de premier plan qui posent un problème de ce genre. La lecture Alissa n'est pas la seule possible. Se pourrait-il que la lecture Jérôme soit meilleure ? Cette question se fonde, il est vrai, sur un autre *a priori* : celui qui veut qu'une œuvre, et surtout un chef-d'œuvre, ne peut avoir qu'une seule signification, et que si deux lectures se concurrencent, il faut pouvoir démontrer laquelle est correcte.

Mais, de cet *a priori* méthodologique, la notion de lecture « correcte » est exclue. Affirmer son existence et son unicité est insuffisant ; il faut encore démontrer la validité de son identification. Cette démonstration relève de l'analyse littéraire « pure », qu'il faut distinguer de l'interprétation. Celle-ci est sujette à des variations plus ou moins importantes selon le point de vue. Ainsi l'analyse de Thibaudet est une interprétation fondée sur la lecture du personnage « falot » de Jérôme ; d'autres interprétations sont fondées sur la fonction « cornélienne » d'Alissa comme héroïne de l'abnégation (Vandendriessche, Lioure) ; quant à la lecture « universitaire » qui lie la compréhension de l'œuvre à l'élucidation préalable de ses rapports avec l'auteur et avec l'ensemble de son œuvre, elle est articulée sur une histoire littéraire qui plonge, au risque de s'y perdre, dans les espaces infinis et effrayants des sciences humaines.

Tel n'est pas le cas pour l'analyse littéraire « pure ». Même si sa méthode est, ici, empirique, les divergences constatées dans les interprétations peuvent être évitées, à condition que dans cette lecture, limitée au texte uniquement, on obtienne une structure explicative exhaustive : c'est-à-dire où tous les éléments de la narration sont intégrés ; mais aussi une structure cohérente d'où sont exclues les contradictions. Ainsi, des lectures pour lesquelles tel élément de la narration est superflu (cf. *supra* Vandendriessche) ou sans signification (cf. *supra* citation du même auteur) pèchent par la base. On a vu plus haut

¹ Cf. notre étude parue dans le dernier BAAG : « Le soleil déclinant... ».

que la lecture proposée ici vise à éviter ce défaut et à réaliser cette explication exhaustive et cohérente.

*

Pour démontrer la « centralité » du personnage de Jérôme, la lecture proposée ici se fonde sur l'analyse de l'œuvre au plan narratif ; c'est-à-dire qu'elle est, au premier stade, une relecture de l'intrigue.

L'élément de cette lecture qui distinguera fondamentalement la « lecture Jérôme » de la « lecture Alissa » est la nouvelle détermination de la fonction du *Journal d'Alissa* dans l'intrigue. Au lieu de le détacher du récit de Jérôme et de le situer en parallèle (ce qui, au plan de la chronologie de la narration, ne se justifie nullement) et en tant que journal, à l'extérieur de l'action, elle le situe comme acte dans la séquence des événements du chapitre VIII, celui-ci étant, dans cette perspective, composé des trois fragments de la dernière partie du livre : l'ultime rencontre de Fongueusemare, le *Journal* et la rencontre Jérôme-Juliette dans le dernier épisode.

Une telle lecture du chapitre VIII s'inscrit dans une description de l'intrigue de *La Porte étroite* comme la narration de la rivalité amoureuse qui oppose Alissa à Juliette pour la possession de Jérôme. Dans cette lecture, le dernier épisode devient en fait le dernier affrontement entre Alissa (morte) et Juliette, la dernière scène étant lue comme la dernière tentative de Juliette pour séduire Jérôme ; le *Journal d'Alissa* étant ici directement lié comme acte d'Alissa dans cette ultime confrontation, puisque c'est lui (plus précisément sa lecture par Jérôme) qui détermine l'issue de la confrontation.

Toutefois, Jérôme est l'objet de plus d'une « convoitise » et son récit est le récit de sa « lutte » pour échapper aux entreprises du « cercle féminin » : sa mère, Lucile, Juliette, la tante Plantier, et pour préserver l'union du couple qu'il forme avec Alissa. Tel est le premier plan où Jérôme se défend comme « combattant ». Le second plan est celui de sa « lutte » avec Alissa elle-même. Ces deux plans de l'intrigue se développent concurremment et en constante liaison l'un avec l'autre, pour se superposer finalement dans le dernier épisode qui met un terme au double affrontement où Jérôme se débat.

De tous ces développements de l'intrigue, qui constituent la matière du récit de Jérôme, la « lecture Alissa » ne rend aucun compte, Alissa n'ayant aucune relation directe avec les personnages secondaires (ceux du « cercle féminin »), n'ayant de relation avec eux que celles qui passent par leur commune relation de rivalité à propos de Jérôme. La « lecture Alissa » repousse ainsi dans l'ombre tous les épisodes qui opposent Jérôme à ses « adversaires » pour ne laisser en lumière que ceux de ses relations directes avec Alissa. Or ces relations sont déterminées par le contexte général de l'intrigue, c'est-à-dire par l'ensemble des personnages, de sorte que le *Journal d'Alissa*, fondement uni-

que de la «lecture Alissa» et reflet de ses relations avec Jérôme, doit lui-même être expliqué par le contexte des relations extérieures : le portrait d'Alissa se définit, comme celui des autres personnages, selon les données de son comportement, actes et paroles, et par leurs mobiles, tels qu'ils s'inscrivent dans l'intrigue.

La «lecture Jérôme» ramène, au contraire, tout le contexte épisodique du récit de Jérôme en pleine lumière ; et, comme elle inclut la «lecture Alissa», elle est plus complète que celle-ci. Elle répond donc à l'exigence d'exhaustivité — du moins *a priori*, et il ne reste à démontrer que sa cohérence.

Sur un autre plan, le fait qu'elle amène à la lumière l'ensemble de la narration permet une évaluation de la valeur littéraire de la narration romanesque dans le récit de Jérôme. Cette évaluation ayant été jusqu'ici fondée sur la définition par Gide du *Journal d'Alissa* comme «les amandes du nougat», le récit de Jérôme avait été écarté comme insignifiant. C'est pourtant dans le récit de Jérôme que se concrétise la plus grande partie de la maturation de l'art du récit chez Gide et que sont en germe ses développements ultérieurs dans l'œuvre romanesque.

Dès lors, c'est sur le plan de la narration consciente et «programmée» de Gide que se situe notre lecture ; et ses intentions d'exhaustivité et de cohérence sont inscrites dans les limites de ce plan de la lecture.

On dira en conclusion que, si la validité de la «lecture Jérôme» est démontrée, même dans les limites indiquées ci-dessus, elle ne sera pas uniquement une remise en question de la «lecture Alissa» et de son action oblitérante ; elle pourra également proposer une nouvelle interprétation qui, sans annuler la valeur des études partielles publiées jusqu'ici, fournirait une base solide à l'étude des autres aspects de l'œuvre. Et on peut ici poser un *a priori* nouveau : si *La Porte étroite* est un chef-d'œuvre, c'est-à-dire si sa beauté découle de la cohérence et de l'harmonie des éléments qui la composent, l'étude des autres aspects de l'œuvre ne devrait pas déboucher sur des conclusions contradictoires avec celles que procurera la lecture au niveau premier de la narration consciente. C'est dire que, dans l'étude de ces autres aspects, la «lecture Jérôme» devrait avoir également la primauté sur la «lecture Alissa».

pour que vive votre AAAG...

avez-vous réglé
VOTRE COTISATION
POUR 1980 ?

avez-vous contribué à
L'OPÉRATION SURVIE
(souscription exceptionnelle) ?

avez-vous complété
vosre collection des publications
éditées ou diffusées par l'AAAG ?

LE DOSSIER DE PRESSE DE LA PORTE ÉTROITE

(suite) ¹

133-V-12

ROBERT DE TRAZ

(*La Semaine littéraire*, n° 844,
5 mars 1910, pp. 109-11)

Né à Paris d'une vieille famille vaudoise, Robert de Traz (1884-1951), romancier, essayiste et critique, devait être en 1920 le fondateur de la *Revue de Genève*, revue « internationale sans être internationaliste, et intersociale sans être socialiste » comme il la définit lui-même, « un des derniers véhicules littéraires de l'Europe francophone » comme l'écrit justement son excellent historiographe, Jean-Pierre Meylan (*La Revue de Genève, miroir des lettres européennes 1920-1930*, Genève : Droz, 1969) ; il y rendit compte en 1922 des *Morceaux choisis* de Gide ; dix ans plus tard, il devait attaquer celui-ci (dans *Les Nouvelles littéraires*) et son « immoralisme » (ce qui lui valut une « réponse magistrale » de Gide, révélée par J.-P. Meylan, *op. cit.*, pp. 473-4). Avant d'animer la *Revue de Genève*, Robert de Traz avait longuement collaboré à l'hebdomadaire genevois *La Semaine littéraire* (fondée en 1893), et l'article ci-dessous y parut en tête de numéro (illustré par une reproduction du portrait de Gide par Théo van Rysselberghe).

JEUNES ÉCRIVAINS : ANDRÉ GIDE

Sans doute, il n'est pas très exact de ranger M. André Gide sous la rubrique : *Jeunes écrivains*. M. André Gide a déjà beaucoup écrit, depuis *Les Cahiers d'André Walter*, qui sont remarquables, paraît-il, mais malheureusement aussi épuisés, jusqu'à *L'Immoraliste*, par exemple, ce roman si original, si fort, si vrai, ou *Prétextes*, ce livre d'une critique bien lucide. M. Gide a fourni une œuvre importante, il est lu et discuté — mais dans un cercle restreint. Et cette œuvre n'a pas encore exercé l'influence qu'elle devrait produire, ni donné à son auteur la place qu'il mérite.

Cela tient à beaucoup de causes que je ne me charge pas de démêler toutes. Mais peut-être résumerai-je les plus importantes en disant que, si M. Gide n'est pas connu davantage, cela tient à la beauté de ses sujets et à l'originalité avec

¹ Voir les onze premiers articles de ce Dossier reproduits dans les n°s 33, 35, 38, 42 et 45 du BAAG.

laquelle il les traite. On aime à croire qu'il s'accommode de la demi-clarté où il baigne : il sait qu'elle précède le grand jour. Et j'imagine qu'il attend avec sérénité le moment où le public — qui se méfie toujours des auteurs très intelligents — devra lui rendre justice...

Voilà pourquoi, à propos de son dernier roman *La Porte étroite*, j'en viens à qualifier M. Gide de «jeune écrivain». Il y a des qualificatifs plus désagréables.

*

La Porte étroite est une histoire qui paraît à la fois simple et un peu bizarre. Mais à l'examiner de plus près, on lui découvre comme un double fond : sa bizarrerie devient très humaine et sa simplicité un peu retorse. Pour mieux me faire comprendre, je vais expliquer en deux mots le roman et dire mes impressions successives.

Jérôme, un garçon docile qui appartient à un milieu bourgeois et protestant, raconte qu'il aime sa cousine Alissa depuis sa petite enfance. Elle est un peu plus âgée que lui ; ils se retrouvent durant les mois d'été dans un domaine de famille en Normandie : Fongueusemare. Le reste de l'année ils sont séparés, Jérôme habitant Paris et Alissa le Havre. Ils s'aiment, le savent et pourtant, à mesure qu'ils grandissent, la jeune fille devient réticente. Un jour elle s'aperçoit que sa sœur Juliette est éprise de Jérôme et elle veut lui céder la place. Juliette, néanmoins, épouse un propriétaire du Midi. Ensuite, Jérôme entre à l'École Normale. Il est malheureux d'être loin de celle qu'il aime, plus malheureux encore lorsqu'il la revoit, parce qu'à chaque occasion elle semble mystérieusement changée. Malgré ses instances, elle refuse de se fiancer formellement. Elle lui écrit des lettres ardentes et ambiguës, notamment durant le voyage qu'il fait en Italie où elle paraît vouloir imposer sa présence invisible et obséder celui qu'elle repousse. Pourtant, lorsqu'il revient, avide et plein d'espoir, elle l'accueille avec une froideur distraite : elle est déçue de ne plus éprouver en réalité ce qu'elle éprouvait par correspondance. Plus tard encore, il constate avec une tristesse poignante qu'elle a renoncé à son piano, qu'elle se coiffe et s'habille mal, enfin qu'elle a chassé de sa bibliothèque tous les chers et beaux livres par lesquels, naguère, leurs âmes s'exaltaient ensemble... Pourquoi tout cela ? Parce qu'Alissa est une mystique. C'est l'amour de Dieu, l'idée du sacrifice, l'oubli volontaire de soi-même qui lui ont enjoint de taire son amour en faveur de Juliette, qui, plus tard, lui font cruellement sentir combien la vie répond mal à son attente. Alors sa ferveur religieuse s'accroît et elle veut se sacrifier jusqu'au bout et Jérôme avec elle. Leur amour, leur pauvre amour humain, est inutile et médiocre à côté de ce qu'elle rêve. S'il les rend heureux parfois, c'est une tromperie : le véritable bonheur, c'est de se mortifier, c'est de vivre pour Dieu, uniquement pour lui, et de renoncer à tout ce qui pourrait entraver notre salut.

Un tel caractère ne manque pas de grandeur. A côté d'Alissa brûlée par

cette flamme, que Jérôme éperdu semble donc passif et maladroit... D'autant plus que celui-ci, après la mort d'Alissa qui a refusé jusqu'au bout de l'épouser, découvre le journal intime de la bien-aimée. Il y voit qu'elle l'aimait de toute son âme, qu'elle était constamment prête à céder, que sa grande rigueur n'était dictée que par sa faiblesse et qu'il n'a tenu qu'à lui d'emporter son consentement.

Répetons-le : cette Alissa est une sainte. Les critiques l'ont admis. Ils n'ont discuté que sur le degré de la sainteté. Plus d'un, habitué aux romans du courant, a trouvé qu'elle allait trop loin. On a crié à l'impossible. Et l'on n'a pas manqué de tomber, une fois de plus, sur l'intransigeance puritaine.

Je le fais remarquer en passant aux lecteurs protestants de *La Semaine littéraire* : s'ils admettent cette interprétation du livre — qui fut la mienne d'abord —, *La Porte étroite* est un document très curieux. Sans doute ont-ils été agacés comme moi par la rage qu'ont certaines personnes de reprocher aux protestants d'être toujours des rationalistes et des raisonneurs. Si le protestantisme a développé le rôle de l'intelligence dans le christianisme, il ne s'en suit pas qu'il sacrifie la sensibilité. Certes, l'on connaît des « piétistes » secs et doctrinaires, des gens religieux dont la religion vous froisse et vous humilie. Mais elles sont innombrables les âmes de femmes, d'hommes, d'enfants, qui, quoique protestantes, connaissent les émotions chrétiennes du cœur, servent Dieu et les autres avec une foi aimante et doivent à l'Évangile bien souvent relu une poésie de simplicité naturelle et de tendresse. Ces croyants-là ne sont pas inhumains... Je ne parle pas ici de convictions, je parle de la forme même de l'esprit et du tour qu'il donne aux choses. Rien qu'au point de vue psychologique on peut affirmer qu'il existe un mysticisme protestant. *La Porte étroite* peut en servir de témoignage. Voilà une jeune fille qui, à travers des souffrances qu'elle domine, et de sacrifice en sacrifice, parvient à se sacrifier elle-même. On voit bien que pour elle le devoir est imprégné d'amour et de larmes. N'est-ce pas sublime ?

Toutefois, quittons le terrain religieux pour analyser de plus près. Certes, je ne nie pas la grandeur d'un dévouement aussi forcené. Mais, à certains traits, à certaines paroles qui lui échappent, je me méfie de l'héroïne.

*

Je relis le roman. Mes doutes augmentent et je découvre une autre explication des mêmes choses que j'admirais tout à l'heure. Je me demande si cette Alissa exaltée de vertu n'est pas simplement la plus raffinée des coquettes ; si sa perverse passion ne consiste pas à surexciter l'amour de Jérôme en le suppliant. Ainsi, l'histoire de ces sacrifices qui se succèdent, de plus en plus grandioses, c'est une simple et cruelle histoire d'amour, où l'un aime naïvement — c'est Jérôme, où l'autre ne se contente pas d'aimer mais veut aussi faire pleurer — c'est Alissa. Ce qui était une grandeur sublime et désolante devient un tragique beaucoup plus coutumier. Je ne rabaisse pas le roman de M.

Gide : j'y découvre au contraire de nouvelles beautés. Spectacle singulièrement troublant que le mélange de cette noblesse et de cette perversité, le contraste de ces intentions et de ces résultats, de ces partis pris et de leurs motifs. Le drame, si beau qu'il fût, était distant et presque hors de vue : il se rapproche tout à coup et se joue maintenant sous nos yeux.

Je ne sais pas si cette interprétation est celle de l'auteur. Je voudrais donc la justifier en reprenant dès le début les épisodes du roman. Premières années : Jérôme passe ses vacances avec ses cousines. La mère de celles-ci, M^{me} Bucolin, une créole, se sauve avec un amant. Et le petit Jérôme voit les larmes d'Alissa et veut la consoler sans bien comprendre sa détresse : «Cet instant décida de ma vie.» Si M^{me} Bucolin fit pleurer sa fille, que de fois sa fille fera-t-elle pleurer son fiancé ! En attendant, ils parlent déjà de Dieu, et elles ne sont pas sans beauté les graves paroles qu'échangent ce petit garçon et cette petite fille. Jérôme les dit avec une innocence ardente : elle aussi, sans doute, mais peut-être remarque-t-elle déjà chez son compagnon les élans de sa sincérité, et jouit-elle de sa fièvre.

Ensuite Juliette, avons-nous dit, s'éprend de son cousin. Alissa l'ayant deviné, envisage avec orgueil une mortification. Comme Jérôme la presse de se fiancer, elle l'écarte, le renvoie : «Je t'écrirai... je t'expliquerai.» Lui, qui n'a pas remarqué le trouble de Juliette, ne comprend rien. Pourtant, docilement, il accepte ce que lui enjoint Alissa : «Si tu le préfères, nous ne nous fiançons pas.» Et puis, elle veut qu'il épouse Juliette. Pas une minute, elle ne se préoccupe de ce qu'il préfère lui-même. Elle veut être une victime, à tout prix. Toutefois Juliette se marie. Alors Alissa revient à Jérôme, lui écrit, trouve des mots émouvants : «Te souviens-tu du temps où nous étions en-«fants, dès que nous voyions ou entendions quelque chose de très beau, nous «pensions : Merci, mon Dieu, de l'avoir créé... Cette nuit, de toute mon âme, «je pensais : Merci, mon Dieu, d'avoir fait cette nuit si belle ! Et tout à coup «je t'ai souhaité là, senti là, près de moi, avec une violence telle que tu l'auras «peut-être senti.» Non seulement elle l'exalte dans sa passion, elle l'ébranle dans toute sa sensibilité douloureuse, mais encore elle le provoque dans sa fierté morale : «Toi qui ne te plains jamais, toi que je ne peux imaginer défaillant.» Comme elle le connaît bien, comme elle sait bien par où le caresser, et que cette tentatrice a donc la voix pure ! Le cœur battant, après des mois d'absence, chaque fois qu'il revient vers elle c'est pour se voir accueillir avec froideur. Mais sitôt qu'il est reparti, elle récrit de nouveau, pour rattraper sa proie, la meurtrir encore. «Il faut bien me l'avouer : de loin je t'aimais davantage.» Elle lui insinue que leur amour est un amour de tête. S'il y a une torture cruelle pour un amant, c'est le reproche de ne pas savoir aimer. Mais Alissa ne lui pardonne pas d'être plus épris qu'elle-même ne peut l'être... Ainsi se prolonge leur chaste liaison, à la fois monotone et secouée de soubresauts. Dès que Jérôme, abreuvé de souffrances, tente de s'échapper pour se

guérir, l'autre, savante et perspicace, l'empoisonne à nouveau. Elle le maintient dans une atmosphère d'illogisme et de fausseté où tout est toujours remis en question. Pour se distraire, tandis qu'elle s'isole dans sa chambre de province, elle a besoin de savoir qu'un autre, pendant des années, au loin, souffre pour elle. Sa seule crainte est qu'il se console ailleurs. Et c'est alors qu'après avoir pratiqué différentes manières de le rendre malheureux, elle imagine la plus rare... Juliette étant mariée, tout malentendu étant dissipé, Jérôme lui propose d'être enfin heureux. Elle lui répond qu'elle n'est pas née pour le bonheur. Il la supplie : que préfères-tu au bonheur ?

— La sainteté.

Et lui, d'abord, l'admire et voudrait parvenir avec elle à cette sainteté magnifique. Il ne voit pas qu'en mettant Dieu entre eux, elle va le frapper là où il ne peut se défendre. Mais d'abord, selon sa coutume de singulière amante, elle le renvoie à Paris. Puis, toujours même méthode, elle lui écrit pour l'attiser. Nous avons épuisé notre amour, dit-elle. « Et maintenant, malgré moi, je m'écrie comme Orsino du *Soir des Rois* : Assez, pas davantage ! *Ce n'est plus aussi suave que tout à l'heure.* » On saisit ici sur le vif le sadisme moral de cette femme et de quelle volupté particulière elle raffole. C'est à force d'analyse qu'elle prétend jouir. Et alors, ayant attristé et déçu son fiancé, l'ayant rendu impropre à tout autre amour, elle meurt. Est-ce fini ? Non. Par delà la mort elle continue à le poursuivre : son journal, qu'elle lui a soigneusement fait remettre, lui dit qu'elle l'aimait et que s'il avait voulu... Ainsi elle a trouvé la dernière et terrible et suprême blessure en lui faisant murmurer : « Trop tard ! » et : « Si j'avais su... ».

Disons-le. Ce Jérôme, qui paraissait un peu benêt et naïf, est le véritable héros. Il surgit de ces pages douloureuses comme une figure émouvante. Il est fidèle, voilà sa grandeur et qui n'est pas banale. Dès sa petite adolescence, son sentiment est entier. L'amour se joint à sa foi et tous deux se renforcent l'un par l'autre. Puisqu'on lui refuse l'union terrestre, il accepte de se taire, mais il se console en entrevoyant une fraternité mystique. Ivre de tristesse, il s'astreint à l'idéal d'une vertu surhumaine. Toutefois il n'y a rien de glacé dans ses rêves. C'est un idéaliste passionné. A quinze ans déjà il ne veut remporter de victoires « que celles qu'on obtient sur soi-même » ; parmi les jeux, il préfère « ceux qui demandent ou recueillement ou effort »... « Travail, efforts, actions pies, mystiquement j'offrais tout à Alissa, inventant un raffinement de vertu à lui laisser souvent ignorer ce que je n'avais fait que pour elle. » Le mysticisme de l'histoire, certes, il est du côté de Jérôme. L'image de Dieu, se mêlant à toutes ses effusions, leur donne un accent qui pénètre, et comme un écho sacré. Magnifique amour où n'entre aucune petitesse ! Insondable amour qui participe de l'éternité des adorations ! Il ne faut pas dire que le caractère de Jérôme, opiniâtre et absolu, est exagéré : il est au contraire d'une vérité criante. Il existe en effet des gens qui, peut-être par orgueil,

peut-être par une plénitude que nous ignorons, ont le respect de ce qu'ils ressentent au point de s'y consacrer tout entiers et toujours. Les distractions que leur offre la vie ordinaire leur semblent des avilissements. Et ce n'est pas leur faute si les romanciers modernes leur préfèrent d'autres créatures.

J'ai prolongé l'analyse de ce roman. Je ne m'en repens pas. Plus j'y réfléchis, plus j'y découvre de choses. Je voudrais encore ajouter ceci. *La Porte étroite* est un roman d'amour, une nouvelle épreuve de l'histoire éternelle : le couple indissolublement lié où l'un fait souffrir l'autre. Seulement, l'originalité consiste ici en ce que cet amour si puissant est platonique. Pour expliquer son esclavage, Jérôme n'a pas l'excuse de la sensualité. Jamais il n'a l'espérance ou le désir d'une satisfaction physique. Au contraire Alissa le possède par ce qu'il a de meilleur et de plus noble. Tout se passe dans les régions supérieures et montre comment on peut faire lamentablement souffrir au nom des intérêts les plus sublimes.

Enfin, jamais ce récit nourri d'idées ne devient abstrait. Si considérable qu'y soit le rôle joué par l'idéal, il n'empiète pas sur la réalité. Alissa est véritablement vraie. Et Jérôme est humain, malgré sa rigueur : « Alissa, écrit-il, aie « pitié de moi, de nous deux : ta lettre me fait mal... Si tu sens que tu m'aimes moins... Ah loin de moi cette supposition cruelle que toute ta lettre dément !... Alissa, dès que je veux raisonner, ma phrase se glace ; je n'entends « plus que le gémissement de mon cœur. Je t'aime trop pour être habile, et « plus je t'aime, moins je sais te parler. "Amour de tête"... que veux-tu que je « réponde à cela ? Quand c'est de mon âme entière que je t'aime, comment « saurais-je distinguer entre mon intelligence et mon cœur ? » Arrêtons-nous sur ces plaintes !

134-V-13

GEORGES PELLISSIER

(La Revue, 15 août 1909, pp. 507-13)

Ce long article — de huit pages, dont les deux dernières sont consacrées aux *Soutiens de l'ordre* de Georges Le Cardonnell et à cinq autres romans, dont *La Flamme* de Paul Margueritte (livre auquel faisait allusion Paul Souday au début du feuilleton que nous avons reproduit dans notre précédent numéro, p. 90) — a paru dans *La Revue*, qui s'était d'abord appelée, de 1890 à 1901, *La Revue des revues* puis *La Revue des revues et Revue d'Europe et d'Amérique* (bi-mensuelle, elle était alors dirigée par Jean Finot et avait une large audience). De Georges Pellissier, nous savons seulement que, né en 1852, il était maître de conférences à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses et avait publié de nombreux recueils d'études sur la littérature contemporaine.

LES DERNIERS ROMANS FRANÇAIS

L'auteur de *La Porte étroite*, M. André Gide, était encore tout jeune quand il publia, voilà bientôt vingt ans, *Les Cahiers d'André Walter*. Alors florissait

une religiosité vague et dolente ; la mode était aux « chrétiens de lettres », et ceux-ci, dans leurs édifiants ouvrages, mettaient beaucoup plus de littérature que de vrai christianisme. Or, entre tant de livres qui prêchaient le nouvel Évangile, *Les Cahiers d'André Walter* se distinguaient par la sincérité de l'accent ; on y sentait une âme candide et fervente, profondément éprise d'idéal.

Si je rappelle ce premier essai de M. Gide, c'est que son récent volume procède d'une semblable inspiration. Nous retrouvons chez les deux héros de *La Porte étroite*, Jérôme et Alissa, la même candeur et la même ferveur ; ils recherchent, comme André Walter, une perfection surhumaine, ils se rendent malheureux de gaîté de cœur en voulant convertir leur amour en sainteté.

Jérôme a été élevé dans le plus austère protestantisme. Enclin par lui-même à l'effort, au devoir, une éducation puritaine a, dès l'enfance, réglé et soumis ses élans ; il trouvait aussi naturel de se contraindre que les autres de s'abandonner, et les seuls triomphes dont il tirât gloire étaient ceux qu'on remporte sur soi. L'amour exalte encore sa jeune vertu : pour se rendre digne d'Alissa, il invente à plaisir de chimériques obligations, et, lui laissant ignorer les plus beaux traits par lesquels il la mérite, de cette modestie elle-même il se fait un nouveau sujet d'orgueil.

A quelque stoïcisme qu'il prétende, Jérôme est avant tout un amoureux ; Alissa, jusque dans son amour, est avant tout une chrétienne. « Crois-tu, dit-elle à Jérôme, que nous soyons jamais plus près l'un de l'autre que lorsque, chacun de nous oubliant l'autre, nous prions Dieu ? » Et, comme il répond : « Ne m'en demande pas trop ; je ferai fi du Ciel, si je ne devais t'y retrouver », elle lui cite ces mots du Christ : « Recherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice. » C'est Alissa qui nourrit chez Jérôme un saint enthousiasme ; c'est elle qui sans cesse le ramène de l'amour terrestre à la communion en Dieu, qui le captive et l'enchanté par le rêve d'une félicité toute mystique.

Bientôt, Jérôme ayant quitté Alissa pour achever ses études à Paris, ils trouvent dans cette séparation une épreuve digne de leur constance. Alissa oblige même Jérôme à espacer ses visites, lui mesure, lorsqu'il est là, les moments d'entretien ; et le jeune homme, par une émulation héroïque, se raidit contre l'entraînement de son cœur.

Une fois pourtant, les lettres d'Alissa paraissent, après une longue absence, le désirer et l'appeler. Mais, quand l'heure du retour approche, on dirait qu'elle l'appréhende, et l'anxiété de son attente ressemble de plus en plus à de la crainte ; finalement elle laisse entendre que deux jours lui suffiront. Jérôme, lorsqu'il revient, se sent gêné, paralysé, n'ose échanger avec elle que d'insignifiants propos. A peine parti, il reçoit une lettre dans laquelle Alissa proteste de son profond amour, mais en ajoutant qu'elle l'aime davantage absent, que sa présence la trouble, que de Dieu seul on peut impunément se rapprocher.

Cinq ou six mois plus tard, nouvelle entrevue.

Elle était au fond du jardin. Je m'acheminai vers ce rond-point, étroitement entouré de buissons, à cette époque de l'année tout en fleurs ; pour ne point l'apercevoir de trop loin ou pour qu'elle ne me vît pas venir, je suivis, de l'autre côté du jardin, l'allée sombre où l'air était frais sous les branches. J'avançais lentement ; le ciel était comme ma joie, chaud, brillant, délicatement pur. Sans doute elle m'attendait venir par l'autre allée ; je fus près d'elle, derrière elle, sans qu'elle m'eût entendu approcher ; je m'arrêtai. Et, comme si le temps eût pu s'arrêter avec moi : Voici l'instant, pensai-je, l'instant le plus délicieux peut-être, quand il précéderait le bonheur même, et que le bonheur même ne vaudra pas.

Je voulais tomber à genoux devant elle ; je fis un pas, qu'elle entendit. Elle se dressa soudain, laissant rouler à terre la broderie qui l'occupait, tendit les bras vers moi, porta ses mains sur mes épaules. Quelques instants nous demeurâmes ainsi, elle les bras tendus, la tête souriante et penchée, me regardant tendrement sans rien dire. Elle était vêtue toute en blanc. Sur son visage presque trop grave, je retrouvais son sourire d'enfant.

— Ecoute, Alissa, m'écriai-je tout d'un coup ; j'ai douze jours libres devant moi. Je n'en resterai pas un de plus qu'il ne te plaira. Convenons d'un signe qui voudra dire : c'est demain qu'il faut quitter Fongusemare. Le lendemain, sans récriminations, sans plaintes, je partirai. Consens-tu ?

N'ayant point préparé mes phrases, je parlais plus aisément. Elle réfléchit un moment, puis :

— Le soir où, descendant pour dîner, je ne porterai pas à mon cou la croix d'améthystes que tu aimes... comprends-tu ?

— Que ce sera mon dernier soir.

— Mais sauras-tu partir, reprit-elle, sans larmes, sans soupirs...

— Sans adieux. Je te quitterai ce dernier soir comme je l'aurais fait la veille, si simplement que tu te demanderas d'abord : n'aurait-il pas compris ? Mais quand tu me chercheras, le lendemain matin, simplement, je ne serai plus là.

— Le lendemain, je ne te chercherai plus.

Alors, pendant quelques jours, ils reprennent l'habitude l'un de l'autre, et Jérôme commence à se croire heureux.

Chaque soir, je revoyais sur son corsage, retenue par une chaînette d'or, la petite croix d'améthyste briller. En confiance, l'espoir renaissait dans mon cœur ; que dis-je : espoir ? c'était déjà de l'assurance, et que j'imaginai sentir également chez Alissa ; car je doutais si peu de moi que je ne pouvais plus douter d'elle. Peu à peu nos propos s'endardirent.

— Alissa, lui dis-je, un matin que l'air charmant riait et que notre cœur s'ouvrait comme les fleurs, — à présent que ta sœur est heureuse, ne nous laisseras-tu pas, nous aussi...

Je parlais lentement, les yeux sur elle ; elle devint soudain pâle si extraordinairement que je ne pus achever ma phrase.

— Mon ami ! commença-t-elle, et sans tourner vers moi son regard — je me sens plus heureuse auprès de toi que je n'aurais cru qu'on pût l'être. Mais, crois-moi : nous ne sommes pas nés pour le bonheur.

— Que peut préférer l'âme au bonheur ? m'écriai-je impétueusement.

Elle murmura :

— La sainteté... si bas, que ce mot, je le devinai plutôt que je ne pus l'entendre.

Tout mon bonheur ouvrait les ailes, s'échappait de moi vers les cieux.

— Je n'y parviendrai pas sans toi, dis-je ; et le front dans ses genoux, pleurant comme un enfant, mais d'amour et non point de tristesse, je repris : pas sans toi, pas sans toi !

Puis ce jour s'écoula comme les autres jours. Mais au soir Alissa parut sans le petit bijou d'améthystes. Fidèle à ma promesse, le lendemain, dès l'aube, je partis.

Alissa, comme l'explique bientôt une lettre d'elle, s'est reproché le contentement dont la remplissait la présence de Jérôme, et surtout celui que Jérôme éprouvait à ses côtés, «un contentement tel, disait-il, que je ne souhaiterais rien au delà». Ce bonheur peut-il donc leur suffire ? Il n'est pas le bonheur véritable ; il recouvre une affreuse détresse. «Tu ne sauras jamais, lui écrit-elle, combien je t'aime !» et, sitôt après, elle répète les paroles d'Orsino dans *Le Soir des Rois* : «Assez ! pas davantage ! Ce n'est plus aussi suave que tout à l'heure.»

La jeune fille affecte un détachement sublime auquel il lui faut forcer son cœur. Ce qui est vrai seulement, c'est qu'elle aime Jérôme par dessus tout ; mais elle l'aime au point de sacrifier jusqu'à cet amour. Elle a vu maintenant que Jérôme la préfère à Dieu même ; il se fait d'elle une sorte d'idole qui le séduit, qui l'empêche d'avancer plus loin dans la vertu. Aussi prétend-elle qu'il ne l'aime plus ; et, pour l'affranchir de l'amour terrestre, elle s'est imposé une contrainte si dure, que le départ du jeune homme est pour elle une délivrance. Oh ! s'avancer avec lui tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : «Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las», et dont l'autre réponde : «Il me suffit de te sentir près de moi...!». Mais non ! La route du Seigneur est étroite — étroite à n'y pouvoir marcher deux de front.

En lisant la lettre de la jeune fille, Jérôme se sent enivrer d'enthousiasme. Pour atteindre Alissa, il prend le sentier le plus ardu ; mais, après l'avoir attiré sur ses pas dans ce sentier de vertu plus qu'humaine, elle lui échappera par une cime.

La fois suivante qu'ils sont de nouveau l'un près de l'autre, c'est à peine si Jérôme la reconnaît. Elle s'est fait une coiffure plate et tirée, qui durcit l'expression de son visage ; elle a mis une robe de couleur terne, d'étoffe laide et commune, qui alourdit et épaissit son corps. Plus de piano dans le salon ; dans la chambre, des images de piété fade et niaise remplacent les livres que Jérôme lui a donnés, que jadis ils lisaient ensemble. De grossiers travaux de rapiéçage l'absorbent ; pour répondre à Jérôme, elle semble chaque fois rappeler sa pensée de loin. Tout cela d'ailleurs avec un air de simplicité tranquille, ou même avec plus de douceur que jamais.

Jérôme ne comprend pas qu'Alissa joue un rôle. »Oh ! conversation atroce, écrit-elle dans son journal, où j'ai su feindre l'indifférence, la froideur, lorsque mon cœur au dedans de moi se pâmais !...» Sous cette indifférence et cette froideur affectées, Jérôme ne sent pas palpiter l'amour. Comment soupçonner un si cruel artifice ? L'Alissa d'autrefois, se persuade-t-il, est morte. Ou plutôt, c'est lui qui l'imagina, qui la créa. Revenu de son illusion, qu'attend-il pour partir ? Il quitte la France, essayant d'oublier un amour qui

maintenant n'a plus d'objet.

Après une absence de trois ans, Jérôme revoit Alissa pour la dernière fois. Le voici, un soir, dans le jardin de la maison de campagne où elle habite ; et il se demande encore s'il ne repartira pas sans chercher à la voir, lorsqu'il entend sa voix qui l'appelle. Alissa l'attendait ; elle *savait* qu'il viendrait ce soir-là. Pâle et maigre, affreusement changée, elle sourit à Jérôme et semble près de défaillir. Et Jérôme, le cœur plein de ressentiment, mais aussi d'amour, tâche en vain de mettre dans ses paroles de la sécheresse et de l'amertume. Son amour fait taire son ressentiment. Tout à coup il la prend dans ses bras, la serre avec ardeur, avec violence.

Je vis son regard se voiler ; puis ses paupières se fermèrent, et, d'une voix dont rien n'égalera pour moi la justesse et la mélodie :

— Aie pitié de nous, mon ami ! Ah ! n'abîme pas notre amour.

... Le soir tombait.

— J'ai froid, dit-elle en se levant et s'enveloppant de son châle trop étroitement serré pour que je pusse reprendre son bras. Tu te souviens de ce verset de l'Écriture qui nous inquiétait et que nous craignons de ne pas bien comprendre : « Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu nous ayant réservés pour quelque chose de meilleur. »

— Crois-tu toujours à ces paroles ?

— Il le faut bien.

Nous marchâmes quelques instants l'un près de l'autre sans plus rien dire. Elle reprit :

— Imagines-tu cela, Jérôme : le meilleur ! Et brusquement les larmes jaillirent de ses yeux, tandis qu'elle répétait encore : le meilleur.

Nous étions de nouveau parvenus à la petite porte du presbytère par où tout à l'heure je l'avais vue sortir. Elle se retourna vers moi :

— Adieu ! fit-elle. Non, ne viens pas plus loin. Adieu, mon ami bien-aimé. C'est maintenant que va commencer... le meilleur.

Un instant elle me regarda, tout à la fois me retenant et m'écartant d'elle, les bras tendus et les mains sur mes épaules, les yeux emplis d'un indicible amour.

C'est fini. Alissa quitte Jérôme, elle le quitte pour toujours. Et, sitôt rentrée, voici ce qu'elle écrit dans son journal :

Tout s'est éteint. Hélas ! il s'est échappé d'entre mes bras comme une ombre. Il était là ! Il était là ! Je le sens encore. Je l'appelle. Mes mains, mes lèvres le cherchent en vain dans la nuit...

Je ne puis ni prier ni dormir. Je suis ressortie dans le jardin sombre. Dans ma chambre, dans toute la maison, j'avais peur ; ma détresse m'a ramenée jusqu'à la porte derrière laquelle je l'avais laissé ; j'ai rouvert cette porte avec une folle espérance ; s'il était revenu ! J'ai appelé. J'ai tâtonné dans les ténèbres. Je suis rentrée pour lui écrire. Je ne puis accepter mon deuil.

Que s'est-il donc passé ? Que lui ai-je dit ? Qu'ai-je fait ? Quel besoin devant lui d'exagérer toujours ma vertu ? De quel prix peut être une vertu que mon cœur tout entier renie ? Je mentais en secret aux paroles que Dieu proposait à mes lèvres... De tout ce qui gonflait mon cœur, rien n'est sorti... Jérôme ! Jérôme, mon ami douloureux près de qui mon cœur se déchire et loin de qui je meurs, de tout ce que je te disais tantôt, n'écoute rien que ce qui te racontait mon amour.

Déchiré ma lettre ; puis récrit... Voici l'aube ; grise, mouillée de pleurs, aussi triste que ma pensée. J'entends les premiers bruits de la ferme, et tout ce qui dormait reprend vie... « A présent levez-vous. Voici l'heure... »

Ma lettre ne partira pas.

Jérôme s'en est allé : il emporte à jamais dans son cœur le souvenir d'Alissa, sur lequel toute sa vie passera sans l'effacer. Quant à la jeune fille, elle ne peut plus habiter ces lieux où chaque objet lui rappelle celui qu'elle aime ; sentant d'ailleurs sa fin proche, elle se retire dans une maison de santé, et y meurt quelques jours après, sans avoir atteint cette joie parfaite que devait lui mériter sa vertu.

Comme on le voit, le livre de M. André Gide se passe tout entier en analyses morales. Aucun incident, aucun événement. Pas d'autre action que celle qui a lieu dans l'âme des personnages, pas d'autre drame que la lutte entre l'amour humain et l'amour divin se partageant le cœur d'Alissa ; encore M. Gide réserve-t-il pour la fin du volume le journal intime auquel la jeune fille confie ses souffrances. Aussi bien, depuis la première page jusqu'à la dernière, la situation reste toujours la même, renforcée seulement, d'épisode en épisode, par le progrès d'Alissa dans sa cruelle vertu. Joignez que Jérôme, qu'Alissa surtout sont des personnages comme on n'en voit guère ; et peut-être la fanatique sublimité de celle-ci nous toucherait peu, si elle ne lui coûtait pas tant de larmes.

Avec tout cela, *La Porte étroite* est une des plus belles œuvres qu'on puisse lire, une des plus intéressantes et des plus émouvantes. Des plus intéressantes par la curiosité même avec laquelle l'auteur analyse un cas exceptionnel. Des plus émouvantes, parce que, d'un bout à l'autre, une sympathie intime l'inspire et la pénètre ; tout en réprouvant la fausse conception qu'Alissa s'est faite de la vertu, M. Gide, on le sent, admire son héroïsme, et surtout il la plaint, il nous la rend pitoyable dans ses troubles et ses angoisses. Encore quelques heures avant la mort, des accès de désespoir succèdent chez elle aux ravissements de la joie. Son sacrifice est-il donc inutile ? Loin d'elle, Jérôme pleure sans doute et se lamente ; et elle-même cherche toujours sans le trouver ce bonheur céleste pour lequel elle a renoncé à vivre. « Jérôme, s'écrie-t-elle, je voudrais t'enseigner la félicité suprême. » Mais comment la lui enseigner, puisqu'elle l'ignore, puisqu'elle meurt non pas en bénissant Dieu, mais en implorant de sa grâce la force de mourir sans blasphémer ? Ces dernières pages sont admirablement tristes. Et dans tout le livre il y a un tel accent de vérité, une émotion à ce point sincère, sentie, pathétique, qu'on se demande si l'auteur ne fait pas sa propre confession. Nul apprêt de littérature, rien de livresque ; un style où nous sentons l'âme elle-même, exprimée tout entière par la forte et subtile justesse des mots, par le tour des phrases, par leur sonorité, par leur rythme, dans ce qu'elle peut recéler de plus secret et de plus profond.

A *La Coopération des idées*, mensuel fondé en 1896, le Gide qui avait le plus régulièrement sa place était, bien entendu, l'oncle de l'auteur de *La Porte étroite* : le feuilleton ci-dessous reproduit était d'ailleurs précédé, dans ce numéro de février 1910, par un article de Charles Gide. Rappelons qu'un autre article de Georges Deherme, dans la même revue, sur *Nouveaux Prétexes*, lui valut une lettre de Gide, qui fut publiée en juin 1911 dans *La Coopération des idées* et que Gide tint lui-même à recueillir au tome VI de ses *Œuvres complètes* (pp. 469-70) ; et signalons que la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet conserve cinq lettres de Deherme à Gide et la minute d'une lettre de Gide à Deherme, toutes inédites.

LA PORTE ÉTROITE

Voici un « roman » qui est bien près d'être un chef-d'œuvre. L'auteur, M. André Gide, qui est un écrivain délicat, y a mis tous ses soins. Il ne lui a manqué que de s'appliquer à un sujet moins exceptionnel. Colette Baudoche nous remue dans nos profondeurs ; Alissa Bucolin n'intéresse que notre intelligence pour un cas morbide.

Nous ne nous enthousiasmons que pour ce qui nous tient tout entier, et surtout par le cœur. Ainsi, toute notre sensibilité participe aux émotions de la petite Colette, parce qu'il ne s'agit que de ce qui nous anime, de ce qui est humain, et nous triomphons de son triomphe ; Alissa nous reste étrangère, et nous sentons bien qu'il nous le faut vouloir. Nous n'avons que de la pitié pour ses angoisses et son agonie, nous ne les ressentons point. Cet arrachement nous paraît inéluctable comme une loi. Oui, pour que nous vivions, il faut qu'elle meure.

Avec des moyens différents, plus de sobriété et plus de maîtrise, M. André Gide a traité le même sujet que M. Émile Baumann dans *L'Immolé*. Celui-ci est catholique, et celui-là protestant. Le dénouement le marque bien : Alissa se laisse mourir, Daniel Rogère se fait moine. Le protestantisme, qui défend moins contre le mysticisme, n'a pas su l'utiliser. C'est une des supériorités que le catholicisme a sur lui. Ces deux auteurs sont d'ailleurs bien de leur temps positif en ne nous laissant pas ignorer que Daniel et Alissa ont une ascendance tarée de névrose.

*

Jérôme et Alissa sont cousins. Ils s'aiment de toujours. Enfants, ils ont entendu leur oncle, le pasteur, prêcher sur ce thème : *« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent ; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la vie, et il en est peu qui les trouvent. »* (Luc, XIII, 24). Dans leur puérile ferveur, Jérôme et Alissa se sont dit qu'ils seront de ceux-là qui trouvent la porte étroite. Pour que le cœur ait toujours quelque chaleur, il faut que, dans notre adolescence, une telle flamme nous ait embrasés.

Jérôme ne se satisfait donc à rien qui ne lui coûte quelque effort. Un tel

propos, s'il se poursuit dans le bon sens, ne peut que fortifier. « Je quêtai de l'avenir, dit-il, non tant le bonheur que l'effort infini pour l'atteindre, et déjà confondais bonheur et vertu. » A l'ordinaire — et il en sera ainsi pour Jérôme — les réalités contiennent cette exaltation dans les limites congruentes. Si nous les dépassons, elles nous ramènent brutalement à la mesure. Elles nous apprennent durement à ne pas sacrifier le but aux moyens.

Ce n'est pas la largeur de la porte qui compte, c'est sur quoi elle ouvre. Si la porte la plus étroite est celle du vide, ce n'est pas par là que nous devons chercher à passer. Les théologues nous disent : il y a le Ciel. Je veux bien. Mais Dieu a voulu la terre, et qu'on la laboure. Voilà ce dont nous sommes certains.

L'ascétisme est un exercice du caractère qui nous entraîne bien. Mais il a une fin. S'il n'est qu'un jeu d'orgueil, il est absurde, et nocif parfois.

L'effort ne doit pas être fui ; mais il ne doit être accompli que pour des résultats humains. Il le sera en proportion de son efficacité. Rien de plus sot qu'un poète qui s'extasie devant des mots qui ne signifient rien, qu'un ministre qui s'admire de s'agiter dans l'incohérence. Certes, les résultats ne peuvent être évalués toujours, et pesés à la balance du marchand. Il est des actes qui d'abord semblent stériles, voire onéreux et nuisibles, et qui vraiment enrichissent notre être. Mais s'enrichir, c'est se dépenser dans la vie, et non point thésauriser pour la mort. Ce n'est point pour mourir qu'il nous faut tendre à devenir plus forts et meilleurs ; mais pour vivre toujours plus et pour les autres. Le bon sens populaire, qui donne les meilleures leçons de philosophie, n'a pas été indulgent pour le gilet de M. Chauchard.

Un mystique, s'il n'a le génie de la carmélite d'Avila, que l'Église catholique seule, et dans sa toute puissance, a pu susciter, ne voit que soi-même dans le monde. Et l'on sait quel en est le terme proche. Le suicide est une manifestation d'égotisme. « Les souffrances seules peuvent désormais me rendre la vie supportable, écrit sainte Thérèse. Souffrir, voilà où tendent mes vœux les plus chers. Que de fois, du plus intime de mon âme, j'élève ce cri vers Dieu : Seigneur, ou souffrir ou mourir, c'est la seule chose que je vous demande. » Le mépris de la vie réelle, c'est l'oubli des autres. On ne vit vraiment que pour autrui, même le plus sec des arrivistes, dans la mesure où il vit ; car rien ne vaut que ce qui se continue, ce qui nous dépasse en dimension et en durée, et donc la famille, la patrie, l'humanité.

Un mystique s'en détache. Il dit : pour se rapprocher de Dieu ; mais qui ne voit, alors, que Dieu, si ce n'est la catégorie de l'idéal humain, c'est soi-même.

Voilà le plus gros déchet du théologisme. Il ne peut l'éviter. L'absolu ne joue que par l'absolu. Pour qu'il y ait chez la plupart des hommes l'acceptation habituelle du devoir pénible, il faut que quelques-uns aient la folie du martyr et crient la volupté de souffrir. Et cela était surtout nécessaire, il y a

quinze siècles, pour les rudes barbares que le christianisme avait à civiliser.

*

Alissa est fille d'une mère, créole, hystérique, qui a déserté le foyer, abandonné son mari et ses trois enfants, pour se livrer au dévergondage. Avec une grande délicatesse de touche, M. André Gide nous indique, çà et là, l'hérédité fâcheuse.

Une imagination tumultueuse et un sang trop ardent, le mysticisme les peut forcer à ne corroder que leur enveloppe, à ne nuire qu'à celui qui les possède. Mais il n'y a que la forte discipline de l'Église catholique qui en ait pu faire parfois ce génie moral qu'est le saint.

On ne peut, non plus, les canaliser par l'amour. Trop absorbé à cultiver la pureté chez les femmes, le christianisme, par réaction au paganisme, a négligé la tendresse.

Alissa ne peut aimer. Elle ne peut vivre. Sans doute, elle prononce ces mots : amour et vie ; mais elle ne les réalise point au dehors. Pour elle, ce n'est pas la vie qui rapproche, c'est la mort, et il faut que la vie soit le grand effort pour l'atteindre. Tout ce que les hommes ont été, tout ce qu'ils sont et seront, cela ne saurait compter pour le mystique. Il n'y a que lui. Pressez-le : Il y a Dieu ; mais il ne vise à rien moins qu'à s'égaliser à Dieu, à être Dieu même, par une perfection surhumaine. Nietzsche, avec son surhomme, est de l'espèce athée — plus absurde encore. L'héroïne de *Nietzschéenne*, Jocelyne Monestier, se perd comme Alissa.

Lorsque celle-ci croit se sacrifier à sa sœur Juliette qui aime aussi Jérôme, elle ne veut que se dégager de l'amour. Juliette aime vraiment, et pourtant elle renonce à son rêve — non sans déchirements, certes — pour épouser quelque brave homme. C'est que l'essentiel, pour une femme, est d'aimer, de fonder un foyer.

Ici, dans le journal intime d'Alissa, l'âme trop tourmentée de son moi se découvre :

Pourquoi me mentrais-je à moi-même ? C'est par un raisonnement que je me réjouis du bonheur de Juliette. Ce bonheur que j'ai tant souhaité, jusqu'à lui offrir de lui sacrifier mon bonheur, je souffre de le voir obtenu sans peine, et différent de ce qu'elle et moi nous imaginions qu'il dût être. Que cela est compliqué ? Si... je discerne bien qu'un affreux retour d'égoïsme s'offense de ce qu'elle ait trouvé son bonheur ailleurs que dans mon sacrifice — qu'elle n'ait pas eu besoin de mon sacrifice pour être heureuse. Et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme : ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur ? Je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi. N'en étais-je donc point capable ?

Et encore :

Juliette est heureuse ; elle le dit, le paraît ; je n'ai pas le droit, pas de raison d'en douter. D'où me vient à présent, auprès d'elle, ce sentiment d'insatisfaction, de malaise ? — Peut-être à sentir cette félicité si pratique, si facilement obtenue, si parfaitement « sur mesure » qu'il semble qu'elle enserme l'âme et l'étouffe... Et je me demande à présent si c'est bien le bonheur que je souhaite ou plutôt l'acheminement vers le bonheur.

O Seigneur ? gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre ? Enseignez-moi à différer, à reculer jusqu'à Vous mon bonheur.

Ce n'est pas sans grandeur. Mais il y a des sommets que la glace recouvre éternellement. De même, il y a des cimes d'orgueil. C'est dans la plaine, où sont les hommes, que les épis lèvent, mûrissent et se moissonnent pour le pain de tous.

Le mystique se caractérise encore par l'instabilité, l'impuissance à se fixer, en somme l'indiscipline. Il est anticlérical, c'est-à-dire contre toute règle et toute autorité humaines. Quant à celles de Dieu, elles ne lui sont pas gênantes, puisqu'il s'en fait une idée à sa convenance. C'est l'incorrigible hérétique.

Si bienheureux qu'il soit, reconnaît Alissa, je ne puis souhaiter un état sans progrès. Je me figure la joie céleste, non comme une confusion en Dieu, mais comme un rapprochement infini, continu...

La perfection qu'elle se propose d'atteindre est pourtant immuable. Le néant aussi. Le progrès implique la continuité humaine, plus encore que la solidarité. C'est une idée positive. Une nature désolidarisée ne la peut entendre clairement.

Elle a voulu se persuader que c'est pour Jérôme qu'elle tend à la perfection : elle ne tarde pas à s'apercevoir que cette perfection ne peut être atteinte que sans lui. Elle n'est que pour elle.

Combien heureuse, écrit-elle, doit être l'âme pour qui vertu se confondrait avec amour ! Parfois, je doute s'il est d'autre vertu que d'aimer, d'aimer le plus possible et toujours plus... Mais certains jours, hélas ! la vertu ne m'apparaît plus que comme une résistance à l'amour.

Alissa n'aime qu'en pensée, et son amour reste en elle. « Son » Jérôme n'est pas celui qui existe et qui exigerait qu'elle s'oublîât, c'est celui de son rêve, qui est elle-même. Le Dieu du mystique est celui qu'il se fait et qui n'est que pour soi, par soi, qui est soi-même.

Ah ! que ce qu'on appelle *bonheur*, dit-elle, est chose peu étrangère à l'âme et que les éléments qui semblent le composer du dehors importent peu !

Rien ne lui importe donc plus des choses et des êtres extérieurs, pas même son ami.

Elle l'attend pourtant, du moins elle croit l'attendre. Au fond, elle appréhende son retour. C'est un autre. Elle ne sait se donner qu'à soi. Ce fiancé réel, c'est un intrus. Aussi sont-ils gênés de se revoir. Ils se quittent. Ils s'écrivent. Les lettres d'Alissa sont belles et passionnées, car c'est à « son » Jérôme qu'elle les adresse.

*

La porte trop étroite s'ouvre sur le vide. Ce n'est plus le devoir pour vivre, l'effort pour accroître ses propres puissances de vivre, la vie n'a d'autre fin que la sainteté.

Mais, mon ami, écrit-elle à Jérôme, la sainteté n'est pas un choix ; c'est une obligation. Si tu es celui que j'ai cru, toi non plus, tu ne pourras plus t'y soustraire.

Ils se revoient encore. Mais elle s'est figée. Une toilette austère la vieillit. Elle n'a le souci de plaire qu'à elle-même. Elle ne prononce plus, sans accent, que des paroles banales ou pieuses. Plus de bibliothèque ni de piano : l'art et la pensée sont trop humains. Elle s'absorbe dans de grossiers travaux d'aiguille « pour les peuvres ». Dans sa douleur, il lui crie : « Alissa, pourquoi t'arracher les ailes ! »

Pendant dans son journal intime, elle s'exprime ainsi :

Hélas ! Je ne le comprends que trop bien à présent : entre Dieu et lui, il n'est pas d'autres obstacles que moi-même. Si peut-être, comme il me le dit, son amour pour moi l'inclina vers Dieu tout d'abord, à présent cet amour l'empêche ; il s'attarde à moi, me préfère, et je deviens l'idole qui le retient de s'avancer plus avant dans la vertu. Il faut que l'un de nous deux y parvienne, et désespérant de surmonter dans mon lâche cœur mon amour, permettez-moi, mon Dieu, accordez-moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus ; de manière qu'au prix des miens, je vous apporte ses mérites infiniment préférables... et si mon âme aujourd'hui sanglote de le perdre, n'est-ce pas pour que, plus tard, en Vous je le retrouve... Dites, ô mon Dieu ! quelle âme vous mérita jamais davantage ? N'est-il pas né pour mieux que pour m'aimer ? Et l'aimerai-je autant s'il devait s'arrêter à moi-même ? Combien se rétrécit dans le bonheur tout ce qui pourrait être héroïque !...

Mais c'est trop se donner à l'autre. La porte étroite n'est même pas pour deux.

Seigneur ! implore-t-elle, nous avancer vers Vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre, l'un par l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : « Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las », et dont l'autre réponde : « Il me suffit de te sentir près de moi... ». Mais non ! la route que vous nous enseignez, Seigneur, est une route étroite — étroite à n'y pouvoir marcher deux de front.

Son père décédé, Alissa est seule, et elle n'a plus aucun prétexte pour différer le mariage. Jérôme vient le lui dire :

Il est temps encore, Alissa.

— Non, mon ami, il n'est plus temps. Il n'a plus été temps du jour où, par amour, nous avons entrevu l'un pour l'autre mieux que l'amour. Grâce à vous, mon ami, mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir. J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un avec l'autre ; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais plus pu supporter... notre amour.

Quoi de mieux que l'amour ? Ce ne peut être que la mort. Alissa n'a plus qu'à se laisser mourir. Ce ne sera point sans débats.

De quel prix, se demandera-t-elle, peut être une vertu que mon cœur tout entier renie ?

Mais elle est trop enfoncée dans l'unique contemplation orgueilleuse de son moi pour se pouvoir reprendre, et se replacer humblement, sagement, dans le courant humain. Elle ne réagit plus. C'est la fin. Le sacrifice est consommé, — le sacrifice splendidement vain.

Dieu jaloux, qui m'avez dépossédée, emparez-vous donc de mon cœur. Toute chaleur désormais l'abandonne et rien ne l'intéressera plus. Aidez-moi donc à triompher de ce triste restant de moi-même. Cette maison, ce jardin encourageaient intolérablement mon amour. Je veux fuir en un lieu où je ne verrai plus que Vous.

Elle s'en va donc achever ses brefs et tristes jours à Paris, seule, misérablement, avec son délire — et sa Bible pour l'alimenter jusqu'à la fin.

Je n'ai pris avec moi que la Bible, écrit-elle ; mais aujourd'hui, plus haut que les paroles que j'y lis, résonne en moi ce sanglot éperdu de Pascal : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. » O trop humaine joie que mon cœur imprudent souhaitait... Est-ce pour obtenir ce cri, Seigneur ! que vous m'avez désespérée ?

Les dernières lignes du journal d'Alissa sont belles comme l'orage qui dévaste. Elle est seule en face de Dieu — c'est-à-dire épouvantablement seule :

Je ne veux plus Vous marchander mon cœur...
 Je crie à Vous jusqu'à mourir...
 Jérôme, je voudrais t'enseigner la joie parfaite...
 O Seigneur ! puissé-je attendre jusqu'au bout sans blasphémer...
 Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule...

*

Ici, on pense à la modestie touchante de Colette Baudoche. On est avec cette jeune Lorraine dans la cathédrale de Metz, pour « faire mémoire aux soldats français », quand elle « subit en pleurant toutes les puissances de cette solennité ». On l'applaudit d'obéir si courageusement à ses morts. Elle nous exalte.

Au contraire, avec cette misérable Alissa, on s'attriste, et de ne pouvoir comprendre. Certes, on est ému, mais d'une pitié qui ne communique pas.

La Porte étroite n'est donc et ne peut être qu'une très belle étude qu'il faut lire. Elle paraît à son heure, au moment même où le besoin religieux se fait sentir, de toutes parts, en France, où tant d'âmes désemparées aspirent ardemment à ce qui les peut rallier et relier. M. André Gide nous indique bien le défaut principal du théologisme, et ce n'est pas, malgré un préjugé trop répandu et entretenu, le cléricisme. N'est-ce point au contraire l'organisation spirituelle qui, dans l'Église catholique, a le mieux contenu et réprimé, quand elle n'a pu l'utiliser, le mysticisme ?

Sans doute, si le subjectivisme mystique mène à toutes les vésanies et au suicide, l'objectivisme empirique nous conduit aussi directement à l'idiotisme, comme le fait remarquer Auguste Comte, « en comprimant la spontanéité mentale sous prétexte de réalité ». Mais entre le scientisme imbécile et le mysticisme divagueur, « écueils permanents de la raison humaine », il y a la plus parfaite des synthèses, la plus compréhensive et la plus complète des religions : le positivisme.

Je ne soutiendrai point cette doctrine, qui harmonise nos idées, nos sentiments et nos actes, pour les faire converger et concourir à la même fin d'humanité, est la Vérité que recherchent les amis de l'Union ; mais je puis affirmer, de par ma propre expérience, qu'il n'y a point, avec le catholicisme, d'assise plus solide pour penser comme pour agir et aimer — c'est-à-dire pour vivre socialement. Car enfin, il nous faut reconnaître, avec l'immortel fondateur du positivisme, que « ni l'homme, ni l'espèce humaine ne sont destinés à

consommer leur vie dans une activité stérilement raisonneuse, en dissertant continuellement sur la conduite qu'ils doivent tenir».

136-V-15

PIERRE LASSERRE

(L'Action française, 7 décembre 1909)

Dirigé par Henri Vaugois et Léon Daudet, l'«organe du nationalisme intégral» avait été lancé en mars 1908, les progrès du mouvement lui rendant indispensable la possession d'un quotidien, à côté de la *Revue de l'Action française*, qui paraissait deux fois par mois depuis 1899 et devint alors mensuelle. Pierre Lasserre (1867-1930), qui, après un livre sur *La Morale de Nietzsche* (1902), avait publié une attaque retentissante contre *Le Romantisme français* (1907) et devait plus tard s'en prendre aux *Chapelles littéraires* (*Claudel, Jammes, Péguy*) (1920), polémisait volontiers dans la «Chronique des Lettres» qu'il assurait à *L'Action française*.

M. ANDRÉ GIDE

M. André Gide «ne lit pas souvent *L'Action française*». Et savez-vous pour quelle cause ? «Par crainte de devenir républicain...» Voilà qui est troublant. Continuerons-nous d'exposer la cause monarchique à perdre la faveur d'André Gide ? «Ces écrivains de parti, dit-il en parlant de nous, qui nous poussent par les épaules, généreront toujours qui tâche à marcher droit.» Je n'aurais pas, je l'avoue, soupçonné chez André Gide une telle application à marcher droit. Elle doit être récente. On l'avait vu jusqu'ici se complaire en des méditations et des soliloques dont l'objet était un peu fuyant et qu'il paraissait plus soucieux de mener et de perdre en d'infinis méandres que de faire aboutir quelque part, ce qui est le propre de la ligne droite et ce que j'aurais cru qu'elle avait d'insupportable et de vulgaire aux yeux d'André Gide. «Maints grands esprits, a-t-il écrit, ont beaucoup répugné à conclure.» Gide paraissait bien prendre pour modèles ces grands esprits que je ne connais point. Au fait, étant donnée la matière de ses méditations, comment aurait-il conclu quelque chose ? Il méditait sur lui-même et sur l'univers, je veux dire sur un certain mélange de lui-même et de l'univers, ou, pour mieux préciser encore (s'il peut être parlé de précision), sur le reflet mouvant, captieux, éternellement insaisissable et joliment irisé, de l'univers qui se formait, selon les saisons, les jours et les philosophies à la mode, dans sa cellule de cénobite lettré. Rien d'étonnant à ce que des écrits dont telle est la substance et qui, malgré leur incontestable distinction, n'avaient jusqu'à présent atteint en France qu'un cénacle, aient trouvé beaucoup de succès en Allemagne, où l'on m'assure qu'ils sont traduits sur le manuscrit. J'en omettrais un caractère essentiel, si je ne n'y relevais, avec cette «subjectivité» exclusive, une préoccupation de la morale qui leur donne une nuance d'austérité et dont la forme tient à l'origine et à l'éducation protestantes de Gide. Fort inquiet de déterminer

la morale individuelle, Gide pose et balance le problème comme si la conscience individuelle était absolument seule au monde, n'avait absolument à interroger qu'elle-même, n'avait à se confronter, à s'accorder, à se mesurer à rien d'extérieur. Joignez à cette méthode inhumaine le goût d'une certaine rareté esthétique. Elle doit conclure, dans quelques intentions élevées qu'on en use, à une morale qui ne sera qu'une manière de se regarder à la glace, à une *attitude* morale, comme certains disent complaisamment, qu'on pourra retoucher et nuancer et raffiner toujours. C'est ainsi que l'individualisme protestant de Gide fait bon ménage avec ce qu'on eût appelé, il y a une quinzaine d'années, de l'élégance intellectuelle. Cette réunion toute personnelle de puritanisme et de préciosité n'avait produit jusqu'à hier, en dépit d'une abondance littéraire considérable, que des fruits assez pâles et de faible saveur. *Les Nourritures terrestres* est le titre d'un livre de Gide. «Nourritures» me paraît assez téméraire.

Mais le Gide que je peins existe-t-il encore ? Et n'aurais-je pas dû mettre au passé tous les verbes qui précèdent ? Sur un point au moins, Gide, soulevant le couvercle du *sujet*, a regardé au dehors et s'est aperçu de l'existence de l'*objet*. Il a une opinion politique. Il est monarchiste. C'est ce que vous pouvez lire dans l'intéressante *Nouvelle Revue Française*. Il est monarchiste pour des motifs qui «pèsent plus dans la balance d'un esprit sain» — le sien — que «nos outrances concertées» et qu'il a trouvés dans une page de Darwin. «Ces messieurs de l'*Action française* la connaissent-ils ? demande cet homme dédaigneux. Non, sans doute, puisqu'ils ne savent pas l'étranger.» Cette page, qui est d'ailleurs très substantielle, prouve la supériorité du gouvernement héréditaire sur l'égalitaire par une comparaison entre la civilisation des habitants d'Otaïhiti et celle des tribus fuégiennes. Peut-être pourrait-on découvrir en faveur de la monarchie des raisons plus proches de nous. Mais elles frapperaient sans doute beaucoup plus de gens que les observations un peu lointaines de Darwin, et pour cela la délicatesse d'esprit de Gide ne les supporterait point. Seulement, s'il trouve déjà très difficile d'être monarchiste en compagnie, que sera-ce, après la restauration du Roi, quand il n'y aura guère plus que des monarchistes en France ?

*

La profession de foi royaliste tombée des lèvres d'André Gide eût été pour nous une nouveauté politique agréable, si nous n'éprouvions l'amertume de ne pouvoir jamais être des royalistes aussi exceptionnels que lui. En revanche, c'est sans arrière-pensée que nous nous félicitons de la nouveauté littéraire qui nous est apportée par son dernier livre : *La Porte étroite* (au Mercure de France). On y trouve certainement un meilleur Gide que celui qu'on connaissait.

Ce n'est pas le premier de ses ouvrages que Gide ait intitulé : roman. C'est le premier qui n'usurpe point cette qualité. Les personnages que Gide avait

accoutumé de nous présenter, vagues noms propres sous lesquels lui-même, lui seul parlait toujours, ne possédaient pas même l'ombre de la personnalité. Vainement espérait-il, par cette diversité d'alibis malheureusement illusoire, atténuer, dramatiser quelque peu la subtile monotonie de son éternelle méditation errabonde et quintessenciée. Mais voici que sur ce point encore il s'essaye (et plus sérieusement) à sortir de lui-même, à entrer dans la réalité et le naturel, à composer une image, non plus de ses songes coupés en quatre, mais de l'humanité réelle, d'une humanité intéressante et choisie, comme il convient à l'art. Ce que je reprochais à son œuvre antérieure, c'est, on l'a bien entendu, d'appartenir à un genre faux qui n'est ni la métaphysique, ni l'art. Il me semble qu'il a enfin voulu faire œuvre d'art. Je ne me suis pas gêné pour le montrer poseur là où il l'est. Mais je dirai qu'il a apporté dans cette tentative littéraire une distinction d'esprit et de sentiment, un effort vers la simplicité d'intentions qui sont du meilleur aloi.

Je dirai aussi qu'il y a apporté une certaine faiblesse. *La Porte étroite*, c'est plutôt l'indication d'un roman ou d'un drame (d'intérêt tout psychologique et moral) que la réalisation de ce roman ou de ce drame lui-même. Le sujet en est noble : c'est la lutte entre l'amour et l'esprit de sacrifice dans l'âme d'une Eugénie de Guérin protestante. Mon éducation catholique m'a formé à ne concevoir les plus hauts sacrifices que puisse inspirer la foi qu'alimentés par une flamme d'amour mystique que la religion protestante exclut et dont je ne vois pas trace chez l'Alissa d'André Gide. Les mobiles, les inspirations de cette jeune fille sont autres ou autrement nuancés. Mais précisément il n'est pas de sentiments où il nous soit plus difficile d'entrer, avec lesquels nous sympathisons moins spontanément que ceux (et je parle des plus élevés) qui tiennent à l'esprit, à l'essence d'une religion étrangère. Et c'est pourquoi l'auteur de *La Porte étroite*, s'adressant à des lecteurs presque tous d'origine catholique, devait se montrer deux fois fort, pénétrant, intense, explicite, généralisateur (ce qui pouvait se faire sans plus de mots ni de plus grands mots qu'il n'en a employé) dans l'histoire de cette âme d'élite. Il devait nous en imposer la vivante image en nous montrant la pathétique progression morale qui conduit Alissa des tendres désirs et des brillantes espérances de la jeunesse à l'immolation religieuse de soi-même. C'est où il a quelque peu failli. Je vois bien le point de départ. Je saisis les premières impressions (rattachées à un épisode heureusement imaginé, mais dont l'auteur ne tire point parti) qui font douter Alissa du bonheur humain. Je vois le terme où elle aboutit. Mais comment, sous quelles influences, par quelles sensations et quelles pensées ce doute en vient à s'élargir, à se creuser en un abîme de renoncement, c'est ce qu'on ne me fait ni comprendre, ni sentir. Il y a là comme un pâle entre-deux, semé de lucurs, diversement vives, que mon imagination morale est obligée de remplir et remplit sans doute d'une créature bien différente de cette fuyante Alissa. « Oh ! ne me demande pas de t'expliquer

mes sentiments», écrit-elle à celui qui devait être son fiancé. Soit ! mais le romancier devait les expliquer pour elle. «Je doutais, écrit à son tour le fiancé repoussé, si je n'inventais pas ma misère, tant la cause en restait subtile et tant Alissa se montrait habile à feindre de ne la comprendre pas.» L'auteur devait éclaircir cette cause, aller la chercher jusqu'au fond des entrailles. L'art l'exigeait. C'était là la substance nécessaire de son livre. C'est dans ces profondeurs de la chair et de l'esprit que pouvaient s'allumer l'étincelle poétique et l'éloquence du récit. Mais on dirait que l'auteur lui-même est indécis sur le mouvement intérieur de ses protagonistes. On a l'impression qu'il cesse de le conduire, qu'il tâtonne. On ne sait plus, à certains moments, si l'amour humain d'Alissa est remplacé, transfiguré par une aspiration supérieure, supra-terrestre, ou s'il ne meurt pas tout simplement, comme les amours meurent, par lassitude de lui-même, ne laissant après soi que du vide. Et vous voyez quel trou une telle hésitation creuse au centre même de l'ouvrage. On ne sait plus si l'on assiste à une ascension, à une transformation mystique de la nature, ou à un dépérissement naturel.

Un écrivain, dont je suis loin de partager tous les goûts littéraires, mais qui a d'excellentes théories sur l'art, M. Adrien Mithouard, a bien marqué la différence essentielle qui existe entre la réalisation de l'ébauche, de l'esquisse, et celle de l'œuvre. «Quand on entreprend d'achever l'ébauche, écrit-il, des éléments plus exacts, plus poussés, plus stables, d'une vérité plus drue, réclament un ordre plus profond, et qu'il fut malaisé d'y mettre.» *La Porte étroite*, où ne manquent pas les indications charmantes et les lueurs poétiques, est en somme une ébauche où demeure un grand fond d'incertitude. C'est «cet ordre plus profond» que j'y voudrais trouver. Mais il suppose, comme le dit Mithouard, il engage des éléments plus abondants, plus denses, plus forts et plus vifs que ne faisait la simple ébauche. Nous touchons ici au cœur de la question. Cette richesse et cette générosité des éléments existent-elles et dans l'âme d'Alissa et dans l'imagination d'André Gide ?

*

La Porte étroite a eu du succès. Et en tant que cette œuvre nous porte fort loin du naturalisme et de l'impressionnisme dont les restes décomposés empestent la littérature contemporaine, en tant que je trouve en elle tout au moins l'intention classique de tirer tout l'intérêt des sentiments, je comprends ce succès.¹

¹ Dans la première partie de sa chronique, Pierre Lasserre fait allusion à un long passage du «Journal sans dates» de Gide paru dans *La N.R.F.* du 1^{er} décembre 1909 (n° 11) — quatre pages (pp. 408-12) que, en les recueillant dans *Nouveaux Prétextes*, Gide a amputées des deux premières (cf. *Prétextes*, éd. coll. de 1963, p. 222) qui commençaient ainsi : «Je ne lis pas souvent *L'Action française*, par crainte de redevenir républicain. Ces écrivains de parti qui nous poussent par les épaules gêneront toujours qui tâche à marcher droit.» Gide y critiquait sévèrement un «article sur Nietzsche, de Lasserre, à

LE DOSSIER DE PRESSE D'ISABELLE

(suite) ¹

137-VI-6

A. M. DE SAINT-HUBERT

(*L'Art Moderne*, 31^e année, n^o 31,
30 juillet 1911, pp. 241-2)

Comme l'article sur *La Porte étroite* paru dans *L'Art Moderne* du 17 octobre 1909 (v. BAAG n^o 45, janvier 1980, pp. 91-3), celui-ci est publié en tête du numéro et est signé «L. St-H.».

ISABELLE, Récit par André Gide

Dans l'œuvre de Gide où déjà nous nous habituions à voir chaque volume élargir le précédent dans le sens d'un équilibre de plus en plus étendu, de plus en plus hardi, où nous retrouvions sa pensée chaque fois approfondie et chargée de plus graves considérations, que vient faire un limpide petit livre comme *Isabelle* ?

Ici, rien de cette impérieuse nécessité d'écrire que nous sentions dans *Paludes* autant que dans *Les Nourritures terrestres*, et dans *L'Immoraliste* comme dans *La Porte étroite*. L'auteur se délasse à parcourir des routes moins ardues, moins périlleuses que d'habitude ; par d'agréables avenues à nous mener vers une sagesse tempérée.

Pour composer la brève histoire qui ne lui a pas seulement paru mériter le nom de roman, il se fournit de données les plus traditionnellement romanesques : château solitaire où l'on arrive en inconnu, mystère aussitôt flairé, retrouvée dans un vieux tiroir la classique miniature de jeune femme dont on s'éprend sans tarder ; puis la lettre d'amour découverte par hasard dans les

propos du livre de Daniel Halévy » et, après avoir cité cette phrase du chroniqueur : « Daniel Halévy nous raconte l'existence, non seulement malheureuse, mais lamentable, absurdement conduite (*ob ! je ne doute pas que M. Lasserre ne conduise la sienne bien mieux !*) d'un humoriste de génie, raté supérieur, dont l'insuccès littéraire exaspéra la névrose et dont la faiblesse s'abandonna furieusement au vice de solitude », concluait ainsi : « Besoin de ravilir son ennemi, signe certain d'un petit caractère. Un esprit noble et valeureux veut son ennemi le plus grand, le plus redoutable possible — que dis-je ! le plus noble, et ne se bat qu'avec ses pairs. Il ennoblit ceux qu'il combat. — Nietzsche dit tout cela quelque part. »

¹ Voir les cinq premiers articles de ce Dossier reproduits dans les n^{os} 35, 39 et 42 du BAAG.

boiseries pourries d'un pavillon abandonné, révélant tout un drame de passion et de meurtre, une conversation nocturne entre de bien étranges personnages surprise à travers la fente d'une porte, la visite furtive de l'insaisissable héroïne ; en moins de mots, tous les éléments suffisants pour intéresser par le sujet. Au contraire de cela, *Isabelle* n'est que la simple histoire d'une déception, un roman qui se défait, un récit en sourdine, un peu comique, triste un peu. L'expérience qu'un jeune homme séparé de la vie et enclin à la rêverie fait d'une vérité évidente et souvent méconnue qu'à plusieurs occasions déjà nous rappela le solide bon sens de Gide : là où l'intérêt (c'est-à-dire l'intensité, c'est-à-dire la possibilité de tragique) n'est pas dans les caractères, il ne saurait être dans les événements. C'est par là que se rattache à la pensée gidesque ce petit ouvrage qui, à première vue, semblait n'être qu'un caprice, une arabesque en marge de l'œuvre totale. Et non seulement par l'esprit, par la couleur même de certains passages qui ont la mélancolie glauque et comme détrempeée de *Paludes*, la même exaspération bizarre dans le comique.

Certes ce petit volume dont la portée et l'intention paraîtraient ainsi définies est loin de prétendre à l'importance des deux romans qui l'ont précédé, et l'on sent bien, d'ailleurs, qu'il ne se voulait que ce qu'il est devenu. Si cependant il arrive à avoir autant de consistance que *L'Immoraliste* et que *La Porte étroite*, c'est qu'il est fait d'une tout aussi solide étoffe de réalité, condition indispensable par où, quelle que soit sa donnée (et il faut en garder de la facile erreur qui confond l'ordinaire et le réel), un roman reste plausible, même à des époques et à des milieux qui en sont très distants. Le romanesque n'est pas tant dans le sujet que dans la vision ; il résulte d'un tour particulier de l'imagination qui jette sur les événements une lumière excitante et fautive. Tels motifs y prêtent plus facilement que tels autres ; les très grands romanciers se sont servis de tous avec la même indifférente aisance, et les ont présentés sous le même jour sans laisser entre l'extraordinaire et la vie quotidienne cette coupure infranchissable au delà de laquelle, précisément, habite le romanesque.

Avec *Isabelle*, une fois de plus Gide se montre aux antipodes de l'esthétisme et du snobisme dont si sottement certains l'accusent ; il y fait de l'art avec de la vie toute nue et s'évertue dans le sens de sa propre parole « de l'importance qui est dans le regard seulement, non dans l'objet regardé ».

Il y a plus : le sujet même du livre est une sorte de démonstration par l'absurde. Que cependant on se garde de l'imaginer théorique le moins du monde. Il est, d'un bout à l'autre, doucement palpitant et tiède d'une vie émue et directe.

Attentivement écrit, avec une rare sobriété et dans une parfaite unité de ton, sa composition fléchit un peu dans la dernière partie. On y croit sentir un effort de volonté, et partant moins de naturel. Les personnages, tous accessoires, si l'on peut dire, puisque le propre de l'héroïne est de ne point pa-

raître, frappent par cette vérité de la silhouette que déjà nous admirions dans les comparses de *La Porte étroite*, par cette sûre et simple conduite du trait, qui du premier coup, à travers le physique, révèle le moral. Le milieu social, le ton de la conversation, l'atmosphère du jardin, et j'allais dire l'odeur de la maison sont d'une réussite particulièrement aisée et heureuse.

Pour n'être pas un livre nécessaire, ce petit traité de la curiosité, de l'attente et de la désillusion est un charmant récit qui nous montre un Gide très humain, accessible et fraternel, un répit après les durs sentiers de *La Porte étroite*, avant quelle nouvelle proposition de cet esprit réfractaire aux installations définitives ?

138-VI-7

PAUL CASTIAUX

(*Les Bandeaux d'or*, décembre 1911, pp. 80-5)

Né à Lille le 3 février 1881, Paul Castiaux avait fondé en 1907 à Arras, avec Pierre Jean Jouve, *Les Bandeaux d'or*, revue qui avec lui devint vite largement ouverte au courant unanimiste — en 1911, Jules Romains, Duhamel, Vildrac... y collaborèrent régulièrement. Il avait lui-même publié en 1909 *La Joie vagabonde* (Mercure de France), recueil de poèmes où il voulait (suivant sa réponse à l'enquête de Lucien Maury, «*Chez les Jeunes*», parue dans la *Revue Bleue* du 14 août 1909) «*revivre largement avec le cerveau contemporain très cultivé, les larges inspirations éternelles qui ont fait vivre de façon si belle les œuvres vraiment belles*».

A PROPOS D'ISABELLE, *Récit, d'André Gide*

D'où vient qu'en reprenant le récit de Gide, je suis ému plus encore qu'à la première lecture ? Je tâche en mon souvenir, vague et lointain, à retrouver plus précisément certains vestiges flous d'une ancienne histoire ? Isabelle ? l'aurais-je rencontrée déjà ? ou plutôt, ne l'ai-je jadis devinée ? Voici : c'était vers le printemps, il y a quelque dix années. Après une longue promenade, entre des champs joyeux fleuris de rouge et de bleu, où souvent je passais sur l'herbe grasse, entre les pommiers, j'arrivai au haut d'une colline. De là, je découvris un bourg, allongeant une rue large derrière l'église, flanquée d'un porche de bois, et entourée par un préau où se devinaient quelques tombes rustiques... Je descendis la côte et entrai à Ry... C'est là que vécut, romantique et sentimentale, Madame Bovary. Je vis la maison calme où avant le mariage passa sa jeunesse, «*jolie et blanche comme une poupée de cire*», Mademoiselle Bovary (appelons-la ainsi, puisqu'aussi bien elle vit maintenant dans la légende, et son nom de jeune fille importe peu). Longtemps je causai avec Madame X... dont la mère avait été amie d'enfance de Mademoiselle Bovary. Madame X... se rappelait exactement les conversations à ce sujet, que lui avait tenues sa mère, et la description que je cite plus haut vient d'elle-

même. C'est elle encore qui me rapporta un *mot* charmant d'Emma ; comme on lui demandait les raisons d'une toilette toujours soignée, si inutilement pour la campagne, elle répondit : « *Je ne suis pas une femme de tous les jours.* »

Je demeurai quelque temps à Ry. Là je relus (pour quelle fois de plus !) le roman de Flaubert ; je le revécus avec ardeur au milieu des souvenirs. Le successeur, dans la cure, de Monsieur Bournisien, m'accueillit.¹ Il aimait assez peu parler de l'héroïne de Flaubert. Il se contenta de me montrer un des tableaux du chemin de croix, qui avait été donné par Monsieur Homais (ou celui qui devint tel sous la plume du romancier). Monsieur Homais, le vrai, était cléricale !

Je vis aussi le vieux conducteur de l'illustre diligence « l'Hirondelle ». Il était presque centenaire. Très rébarbatif à tout interview, il avoua, néanmoins, que Madame Bovary lui faisait rapporter bien souvent de Rouen des *romans*. Ce mot prenait dans sa bouche toute une signification mystérieuse.

Après quelques excursions parmi les environs où jadis elle avait promené ses rêveries passionnées, je quittait le bourg. Le dernier regard que je donnais aux maisons, du haut de la côte, fut lourd de mélancolie, je crois bien que j'étais amoureux d'un fantôme.

Mademoiselle Bovary... Isabelle...

Toutes deux, amoureuses et un peu folles, vous fûtes blessées par le tumulte dramatique de la passion et de la vie bien plus que vous ne fûtes bienheureuses. Toutes deux, vous alliez vers de clandestines étreintes, tremblantes de désir, à travers les pluies provinciales, par les prairies mouillées et froides, contre les arbres roux de l'automne.

Je vous revois Emma, dans la forêt, avec Rodolphe, Isabelle, avec Blaise de Gonfreville, dans le parc ou dans le pavillon, éloignées des salons où l'on s'endort en remuant des cartes...

Dans ma pensée, toutes deux, irréelles autant, je vous devine et je vous aime...

Dans l'œuvre de Gide, « l'aventure » de Gérard est à la fois romantique et très moderne, tendrement désespérante.

D'une visite au château ruiné de la Quartfourche naît le récit de Gérard. Il a vingt-cinq ans ; les hasards d'une thèse à préparer le conduisent vers Monsieur Benjamin Floche, l'un des hôtes de la Quartfourche ; celui-ci possède

¹ Je retrouve une carte postale illustrée, que l'on vend à Ry, et qui porte, sous la vue du porche de l'église, le quatrain suivant écrit par lui :

Beau porche en bois sculpté, la merveille de Ry,
Aux pays d'alentour en est-il qui m'égale ?
J'ombrage (mince honneur) la pierre sépulcrale
De celle qu'on nomma Madame Bovary.

D'Isabelle, si elle fût morte, l'abbé Santal eût réussi peut-être une épigraphe semblable ?

des documents indispensables à l'étudiant pour l'établissement de son travail. La Quartfourche abrite aussi Mademoiselle Verdure, vieille fille un peu acariâtre, et qui se dispute parfois avec certain abbé Santal, précepteur, sous les conseils de qui étudie le jeune Casimir, élève infirme. Monsieur de Saint-Auréol, beau-frère de Monsieur Floche, et Madame de Saint-Auréol complètent l'ensemble des personnages, tous curieux, typiques et pittoresques.

Gérard s'ennuie. Fatigué de pluies et de campagne, le contact avec ces personnages vieillissés, usés, automates un peu, joueurs de bésigues et sommeillant contre le feu des longues veillées, le décide à un départ brusque.

Et tout à coup, «l'aventure» naît. Gérard découvre par hasard un médaillon : *«quel est ce conte où le héros tombe amoureux du seul portrait de la princesse ? ce devait être ce portrait-là.»*

Gérard invente un prétexte et reste au château.

Ici se place l'épisode le plus important du récit.

Gérard découvre dans un pavillon abandonné du parc de la Quartfourche une lettre cachée derrière un lambris vétuste... la dernière lettre d'Isa. Ardente, agitée de fièvre et de désir, elle signifie à un amant les conditions d'un dernier rendez-vous et d'un enlèvement. Gérard veut savoir ; il interroge l'abbé et apprend seulement ceci d'un drame antérieur : le vicomte Blaise de Gonfreville a été tué d'un coup de fusil, cette nuit même qu'il venait pour enlever Mademoiselle Isabelle de Saint-Auréol dans le parc du château.

Un jour, Isabelle vient à la Quartfourche, et Gérard, par une fente de porte, assiste à la plus extraordinaire scène de famille, l'entrevue de Madame de Saint-Auréol et de sa fille *maudite*. Isabelle repart après avoir embrassé son fils Casimir. Gérard veut la rejoindre, lui crier son amour ; il ne peut qu'entendre le roulement d'une voiture qui s'éloigne.

Il retourne à Paris. Assez longtemps après, il revient à la Quartfourche et retrouve le parc dont on abat méthodiquement tous les arbres, au milieu de toute cette mélancolie du décor où fut rêvée son aventure irréaliste et sentimentale... Et voici qu'il découvre Isabelle assise au pied d'un arbre. Banal, navrant de réalisme décevant, un dialogue bref s'agite. Gérard montre la lettre d'amour et apprend le drame tout entier des lèvres mêmes d'Isa... sa peur au dernier moment, son hésitation et l'assassinat par Gratien (qu'elle avait prévenu dans une crise de lâcheté féminine) du vicomte son amant...

Après quelques paroles d'amère banalité, Gérard s'en va. Il vient tout à coup de reconnaître une femme quelconque, presque vile. Le rêve s'est éteint. Et aussi la divine Isa du médaillon, comme si un doigt grossier et brutal eût effacé, en la frottant, l'effigie adorée.

Un sanglot de songe blessé secoue, lamentable et profond, la fin de l'aventure, de la si belle aventure brisée.

Sobre et bref le récit est écrit avec une simplicité qui peut-être n'est qu'apparente. Tout le talent de Gide est ici. La formule d'art de *La Porte étroite*

se retrouve. Sans doute, cette dernière œuvre est plus aiguë de psychologie. L'amertume est aussi profonde ici que là. Mais il y a plus de force dans le roman que dans le récit.

«Décrire ! ah fi ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de découvrir la réalité sous l'aspect.»

Ces mots d'Isabelle disent Gide mieux qu'aucune glose ne saurait le faire. Aucun éclat, nulle brutalité, un dessin délicieux à peine pastellisé de couleurs finement sobres. L'écriture de Gide est semblable à ce médaillon que découvre Gérard dans le secrétaire suranné et dont l'Isa peinte ne peut s'oublier et hante la pensée d'une flamme à la fois ardente et mesurée. La sécheresse, voulue quelquefois, cache une véritable richesse.

Gide contient une sensibilité véhémement et d'ailleurs moderne dans la mesure d'une expression sobre et délicate, presque classique. Devant certaines formes, certains raccourcis, je songe à tel écrivain du XVII^e siècle, La Fontaine par exemple (comme lui, Gide emploie le mot «*dépourvu*» pris absolument). Je crois bien que presque toute la séduction des deux dernières œuvres de Gide résulte de cette alliance. Il fallait un grand artiste pour atteindre, par ce moyen, au parfait, et Gide en est un. Écoutez ceci :

O printemps, ô vents du large, parfums voluptueux, musiques aérées, jusqu'ici vous ne parviendrez plus jamais ! me disais-je ; et je songeais à vous, Isabelle. De quelle tombe aviez-vous su vous évader ! vers quelle vie ?

Là, dans la calme clarté de la lampe je vous imaginais, sur vos doigts délicats laissant peser votre front pâle ; une boucle de cheveux noirs touche, caresse votre poignet !

Comme vos yeux regardent loin ! de quel ennui sans nom de votre chair et de votre âme, raconte-t-il la plainte, le soupir qu'ils n'entendent pas ?

Laforgue et Jean de Tinan nous dévoilèrent bien des troubles de l'âme érotique et sentimentale moderne. Le second écrivit un livre intitulé : *Un Document sur l'impuissance d'aimer*. *La Porte étroite* pourrait être dite documentaire d'une volonté à ne plus aimer (par mysticisme très spécial et protestant que Gide ne voulut jamais célébrer, comme quelques-uns l'ont cru). *Isabelle*, comme *Madame Bovary*, est une histoire de «*trop d'amour*».

C'est surtout une délicieuse rêverie dont le romantisme est dominé par une exquise sensibilité.

Vouloir réaliser son rêve et en souffrir, tel est en somme le thème du récit de Gide que l'on pourrait appeler aussi l'histoire d'un Portrait.

Pierre Louÿs plaçait dans la bouche de Démétrios les paroles suivantes : *«On n'a jamais le bonheur deux fois avec le même événement. Je ne suis pas insensé, au point de gâter un souvenir heureux... Comme je n'ai aimé que ton ombre, tu me dispenseras, chère tête, de remercier ta réalité... Qu'il te suffise de savoir que, rêvée ou conçue, ton image m'est apparue dans un cadre extraordinaire. Illusion ; mais sur toutes choses, je t'empêcherai, Chrysis, de me désillusionner.»*

Gérard voulut pousser trop loin son aventure ; il connut, lui, la désillusion. *Isabelle* est une œuvre profondément triste, angoissante presque.

139-VI-8

JEAN-MARC BERNARD

(Le Divan, septembre 1911, pp. 245-6)

Du valentinois Jean-Marc Bernard (1883-1915), fondateur des *Guêpes* et poète de *Sub tegmine fagi*, on se rappelle surtout la «démolition» de Mallarmé», article paru en août 1908 dans *La Société Nouvelle* de Mons («L'Idée d'impuissance chez Mallarmé») et dont Léon Bocquet reproduisit de larges extraits dans sa chronique des «Revue» («Contre Mallarmé») du premier numéro de *La Nouvelle Revue Française* (15 novembre 1908) : ce fut une des pierres d'achoppement de l'équipe Gide-Montfort, qui devait vite se disloquer. En mai 1912, après une visite de Jean-Marc Bernard, Gide notait dans son *Journal* qu'il le trouvait «sympathique, mais plus passionné qu'intelligent ; prodigieusement peu cultivé» (p. 377)... Mais, huit mois plus tôt, il avait été assez touché par quelques lignes de Bernard à propos d'*Isabelle* pour lui écrire une lettre qu'il jugea digne, en 1934, d'être recueillie au tome VI de ses *Œuvres complètes* (pp. 470-2), à la suite du récit ; lettre qui commençait ainsi : «*Votre article me fait regretter presque d'avoir renoncé au premier titre d'Isabelle; ou du moins de ne l'avoir pas conservé en sous-titre. Ces mots : «L'illusion pathétique» eussent éclairé le lecteur et l'eussent à demi retenu de chercher le sujet du livre ailleurs que dans la déception même de Gérard aussitôt que la plate réalité reprend la place de l'illusion. Ils vous eussent retenu de même, sans doute, de considérer les six premiers chapitres comme une préparation du septième qui n'aurait même pas dans le premier plan de l'ouvrage et que j'ai bien failli ne pas écrire.*»

Jean-Marc Bernard était un collaborateur régulier du *Divan*, depuis sa fondation par Henri Martineau en janvier 1909. Nous ne reproduisons ici que la première partie de sa chronique.

LES ROMANS

André Gide : *Isabelle*. Paris, «La Nouvelle Revue Française», 1911. — Jérôme et Jean Tharaud : *La Maîtresse Servante*. Paris, Émile-Paul, 1911.

Je me sens gêné de devoir avouer la déception que m'a causée le dernier «récit» d'André Gide. On ne peut m'accuser de parti-pris, je le sais, puisque j'ai déjà dit, ailleurs, l'admiration que j'éprouve pour *La Porte étroite* et *Le Retour de l'Enfant prodigue*. Aussi bien n'est-ce pas cette pensée qui me tourmente. J'en veux surtout au romancier de me donner un livre que je ne puis goûter autant que ses autres œuvres.

Certes les paysages de ce nouveau roman sont parfaitement évoqués ; et l'auteur s'entend toujours à nous faire palper, pour ainsi dire, l'atmosphère dans laquelle se meuvent ses héros. En quelques brèves pages, d'un style remarquable, le lieu de l'action nous est définitivement présenté ; et quelques touches adroites suffisent à camper d'une manière inoubliable le caractère et la silhouette des personnages secondaires.

Toutefois, les personnages principaux : Lacase et Isabelle, restent flous et l'action ne s'engage jamais ! Durant les six premiers chapitres (et le récit en compte sept) l'intérêt est merveilleusement éveillé, puis soutenu. Mais les héros une fois présentés, la situation une fois posée, l'intérêt tombe tout à coup. Lacase ne s'analyse qu'à peine et ne nous révèle presque rien de son amour imaginaire qui aurait pu servir de centre au roman. Le caractère d'Isabelle n'existe pas. Le curé disparaît. Quant à Casimir, qui semblait devoir être si intéressant, l'auteur l'abandonne. En somme, le roman cesse à l'instant où l'on s'attendait à le voir commencer. Après de multiples péripéties, on n'aboutit nulle part.

A propos d'*Isabelle*, vous m'écriviez, mon cher Martineau : « J'en aime surtout les paysages », puis vous ajoutiez : « Et, précisément dans les Tharaud, ce sont les paysages limousins qui me ravissent : je n'en connais d'aussi parfaits que dans *Dominique* et *Au Service de l'Allemagne*. J'aurais parlé de *La Maîtresse Servante* avec plaisir. Mais je vous laisse ce plaisir en gage d'amitié. » [...]

LE DOSSIER DE PRESSE DE CORYDON

... je considère ce livre comme le plus important et le plus serviceable [...] de mes écrits. [...] Le plus utile...

GIDE, *Journal*, janvier 1946

140-XIV-1

ANDRÉ DESSON & ANDRÉ HARLAIRE

(*Accords*, n° 3-4, octobre-novembre 1924, pp. 85-6)

Cet article a paru dans le n° 3-4 (et dernier) des « cahiers mensuels de littérature » fondés en mai 1924 (tirés à 2000 exemplaires dont 500 numérotés) par André Desson et André Harlaire, qu'entouraient Joseph Delteil, Philippe Soupault et quelques autres. L'inspiration gidienne est sensible, explicitement ou non, presque à chaque page de cette revue, qui consacra des notes critiques à *Incidences* et aux *Souvenirs de la Cour d'Assises* dans son n° 2 et annonça, dès son premier fascicule, « une étude sur André Gide »... qui ne parut jamais. Signalons qu'en tête de ce n° 3-4, où se trouvait cette note sur *Corydon*, on pouvait lire *L'Écrit pour une idole à trompe* d'André Malraux.

Ce livre, est-il besoin de le dire, est un comble de toutes les vertus : courage, chasteté, et, surtout, sincérité. Cette belle sincérité, si voisine de l'hypo-

crise qu'elle ferait crier au sacrilège pour peu que clignent, troublés, les regards... Absolument clairs.

Mais ce ne sont point ces vertus, trop visibles, et trop bien méconnues pour que nous en puissions douter, que nous aimons en Gide. Habituelles, et nous nous méfions toujours : il a tant d'habileté (on nous comprend, le courage de Gide, nous ne voulons pas dire qu'il est uniquement habileté, mais cette habileté, gracieux surcroît, le lui légitime...). Non ; ce qui nous étonne, jusqu'à l'admiration, c'est que cet homme si intensément et si uniquement — on serait tenté d'écrire, mais ce serait injuste : si exclusivement — artiste, expert à tromper (non comme un prestidigitateur qui frelate les corps, mais comme ce magicien : dès que l'erreur est nommée, elle devient vraie) ait consenti à ne pas faire d'art, et lui ait préféré, deux fois, et plus sans doute, la vérité. La vérité, infiniment moins claire que l'art. Une ombre en somme sur le pur mécanisme qui polissait le jeu des âmes, afin de les mieux préparer à posséder le monde. Nécessité des ombres quand les vient surprendre une inattendue lumière. Plus éblouissantes alors que ne le fut jamais le jour.

Gide, cet écrivain si simple — si facile ? oui, comme Racine, comme Pascal le sont — le voici qui se montre subtil, joue au philosophe, au savant. Il ne nous semble pas ennuyeux : c'est une course, une joie. Oh ! qui arrivera premier ? La belle occasion de prouver à quelques jeunets, qui trouvent en leur roman annuel un titre suffisant à posséder tous les dons de l'esprit, leur ignorance et leur sottise.

Est-ce une lutte de clarté contre subtilité ? Combien inutile... (Barrès, ne commençait-on point par le trouver hermétique ? Dix avant sa mort : quel pur représentant du clair génie français !). S'il faut choisir, notre incompetence est remarquable. Nous préférons jouir.

Sans doute, *Corydon* ne fait-il que rappeler quelques vérités banales, méconnues semble-t-il depuis l'antiquité, — et les fonder en raison serait un mince mérite (peu de livres de philosophie ou de dialectique trouvent grâce devant nos yeux). Mais n'avons-nous pas beaucoup oublié ?

Post-Scriptum. — Voici encore ce qui nous plaît dans *Corydon*. Ce récit du premier dialogue (Corydon fait, grâce à Alexis B., la découverte de sa vraie nature), si frais, si émouvant, qui rappelle la pure histoire d'*Isabelle*, Gide en eût pu faire un livre. Oubliant son génie (« je vous propose, ma chère Angèle, une belle définition du génie : le génie, c'est le sentiment de la ressource »¹), Gide le gaspille ici. Et la première partie du premier dialogue (la dissertation sur « contre coutume » et « contre nature ») n'est-elle pas admirable ?

141-XIV-2

MARCEL ARLAND

(Les Feuilles libres, n° 37, septembre-octobre 1924, pp. 62-3)

¹ *Prétextes*, p. 144.

De Marcel Arland, dont nous reproduisons ici la chronique de « Littérature » parue dans la petite revue fondée en 1918 par Marcel Raval, et qui venait de publier son célèbre article « Sur un nouveau mal du siècle » (*La N.R.F.*, février 1924), le BAAG a déjà repris les articles sur *Les Faux-Monnayeurs* (n° 22) et sur *Geneviève* (n° 29).

Je crois volontiers qu'en me demandant une note sur le *Corydon* de M. Gide, on s'attendait de ma part à quelque malice. Et je suis navré de ne pouvoir répondre à cette attente ; mais j'ai, depuis longtemps, renoncé à toute espèce d'esprit : c'est un genre pour lequel je suis mal fait ; il y faut apporter tant de grâces, de souplesse d'échine et d'attitudes mondaines, que je m'y sens désespérément gauche. Du moins, si l'on ne trouve pas dans ces lignes les sous-entendus obscènes où les honnêtes gens ont droit de prendre quelque divertissement, on pourra les chercher avec succès dans la plupart des articles que fit naître le *Corydon*.

Des ennemis de M. Gide, il en est de plus d'une sorte. Je ne parle pas précisément de ses anciens disciples qui lui font grise mine aujourd'hui ; c'est un fait naturel ; qui donc s'écriait, les larmes aux yeux : « J'avais obligé un homme et cet homme ne me détestait pas ! » Je ne parle pas non plus de M. Mas, sis, dont M. Gide est l'unique raison de penser, d'écrire et de vivre. Je ne parle pas de M. Béraud, qui s'est battu vingt fois en duel à son sujet. Je parle d'eux tous et de bien d'autres, mais de celui-ci d'abord : l'Opinion.

Votre opinion, non plus que la mienne, non plus même que celle de M. Souday, ce n'est pas l'Opinion. L'Opinion est un principe, à mi-chemin entre les hommes et les dieux. Elle s'appelle encore : bon-sens, tradition ou sagesse des peuples. Tel qui pourtant ne manque pas de courage, se sent lâche devant elle. C'est un aphorisme qui court nos provinces, qu'« on ne va pas contre l'Opinion ». Il faut savoir composer avec elle, et je ne suis pas bien sûr que M. Gide lui-même n'y ait jamais tâché. Mais la publication du *Corydon* est une singulière bravade.

C'est cette audace qui d'abord me plut dans la préface du livre. Et pour conserver ma bonne impression, je me gardai bien de le lire plus avant. Mais puisqu'il me faut en rendre compte, je me suis résigné à poursuivre ma lecture. Et c'est ici que la tâche de critique m'apparaît difficile.

Si je m'entendais mieux aux questions dont parle M. Gide, sans doute aurais-je moins de peine à formuler un avis. (Je ne me fais pas d'illusions : que j'aie le malheur d'agiter ces questions, on dira que je m'y connais trop peu, ou trop.) Cependant me permettra-t-on de remarquer qu'on trouvera dans ce livre des détails fort curieux sur la vie de certains animaux ; on y verra par exemple (on y reverra plutôt : car à coup sûr on l'aura déjà vu chez Darwin) que la grande doris blanche (sorte de limace de mer) pond environ 600.000 œufs — ce qui est un chiffre respectable.

Il me serait plus facile de parler du nouveau livre de M. Jean Schlumber-

ger : *Le Lion devenu vieux*, si probe, si émouvant dans sa simplicité ; M. Schlumberger est l'un des écrivains qui font le plus honneur à cette époque. J'aurais surtout voulu pouvoir vous entretenir de M. André Malraux, dont l'aventure cambodgienne suscita chez certains journalistes, qui n'y comprenaient goutte, les plus sots commentaires, mais qui est l'un des jeunes écrivains en qui nous pouvons mettre le plus de confiance. — Mais c'est du *Corydon* qu'il me faut discuter. Et tout incapable que je sois de le faire sur le fond de l'ouvrage, je voudrais pourtant signaler avec quelle franchise la question est abordée et traitée ; il n'est pas besoin de mettre des lunettes : les mots qu'on escomptait à peine sont en toutes lettres dans ce livre. Je le tiens pour plus honnête et plus moral qu'un roman de M. Marcel Prévost.

On va m'objecter qu'il renferme quelques faux-fuyants, et que, par exemple, M. Gide feint de ne point prendre position dans le problème qu'il expose. Mais c'est là un procédé courant de M. Gide ; c'est un masque qu'il met exprès pour être plus sincère.

Cependant les gens qui, comme moi, ne cherchaient dans ce livre ni scandale, ni appui d'une théorie, sont un peu déçus ; car nous n'y retrouvons qu'à peine la forme harmonieuse à laquelle M. Gide nous avait accoutumés. Mais quoi ! M. Gide est assez loyal et coquet à la fois pour avoir dédaigné tout secours artificiel dans la défense d'une thèse qui, affirme-t-il, se défend d'elle-même.

Je crois que, de la publication de ce livre, M. André Gide est loin de sortir abaissé.

142-XIV-3

ÉLIE RICHARD

(Images de Paris, août 1924)

Cette note sur *Corydon* est extraite d'une suite intitulée « Le Jardin des Supplices », publiée dans le numéro daté d'août 1924 (mais paru en octobre) de la « revue libre de littérature et d'art paraissant tous les mois à Paris, 14 rue du Cloître Notre-Dame », fondée en octobre 1919 et dont le dernier fascicule parut en mai-juillet 1926. Nous ne savons rien de celui qui y signait Élie Richard.

— *Corydon*, c'est, en quatre dialogues, la défense et illustration de la pédérastie. André Gide est un écrivain de premier ordre, un homme intelligent comme il en est peu. On est tout surpris de voir l'ingéniosité qu'il met à se tromper *soi-même*. Son argument essentiel est celui-ci : de 13 à 22 ans, la jeunesse est adorable. L'uranisme est donc permis, voire naturel. Que la jeunesse soit adorable, nul n'y contredit. Mais qu'elle doive naturellement inciter à l'uranisme, c'est une autre histoire. Il s'agit, je suppose, d'un entraînement qui n'a rien de plus extraordinaire que celui qui fait des morphinoma-

nes, des alcooliques, de fort honnêtes gens et intelligents à leur ordinaire, même quand ils sont écrivains. Que les animaux pratiquent l'homosexualité n'est pas une preuve parfaite du naturel de cette action. (Il y a des femelles qui mangent leurs mâles...) *Corydon* demeure un curieux document et, surtout, un recueil de bonnes pages, où l'intelligence lutte désespérément avec des idées hardies, belles souvent, et que l'uranisme ne parvient pas à me gêner.

143-XIV-4

GEORGES PETIT

(*La Revue Nouvelle*, n° 1, 15 décembre 1924, p. 30)

Dans l'avant-propos du premier numéro de cette revue mensuelle (directeur : Y. Manuel-Lelüs, secrétaire : Georges Petit), on pouvait notamment lire : « On a essayé avec des mots de créer une humanité factice et inadéquate aux besoins profonds de l'homme. Serrer, étreindre, emprisonner la *réalité* ; la représenter sous sa forme nue et belle ; la regarder avec les yeux divins que nous nous sommes faits à son miroir ; la caresser avec les mains savantes que son contact nous a patiemment préparées : Voilà notre dessein. Anatole France nous a laissé son sourire voluptueux, Barrès ses constructions intérieures. Plus près de nous, des écrivains nous ont aidé à nous élever vers des idées plus subtiles et des façons de sentir plus exquises. Car tout reste à faire dans ce domaine. L'ère du subconscient que notre éblouissement vient de découvrir, n'est pas le moindre encouragement où nous irons puiser nos "nourritures terrestres". » Le compte rendu de *Corydon* figure dans la chronique des « Livres ».

Ce petit livre n'est point fait pour ajouter au mérite de l'auteur des *Nourritures terrestres*. On s'en fût aisément passé. Durant cent quatre vingt trois pages (il est juste d'ajouter qu'elles sont d'un petit format), M. Gide s'essaye à nous prouver, en discours alternés, que l'homosexualité est antérieure à l'hétérosexualité et, bien plus que celle-ci, un instinct très naïf et primesautier — j'emploie, à dessein, les expressions de l'auteur. Outre que le sujet de ce petit ouvrage est d'un bien mince intérêt, la théorie est, pour le moins, discutable, encore que pour nous mieux convaincre, sans doute, M. Gide la renforce par des exemples nombreux. Mais M. Gide n'en est pas à un paradoxe près.

Toutefois j'estime que quand on a écrit un livre tel que *La Symphonie pastorale*, dont certaines pages comptent parmi les plus magnifiques dont puisse s'enorgueillir la littérature française, on a mieux à faire ensuite que de traiter des futilités comme celles dont nous entretient M. Gide tout au long de son *Corydon*. Quant à l'indignation, je ne crois pas que ce livre en ait provoqué chez ses lecteurs, mais bien plutôt quelques haussements d'épaules.

**LE DOSSIER DE PRESSE
DE L'ÉCOLE DES FEMMES**

(suite) ¹

144-XI-4

ALBERT THIBAUDET

(*Candide*, 6 juin 1929)

D'Albert Thibaudet, le BAAG a déjà reproduit cinq articles, sur *Les Faux-Monnayeurs* (n° 26), *La Porte étroite* (n° 35), *Isabelle* (n° 35), *La Symphonie pastorale* (n° 41) et *Œdipe* (n° 43).

**LA CRITIQUE DES LIVRES
ANDRÉ GIDE : L'ÉCOLE DES FEMMES**

M. Vanderem a déjà fait passer ici, l'autre jour, *L'École des Femmes* pour sa *Comédie littéraire*. Le titre lui donnait en effet doublement le droit de la retenir pour cette rubrique : d'abord un droit qui remonte à Molière, puis l'inattendu apprenti de l'école ouverte par le professeur — l'autre professeur — Gide. Mais *L'École des Femmes* appartient aussi à la critique, et je m'en empare.

André Gide ne nous dit pas cette fois si son livre est un récit, une satire ou un roman. Ou du moins il ne le dit pas sur la couverture, mais en me reportant à la liste des œuvres de l'auteur, je trouve que *L'École* est classée dans la catégorie des récits. Mais avant de placer un livre dans une série, il faut entrer dans ce livre en lecteur docile et sans parti, s'abandonner, s'il le mérite, à son charme et à sa vie spontanée. Et comme elle le mérite, cette *École des Femmes* ! Évidemment, ce n'est pas un grand sujet, ce n'est pas un grand livre. Nous avons dans les mains un dessin plutôt qu'un tableau. Mais quel dessin de maître ! Quelle intelligence dans l'analyse ! Quelle distribution spirituelle et juste de l'ombre et de la clarté, du silence et de l'expression !

L'École des Femmes se sert d'une forme qui fut assez en vogue cette année, celle du journal-coupe, je veux dire d'une suite de journaux intimes qui nous donnent deux ou trois coupes sur une situation ou des caractères, les font varier sous deux ou trois éclairages successifs, aussi différents que possible. Deux livres à succès, *Climats*, d'André Maurois, et *L'Homme vierge*, de Marcel Prévost, ont employé ce procédé avec le bonheur que l'on sait.

Deux jeunes mariés, Robert et Éveline, conviennent, ou plutôt cette der-

¹ Voir les trois premiers articles de ce Dossier reproduits dans le BAAG n° 43, de juillet 1979 (pp. 49-54).

nière décide, qu'ils écriront leur journal, sans se le communiquer, afin qu'il soit sincère, et le premier des deux qui mourra lèguera son journal à l'autre. Nous avons le journal d'Éveline. Et ce journal c'est le roman de ses fiançailles et de son mariage, un journal émerveillé et reconnaissant. Robert est si intelligent, si bon, il parle si bien, il entre avec tant de justesse et de sûreté dans toutes les circonstances de la vie ! Avec quelle fervente adhésion Éveline l'a écouté, lorsque, dans le jardin des Tuileries, il lui a « ouvert les yeux sur le rôle de la femme dans la vie des grands hommes ! Je suis si ignorante que j'ai malheureusement oublié les exemples qu'il m'a donnés ; mais j'ai du moins retenu ceci : c'est que ma vie entière doit être désormais consacrée à lui permettre de remplir sa glorieuse destinée ». Les commandements du mariage d'Arnolphe, mais cette fois docilement acceptés, parce qu'on aime Arnolphe, un jeune Arnolphe ! Robert est admiré de sa belle-mère, à qui il a écrit une lettre si touchante quand lui-même a perdu sa mère. Il est estimé du directeur spirituel de la famille, M. l'abbé Bredel, que ce mariage chrétien réjouit, car Robert est bon pratiquant, il lit le journal de droite (cela se passe en 1894). Il n'y a que le père d'Éveline, vieux sceptique perspicace, à qui la tête de Robert et ses manières ne reviennent pas. Quel dommage ! Il faudra que Robert s'applique à faire sa conquête, et il y parvient d'ailleurs à peu près.

Éveline a tourné sept fois dans sa main la plume avec laquelle elle a écrit son journal avant de trouver le mot qui convient pour désigner ce qui fait particulièrement l'excellence de Robert. Et elle s'arrête à celui-ci : « Il est distingué ! » Elle s'aperçoit peu à peu qu'il possède surtout l'art de se faire distinguer, et c'est tout le roman.

Éveline est, si j'ose dire, une semi-tartuffiée par persuasion, une demoiselle Orgon, et, autant qu'à un Arnolphe jeune, Robert nous fait penser à un demi-Tartuffe. Il ne s'en doute peut-être pas. Il ne sait pas qu'il est comme cela.

S'il achète un bracelet à sa femme, il le veut beau, parce que c'est un placement, et que les bijoux « monteront » (en 1894 : plus tard, il se fût assuré un Gide réimposé dans le format in-quarto tellière sur papier Lafuma-Navarre). S'il protège un peintre, c'est qu'il spéculé sur ses œuvres. Mais il croit le faire par bonté, et surtout il le veut qu'on croie qu'il agit par bonté. J'ai d'ailleurs l'impression qu'il ressemble plus à un combinard d'aujourd'hui qu'à un jeune homme de 1894. Avec cette réserve que nos combinards, sportifs et francs, ont laissé tomber le vernis de tartufferie, qui a fait miroir pour l'alouette Éveline.

Cet homme est trop distingué pour écrire un journal intime et il professerait évidemment sur celui d'Amiel l'opinion de feu Brunetière. Aussi, après avoir obtenu de sa femme la permission de lire le sien, lui déclare-t-il que, de son côté, il n'en a jamais écrit une ligne, et que c'était une plaisanterie ! Gros chagrin d'Éveline, le premier. Quelqu'un, l'abbé Bredel par exemple, ne pourrait-il lui remontrer qu'un homme du monde n'est pas fait pour écrire des

journaux intimes, que M. Charles Du Bos et M. André Gide demeurent des exceptions, qu'il n'appartient pas à toutes les femmes d'obtenir ces gros lots à la tombola du mariage, qu'il faut laisser cette littérature aux protestants, qu'aux catholiques le meuble de bois de leur paroisse suffit pour confessionnal ? Mais elle lui reproche seulement d'avoir laissé croire qu'il l'écrivait, de l'avoir dupée, et de ne pas être sensible à ses reproches.

A vrai dire, du moment que ce premier journal était écrit pour Robert, c'était plutôt une lettre à Robert, et l'œuvre se rattachait plus au genre de Mme de Sévigné qu'au genre d'Amiel. Il n'en est pas de même du journal écrit vingt ans après, et qui est un confident des tristesses et des désillusions d'Éveline. Robert s'est révélé peu à peu tel qu'il était : sec, pratique, habile en affaires, dupant les autres, sauf quelques malins qui y voient clair, et souvent se dupant lui-même, portant haut sa bonne conscience, bon mari, bon père de deux enfants, l'honnête homme selon le siècle, le parfait conformiste, le pharisien. Des deux enfants, le garçon est ou sera le portrait de son père ; la fille partage ou déguise la clairvoyance de sa mère. Et voici qui donnera peut-être quelque idée de la limpidité, de la profondeur et de la précision de ces analyses :

«Quant à Geneviève, je la croyais absorbée par ses études, indifférente à tout le reste. A présent, j'en viens à douter si j'eus raison de l'encourager à s'instruire. Je viens d'avoir avec elle une conversation terrible, où tout à la fois j'ai compris que c'était avec elle que je pourrais le mieux m'entendre, compris également pourquoi je ne veux pas m'entendre avec elle : c'est que je crains de retrouver en elle ma propre pensée, plus hardie, si hardie qu'elle m'épouvante. Toutes les inquiétudes, tous les doutes qui purent m'effleurer parfois sont devenus chez elle autant de négations effrontées. Non, non, je ne veux pas consentir à les reconnaître. Je ne puis accepter qu'elle parle de son père avec tant d'irrespect ; mais, comme je tentais de lui faire honte : «Avec ça que toi tu le prends au sérieux», m'a-t-elle jeté à la face, si brutalement que je me suis sentie rougir et n'ai su rien lui répondre, ni lui cacher ma confusion.»

Éveline veut partir, l'incompatibilité morale lui paraît valoir une incompatibilité d'humeur, qui motiverait la séparation. Les grosses larmes sincères du pauvre homme, qui n'est pas un héros, mais qui est un mari, l'en empêchent. Et vient la guerre. Robert, avec une âme d'embusqué, tourne à souhait au Mars civil, qui trompe d'ailleurs les conseils de révision, puis, quand il faut y aller, se comporte comme les autres et rapporte la croix de guerre. Les platitudes qu'il a faites autrefois pour avoir d'abord le ruban rouge, puis la tomate, ont alimenté depuis longtemps l'indignation d'Éveline, que la croix de guerre fait déborder. «Sa décoration, dit-elle, ne lui permet plus de douter de l'authenticité de ses vertus et tout à la fois l'en fait quitte. Moi qui n'ai pas la croix de guerre, j'ai besoin de la vertu même, pour elle-même et non pour

l'approbation qu'elle nous vaut.» Elle s'en ira dans un hôpital soigner les contagieux.

On reprochera peut-être à André Gide de n'avoir écrit qu'une nouvelle avec la matière d'un roman. Il répondra que c'est à peu près cela qu'il entend par récit. *L'École des Femmes* forme groupe avec les autres «récits» : *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*. Malgré les plaisanteries, elle mérite son titre, et ce titre explique toute une partie de l'œuvre d'André Gide. Gide est un ami des femmes. On sait que la vocation d'ami des femmes et celle d'amant des femmes sont fort différentes. Gide a poussé cette différence à un degré paradoxal, mais la différence est explicable et peut-être assez fréquente. Ses «récits» et aussi *Les Faux-Monnayeurs* sont d'un homme qui sympathise avec les femmes, qui sait et qui aime leur parler, les entendre, les attendrir et les intéresser. De cette vocation, Gide verrait peut-être l'analogie et l'inverse dans la vocation pédagogique, celle qui fera de tel amant normal des femmes l'ami et le guide des jeunes gens. Les femmes de Gide sont toujours meilleures, plus fines, plus délicates, plus vraies que ses hommes. Marceline, Alissa, Juliette, Éveline, demeurent plus ou moins des sœurs cadettes de l'Emmanuèle d'André Walter. Lafcadio n'est-il pas un Méphisto ou une victime de Méphisto rachetée par Marguerite ? Il y a chez André Gide non de la gynécérasie, mais de la philogynie. (J'espère que tout le monde a saisi.) Ses personnages masculins représentent, pour la moitié, des égoïstes, des imbéciles ou des grotesques, mais ses femmes sont des êtres délicieux, et parfois des saintes. (Il n'y a guère qu'Isabelle qui serait digne d'être un homme.) «Tu vas chez les femmes, dit Nietzsche, n'oublie pas le fouet !» C'est au contraire avec des bottes de fleurs que Gide voyage dans cette terre étrangère. *L'École des maris* qui accompagnera peut-être, comme dans Molière, cette *École des femmes*, marquera, j'imagine, encore moins d'amitié pour le sexe auquel l'auteur, sans pour cela l'appeler le sexe laid, a coutume d'appliquer son sens critique et caustique.

145-XI-5

EDMOND JALOUX

(Les Nouvelles littéraires, 8 juin 1929)

D'Edmond Jaloux, le BAAG a déjà reproduit les articles sur *L'Immoraliste* (n° 20) et sur *Les Faux-Monnayeurs* (n° 27).

L'ESPRIT DES LIVRES

L'ÉCOLE DES FEMMES, PAR ANDRÉ GIDE

On a quelque peu querellé M. André Gide au sujet du choix de son titre. Il semblerait cependant, au contraire, que lorsqu'un titre est à ce point célèbre, un bon écrivain doit se sentir plus libre à son égard. Si on peut avoir

scrupule de reprendre pour son compte un ensemble de mots qui désigne un ouvrage seulement connu de lettrés et admettre qu'il y a là quelque chose comme un abus de confiance, il n'y a rien de tel dans le cas qui nous occupe ici. Et M. André Gide avait bien le droit de souligner par son titre certains points qu'il ne voulait pas souligner dans son récit.

Le premier de ces points est le classicisme de son roman, classicisme si vrai que beaucoup s'y sont trompés et ne voyant plus dans *L'École des Femmes* un certain André Gide de convention qui s'est répandu dans l'opinion publique (un peu d'ailleurs, avouons-le, avec sa propre complicité, — mais l'on sait bien que toute complicité l'attire, même dans un cas comme celui-ci !) se sont refusés à distinguer la force et la grandeur de ce dernier ouvrage et l'ont jugé comme une œuvre de transition, une « blquette », comme l'on dit. Nous sommes, en effet, si aveuglés par les feux d'artifice que l'on tire de toutes parts, que paraît-il un livre de la plus pure, de la plus transparente blancheur, nous avons de la peine à le reconnaître. Nous devenons pareils à ces alcooliques qu'une eau glacée de montagne fait se détourner avec frayeur.

Avec *L'École des Femmes*, M. André Gide a voulu écrire une œuvre très générale, et c'est là une de ces indications qu'il nous laisse le soin de découvrir. Toutes les femmes ne sont point des Emma Bovary ; il en est un grand nombre qui se dévouent et se sacrifient en silence. Mais à quoi se sacrifient-elles ? C'est une de ces femmes que nous voyons dans l'Éveline de M. André Gide.

On sait quelle part l'idée de sacrifice a toujours jouée dans l'œuvre de M. André Gide. Elle oscille sans cesse du pôle Renoncement au pôle Frénésie de vivre, et son équilibre merveilleux naît, je pense de cette oscillation. *Les Cahiers d'André Walter*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale* sont pleins de cette résignation passionnée qui, dans *Le Roi Candaule*, devient le pivot même de la Frénésie de vivre. Mais, du moins, dans toutes ces œuvres, les héros se sacrifiaient-ils à quelque chose de grand et leur vertu les grisait-elle comme un vin magnifique. Ici, le renoncement est pauvre et tout retombe dans l'atmosphère grise des existences vainement offertes.

Enfin, M. André Gide a voulu aussi nous prévenir qu'il y avait une part de comédie dans son roman ; une part de ce comique qu'il y a dans ce Molière qu'il admire et connaît si bien, — car il y a peu de connaisseurs aussi avertis de nos classiques que M. André Gide, et ses actuels commentaires sur Montaigne nous le prouvent bien. Et la comédie est ici dans le caractère du principal personnage : Robert. La première partie de *L'École des Femmes* est à ce point de vue un véritable chef-d'œuvre d'esprit comique. Éveline nous y peint dans son journal de jeune fille l'homme qu'elle aime et qu'elle va épouser, et cet homme qu'elle nous décrit avec amour, avec naïveté, avec des louanges exaltées, est tout le contraire de ce qu'elle imagine, et le récit est si étonnamment, si adroitement présenté que nous voyons, nous, tout ce qu'elle-même

ne voit pas.

Mais cet homme, quel est-il ? Ici apparaît le grand artiste qu'est M. André Gide. Impossible de le mesurer d'un mot, de l'enfermer dans une formule. Cet homme est si vrai, si général, qu'il nous compromet à peu près tous ; et si les traits essentiels sont chez lui plus marqués que chez beaucoup, il n'en est pas moins vrai que certains de ces traits se retrouvent chez la plupart.

On pourrait croire d'abord que Robert est un hypocrite ; mais il n'est pas un hypocrite, ou s'il l'est, c'est par conséquence. Sa nature foncière ne l'est point : on pourrait dire de lui qu'il est la caricature du héros cornélien ou du héros kantien. Il n'agit que pour devenir un exemple ; pas un acte de lui qui soit simple. Il est si imbu de vertu, si pénétré de morale qu'il veut toujours donner une leçon. Il arrive, naturellement, que lorsque son personnage n'est plus sublime, il devient exaspérant, et surtout pour sa femme. Toute la vie de Robert est destinée à éblouir, mais rien ne fatigue comme l'éblouissement continu. Éveline finit par en être excédée.

La figure de Robert est peinte à l'aide de petits traits dont chacun est imparable. Le premier enferme déjà tout le personnage ; mettons ici sous les yeux du lecteur le paragraphe entier, il oppose à la fois la candeur d'Éveline et l'admirable bouffissure de Robert.

« A vrai dire, ce n'est que depuis hier que je comprends quel peut être le but de ma vie. Oui, ce n'est que depuis cette conversation, dans le jardin des Tuileries, où il m'a ouvert les yeux que le rôle de la femme dans la vie des grands hommes. Je suis si ignorante que j'ai malheureusement oublié les exemples qu'il m'a donnés ; mais j'ai, du moins, retenu ceci : c'est que ma vie entière doit être désormais consacrée à lui permettre d'accomplir sa glorieuse destinée. Naturellement, ce n'est pas là ce qu'il m'a dit, car il est modeste ; mais c'est ce que j'ai pensé, car je suis orgueilleuse pour lui. Je crois du reste que malgré sa modestie il a une conscience très nette de sa valeur. Il ne m'a pas caché qu'il était très ambitieux.

« — Ce n'est pas que je tiens à parvenir, — m'a-t-il dit avec un sourire charmant — mais je tiens à faire réussir les idées que je représente. »

Tout le personnage est là, dans sa fausseté foncière. Sans cesse, Robert s'efforce de donner le change sur soi-même. Égoïste, il a surtout pour défaut une incroyable infatuation, une complaisance infinie à l'égard de soi-même. Et de tous ses défauts il entend faire, non seulement des qualités, ce qui serait encore excusable, mais un enseignement pour autrui ! Il n'y a pas une circonstance de sa vie, si minime soit-elle, dont il ne s'efforce de se forger un piédestal. Il ne veut pas même avouer que son classeur à fiches, il l'a trouvé par hasard dans une papeterie ; il aime mieux laisser entendre qu'il l'a fait faire sur ses propres plans aussitôt qu'on lui en adresse des éloges.

Ce journal que tient Éveline, c'est pour Robert qu'elle l'écrit, et Robert, de son côté, en tient un qu'Éveline lira aussi. Mais quand Éveline, toujours loya-

le, laisse son journal entre les mains de Robert, elle apprend de lui qu'il lui a menti et qu'il n'a pas écrit la première ligne du sien.

« Robert, écrit-elle, vient de me faire beaucoup de peine. C'est le premier chagrin que je lui dois, et il m'est pénible de l'écrire ici, car j'espérais que ce cahier n'aurait à contenir que l'expression de ma joie. Mais il faut que je l'écrive ici tout de même ; et ceci que j'écris, je souhaite qu'il le lise, car, lorsque je le lui disais tantôt, il refusait de prendre au sérieux mes paroles.

« J'étais allée chez lui, pensant qu'il me montrerait à son tour son journal, comme hier il me l'avait promis avant que je ne lui donne à lire le mien. Et voici qu'il m'avoue que ce journal n'existe pas, qu'il n'en a jamais écrit une ligne, qu'il ne m'a laissé croire si longtemps qu'il l'écrivait que pour m'encourager à continuer le mien. Il m'avoue tout cela en riant et s'étonne, puis s'irrite, parce que je ne ris pas à mon tour et ne m'amuse pas avec lui de sa ruse. Et comme au contraire je m'en attriste et lui reproche, non de ne pas avoir écrit ce journal, car je comprends qu'il n'ait pas eu le temps, ni le désir de le faire, mais bien de m'avoir laissé croire qu'il l'écrivait, de m'avoir dupée, le voici qui me reproche d'avoir mauvais caractère, de grossir ce qui n'a en soi aucune importance, sans vouloir comprendre que, ce qui m'attriste précisément, c'est que ce qui a tant d'importance pour moi en ait pour lui si peu, et qu'il traite si légèrement ce qu'il voit qui me tient à cœur.

Bientôt ce n'est plus lui qui a tort de n'avoir pas tenu sa parole, mais moi qui ai tort de m'en plaindre. Et pourtant je n'ai aucun plaisir à avoir raison contre lui ; j'aimerais pouvoir lui donner raison, mais j'aurais voulu que du moins il marquât un peu de regret de m'avoir causé tant de peine. »

C'est sur ce premier dissentiment que se termine le premier journal d'Éveline. Le second, elle l'écrit vingt ans après, et dans un moment où elle est à ce point excédée de son mari qu'elle voudrait enfin le quitter. Elle a un fils qui ressemblera à Robert, une fille qui a vu clair dans le jeu de son père et qui ne l'aime pas. Elle a tenu bon longtemps pour empêcher justement la vérité d'arriver jusqu'à ses enfants ; tout a donc été vain, puisque cette vérité a frappé la fille et que le fils, par sa conformité avec Robert, ne peut pas être touché par elle. Un prêtre lui prêche la résignation, mais elle n'en peut plus. Un accident sauve d'abord Robert. Au moment de perdre son mari, Éveline voit combien elle l'aime encore et remercie Dieu, par cet avertissement, de lui enseigner son vrai devoir. Mais à peine mieux, Robert recommence son intolérable comédie. Éveline, pour se libérer, essaie d'avoir avec Robert une véritable explication ; à la suite de laquelle elle est bien forcée d'avouer sa défaite, car Robert l'aime encore ou du moins en est persuadé et, d'autre part, elle ne réussit qu'à se donner tort.

La guerre est pour Robert une nouvelle occasion de vantardise, d'attitude et de bouffonnerie inconsciente. Mais, cette fois, la tentation est plus forte pour sa femme de s'évader ; ne pouvant plus supporter Robert, elle ira dans

un hôpital de contagieux, où elle finira par mourir.

A la première lecture de *L'École des Femmes*, il est bien certain que l'on n'en voit ni toutes les ressources ni toute la profondeur. Le propre d'André Gide, c'est justement de savoir établir dans son œuvre ces plans successifs qui font qu'elle a un long retentissement ; qu'elle est une satire là où elle paraît la plus spontanée ; qu'elle signifie un grand nombre de choses, et de choses différentes. Il est difficile de trouver une œuvre plus classique que *L'École des Femmes* ; et non seulement par la perfection de sa forme, par cette économie qui fait que rien n'est laissé au hasard et que tout y est à sa place et sans superflu, mais aussi et surtout par la plénitude que cache à demi cette transparence ravissante.

De telles œuvres maintiennent chez nous le sentiment d'une tradition qui garde à travers les variations de la mode sa prodigieuse jeunesse. Je ne sais si *L'École des Femmes* ne sera pas une de celles où ira un jour la dilection des meilleurs admirateurs d'André Gide, une de celles sur quoi le temps mordra le moins, une œuvre enfin qui, comme *La Princesse de Clèves* ou *La Double Méprise*, se fera un cercle toujours renaissant et grandissant de lecteurs de choix.

(Dossiers à suivre.)

DEUX EUROPEËNS : ANDRÉ GIDE ET STEFAN ZWEIG

par

CLAUDE FOU CART

Parlant des rapports ayant existé entre Stefan Zweig et des écrivains français comme Gide, Martin du Gard et Jules Romains, Claude Martin constate qu'«il ne paraît pas que la figure du "grand Européen" ait beaucoup attiré Gide». ¹ De fait, il serait difficile de parler de contacts intenses entre Stefan Zweig et André Gide. Il furent certes, tous les deux, des «Européens», mais leur attachement à la civilisation de notre vieux continent prend des formes diverses qui sont le reflet des luttes qui opposèrent les partisans d'un rapprochement entre les deux «ennemis héréditaires» après les bouleversements causés par la première guerre mondiale.

Ce peu d'attachement des deux écrivains à un idéal vraiment commun provoque d'ailleurs un certain nombre de difficultés dans l'examen des rapports ayant pu exister entre Gide et Zweig. En effet, l'absence de relations suivies ne permet guère de suivre pas à pas les divergences qui durent se faire jour dans l'appréciation de la situation intellectuelle et politique en Europe : les faits manquent, les détails temporels s'effacent et leur importance s'estompe.

Dans *Die Welt von Gestern (Le Monde d'hier)*, Stefan Zweig insiste sur l'importance des différents séjours qu'il fit à Paris avant la première guerre mondiale et déclare se rappeler qu'André Gide lui rendit «une fois» visite. ² La date de cette rencontre se laisse difficilement fixer. Mais une chose peut être admise : Gide dut faire la connaissance de Zweig grâce à son ami Verhaeren, qu'il vit pour la première fois en janvier 1897, à Bruxelles ³, et dont Zweig nous parle longuement dans *Die Welt von Gestern*. ⁴

¹ Claude Martin, *L'Individu et l'Unanime (Correspondance André Gide - Jules Romains)*, Paris : Flammarion, 1976, p. 113.

² Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern. Erinnerung eines Europäers*, Francfort s. M. : G.B. Fischer, 1953, p. 128.

³ Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 109.

Le nom de Stefan Zweig apparaît incidemment dans la correspondance de Gide avec Claudel le 11 février 1913. Zweig avait rencontré Claudel, certainement à Francfort, et lui avait demandé de pouvoir acheter le manuscrit de *L'Annonce faite à Marie*, qui était alors en la possession de Gide qui le restitua à Claudel.⁵

Gide s'entretint avec Stefan Zweig le 23 mars 1914. Cette rencontre s'inscrit dans le cadre des tentatives faites par Gide pour découvrir un traducteur valable pour *Les Caves du Vatican* et auxquelles participèrent tant Zweig que Rilke. Gide écrit le 24 mars 1914 à ce dernier, et lui signale qu'il a vu « hier Zweig qui confirme, dit-il, [ses] appréhensions et [lui] conseille plutôt Wiegler » que Johannes Schlaf proposé par Anton Kippenberg, directeur de l'Insel-Verlag, comme traducteur des *Caves du Vatican*.⁶ Il semble d'ailleurs que Gide poursuivit, à cette époque, ses contacts avec Stefan Zweig, ainsi qu'en témoigne tout d'abord une carte adressée à celui-ci le 5 avril 1914, de Cuverville, le cachet de la poste faisant foi :

Tous mes remerciements pour votre aimable lettre et les démarches que vous avez bien voulu faire auprès de Kippenberg — dont il m'avise d'autre part.

Je pense rentrer à Paris dans 8 jours. Bien cordialement

André Gide.⁷

Deux lettres non datées pourraient aussi avoir été écrites entre le voyage à Florence, qui se déroula dans la première partie du mois de mars 1914, et celui de Turquie, durant les mois d'avril et de mai de cette même année. Car Gide y fait allusion à *L'Eau de Vie* d'Henri Ghéon, pièce qui fut jouée au Théâtre du Vieux-Colombier justement à partir du 23 avril 1914.⁸ Et il écrit la première lettre sur un papier à l'en-tête de l'Hôtel Beaujolais, où Zweig résida durant son séjour à Paris en mars 1914. Il semble que Gide fixa un rendez-vous à Stefan Zweig que, pour de multiples raisons, il ne put tenir :

⁴ Stefan Zweig, *op. cit.*, pp. 116-21.

⁵ Claudel - Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1949, p. 210.

⁶ Gide - Rilke, *Correspondance*, Paris : Corrèa, 1952, p. 108. Zweig était à ce moment-là à Paris, ainsi qu'en témoigne une lettre de Friderike Zweig du 22 mars 1914 (v. Stefan Zweig - Friderike Zweig, *Briefwechsel*, Berne : Scherz Verlag, 1951, p. 54).

⁷ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem. Cette carte postale, que nous reproduisons aux pages suivantes en fac-similé, est illustrée d'une vue du Manoir d'Azelon à Criquetot-l'Esneval, près de Cuverville.

⁸ Ghéon - Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1976, t. II, p. 843.

⁹ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem.

¹⁰ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem.

¹¹ Gide - Rilke, *op. cit.*, p. 119.

HOTEL BEAUJOLAIS
 Vue sur les Jardins du Palais Royal
 A. HOTTINGER
 propriétaire
 Lumière électrique,
 chauffage central, salle de bains
 15, Rue de Beaujolais
 83, Galerie Beaujolais

Paris, le 19 ..

Samedi soir

*Hélas ! cher Monsieur
 moi-même je quitte Paris pour 3 ou quatre jours ; il faut donc remettre
 ce rendez-vous à un peu plus tard. Jeudi après-midi je pense, vous me
 trouveriez, entre 3 et 5, au Théâtre du Vieux-Colombier. J'aurais grand
 besoin de vous parler. Tout cordialement votre*

André Gide.

*Gbéon vous apportait son manuscrit de L'Eau de Vie. Vous pourrez le
 prendre au théâtre, jeudi.⁹*

La deuxième lettre est aussi destinée à présenter des excuses à Stefan Zweig :

Vendredi matin

*Cher Monsieur Zweig
 Je me sens très coupable et vraiment désolé de n'avoir pas songé à vous
 prévenir, comme je me l'étais pourtant promis à l'instant de quitter Paris
 — que je ne pourrais rentrer que Vendredi matin. Un tourbillon d'occupa-
 tions diverses m'a fait oublier tout le reste, chez ces amis auprès desquels
 j'ai passé ces trois derniers jours.*

*Mais, cet après-midi, si vous avez un instant, venez me demander au
 Théâtre du Vieux-Colombier, vers 5 heures.*

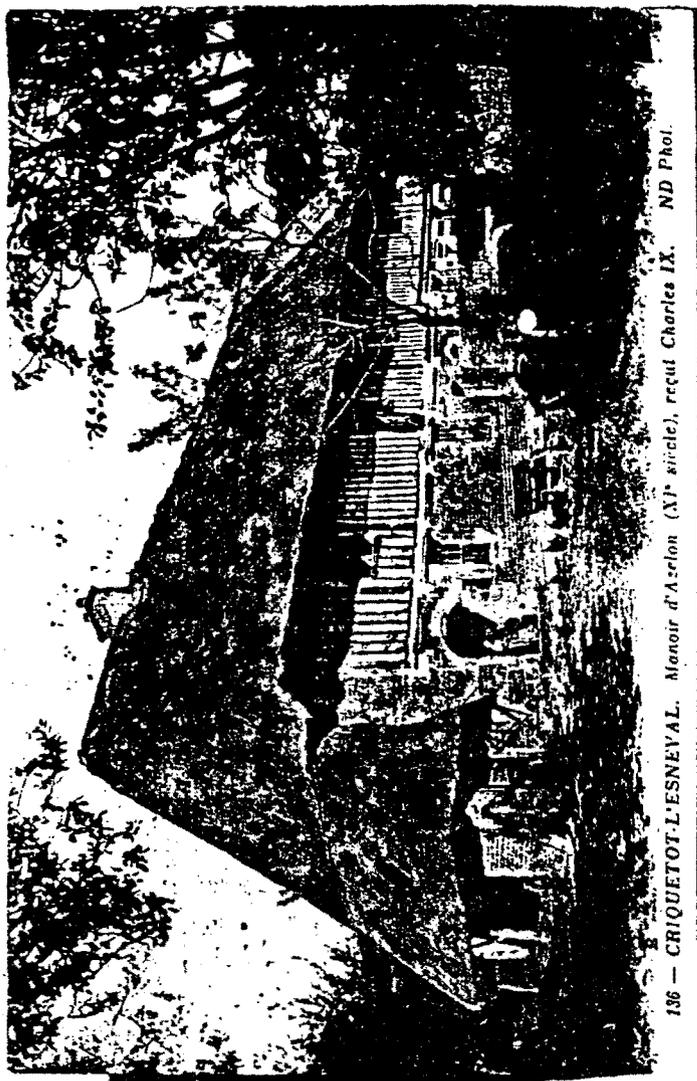
Votre très confus

André Gide.¹⁰

Et c'est à propos de Rilke que Gide et Zweig s'engagèrent dans une action commune destinée à sauver le plus possible des biens que Rilke avait laissés à Paris au début de la Grande Guerre. Le 1^{er} août 1914, date de la déclaration de guerre, Rilke se trouve à Munich et apprend, le 4 août, que le contenu de son appartement a été vendu aux enchères.¹¹ Le 29 décembre 1915, Zweig rencontre Rilke à Vienne « pour des raisons militaires ». ¹² Mobilisé en novembre 1915, Rilke ne resta dans l'Armée que jusqu'en juin 1916. ¹³ Zweig écrit

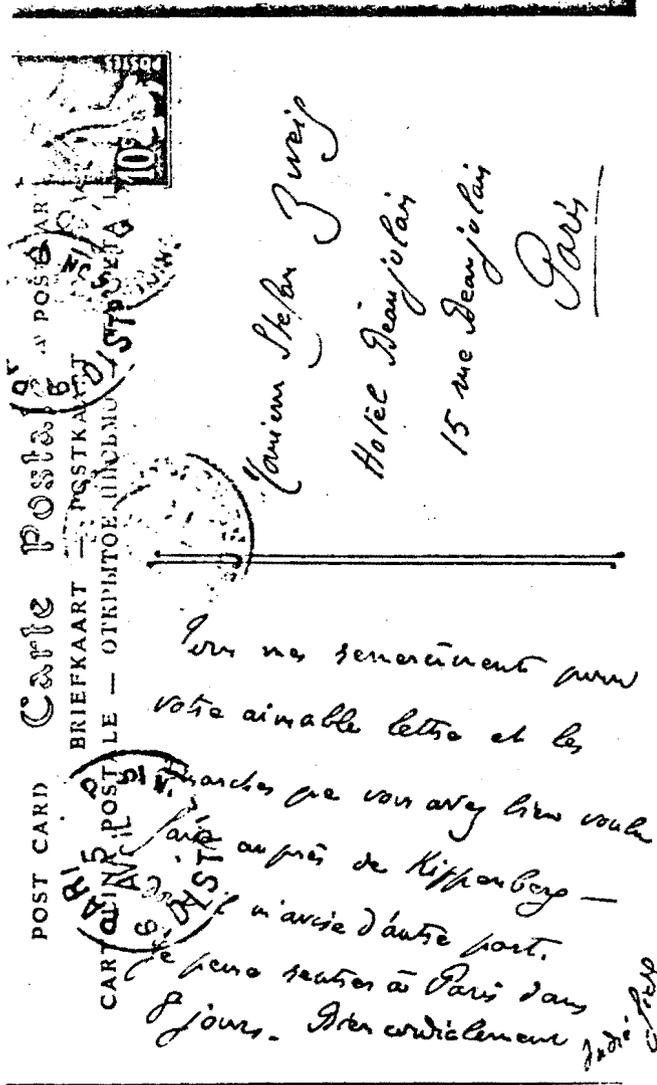
¹² *Ibid.*, p. 122 (lettre du 30 décembre 1915, adressée par Stefan Zweig à Romain Rolland).

¹³ *Ibid.*, p. 129.



136 — CRIQUETOT-L'ESNEVAL. Manoir d'Aselon (XI^e siècle), reçut Charles IX. ND Photo.

André Gide à Stefan Zweig : Carte postale du 5 avril 1914



(The Jewish National and University Library, Jerusalem).

immédiatement à Romain Rolland, qu'il avait lui-même vu pour la première fois le 7 janvier 1916, et annonça qu'il écrivait à Copeau et à Gide pour essayer de sauver tout au moins les livres laissés à Paris par Rilke.¹⁵ Le 25 janvier 1916, Gide déclare avoir été «voir le séquestre»¹⁶ et, le 30 janvier 1916, Romain Rolland avise Stefan Zweig que Gide a fait tout ce qu'il a pu pour «réparer [...] le mal qui a été commis».¹⁷

Dans les terribles moments de la guerre, les amitiés, l'intégrité morale des individus ont joué leur rôle non négligeable. Mais les contacts entre Gide et Zweig étaient suspendus. La raison en est simple. Non seulement les difficultés de liaison en sont la cause, mais Gide et Zweig ne partagent point la même interprétation des faits historiques, ce qui ne fait que rendre les échanges d'idées plus difficiles même après la fin de la guerre.

Gide s'enthousiasma d'abord en pensant à un «écrasement possible de l'Allemagne» et se félicita de «l'admirable tenue du gouvernement».¹⁸ Parlant, le 7 août 1914, d'une rencontre avec une amie des Van Rysselberghe, il souligne «la haine qu'ont excitée les Allemands»¹⁹ et la barbarie des soldats ennemis qui «achèvent sur les champs de bataille» leurs propres blessés.²⁰ Et surtout la lecture de *Jean-Christophe*, œuvre de Romain Rolland parue en son ensemble entre 1904 et 1912 dans les *Cahiers de la Quinzaine*, marque nettement les divergences qui peuvent exister entre Gide et les amis de Romain Rolland sur la question franco-allemande. En effet Gide critique, dans son *Journal* en 1916²¹ «l'illusion d'un cerveau, généreux mais incapable de critique». Ainsi que l'indique René Cheval, Gide dénonce «le caractère germanique» de Jean-Christophe, mais surtout il se fait «l'apôtre d'un véritable nationalisme littéraire».²²

Certes Gide est resté, pendant cette guerre, parfaitement conscient des dangers que représente cette explosion de haine et il saura s'en prendre aux journalistes qui, en août 1914, multiplient les descriptions de scènes «lamentables et laides».²³ Il se rendra utile en s'occupant, de novembre 1914 à septembre 1915²⁴, du Foyer Franco-Belge.²⁵ Mais quelle différence entre son

14 René Cheval, *Romain Rolland, l'Allemagne et la Guerre*, Paris : P.U.F., 1962, pp. 115-6.

15 Gide - Rilke, *op. cit.*, p. 124.

16 *Ibid.*, pp. 131-2.

17 *Ibid.*, p. 138.

18 André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), p. 457.

19 *Ibid.*, p. 469.

20 *Ibid.*, p. 486 (8 septembre 1914).

21 *Ibid.*, p. 543.

22 René Cheval, *op. cit.*, p. 38.

23 Gide, *op. cit.*, p. 463 (15 avril 1914).

24 Catalogue de l'exposition *André Gide*, Paris : Bibliothèque Nationale, 1970 (rédi-

attitude et celle de Stefan Zweig qui, pour sa part, partage les idées de Romain Rolland et affirme dans son article «An die Freunde im Fremdland», publié dans le *Berliner Tageblatt* du 20 septembre 1914, son attachement à la culture européenne et son pacifisme, ce qui amena Romain Rolland à lui répondre et à déclarer qu'il ne pouvait dire «adieu à aucun de nos amis». ²⁶ Le 19 octobre 1914, Zweig parle même à Rolland de créer un «Parlement moral européen» ! ²⁷

La guerre terminée, ces prises de position se prolongèrent dans la mesure où chacun tira un autre enseignement des événements qui venaient de se passer. Pour sa part, Gide ne va reprendre qu'avec prudence les relations qu'il avait entretenues avec l'Allemagne au début du siècle. A plusieurs occasions, il réaffirmera la nécessité du «tact» dans le rétablissement de ces rapports franco-allemands. Tout d'abord, il se refusera à accepter l'invitation que lui présentera Franz Blei à se rendre à Munich après la guerre. ²⁸ Dans ses «Réflexions sur l'Allemagne» qui paraissent dans *La N.R.F.* de juin 1919 ²⁹, il insiste par ailleurs sur le fait que «les Germains sont de piètres psychologues». ³⁰ Et, dans l'article qu'il donne à *La N.R.F.* de novembre 1921 sur «les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», il revient sur cette idée en relevant que Ernst-Robert Curtius, au sein de son étude sur les problèmes culturels franco-allemands («Deutsch-französische Kulturprobleme») présentée dans *Der Neue Merkur* de juin 1921, «n'hésite pas [...] à dénoncer d'abord l'absence de tact de nombre d'Allemands, qui viennent à nous la main tendue, "sans rancune" et comme si rien ne s'était passé». ³¹

Dans ses «Réflexions sur l'Allemagne», Gide tente lui-même de définir un mode de relations qu'il voudrait voir s'instaurer entre l'Allemagne et la France : «diviser» l'Allemagne, c'est-à-dire dénoncer «l'Allemagne moderne» incarnée par «l'idée prussienne» au profit de l'Allemagne de Goethe, Nietzsche et Wagner. ³² La fameuse division de l'Allemagne en une patrie de la culture

gé par Florence Callu, Simone Gravereau et Madeleine Barbin), p. 136.

²⁵ Cf. Jeanne de Beaufort, *Quelques nuits, quelques aubes*, Madrid : h.c., 1973, pp. 5-30.

²⁶ Dragan Nedeljkovic, *Romain Rolland et Stefan Zweig. Affinités littéraires et spirituelles (1910-1942)*, Paris : Klincksieck, 1970, p. 24 (lettre de Romain Rolland à Stefan Zweig du 20 septembre 1914).

²⁷ *Ibid.*, p. 26 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 19 octobre 1914).

²⁸ Gide, *Journal 1889-1939*, p. 711.

²⁹ Gide, «Réflexions sur l'Allemagne», article paru dans *La N.R.F.* de juin 1919, pp. 35-46, et repris en 1924 dans *Incidences*.

³⁰ Gide, *Incidences*, Paris : N.R.F., 1924, p. 12.

³¹ Gide, «Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», *La N.R.F.*, novembre 1921, p. 517.

³² Gide, *Incidences*, p. 11.

et en un État militaire ne suppose d'ailleurs pas un refus total des conceptions défendues par Jacques Rivière dans son livre *L'Allemand* paru en 1919 et où il s'agissait de «traiter psychologiquement et en profondeur», comme le remarquait Mme Mayrisch³³, des problèmes posés par l'analyse de l'âme allemande. Mais, aux yeux de Rivière, l'essentiel demeurerait évidemment «l'antagonisme français-allemand»³⁴, alors que Gide s'efforce d'établir une distinction entre l'élément guerrier et l'élément intellectuel de la nation voisine, et espère ainsi trouver une voie à la réconciliation des esprits, sinon des forces économiques et politiques. Il faut d'ailleurs noter que *L'Allemand* «laisse dans l'esprit de l'auteur un sentiment d'insuffisance et de culpabilité»³⁵ qui se trouve sous forme de critiques nuancées dans l'article de Gide. Jacques Rivière rejoindra, il ne faut pas l'oublier, assez rapidement la ligne adoptée par Gide et les Mayrisch pour rapprocher les points de vue de la France et de l'Allemagne, notamment dans le domaine économique.³⁶ L'activité menée par Jacques Rivière comme collaborateur de la *Luxemburger Zeitung*, de novembre 1922 à décembre 1924³⁷, lui permettra d'explorer le génie germanique dans ses aspects les plus positifs.³⁸

Stefan Zweig est, pour sa part, resté conséquent avec lui-même. Il ressent une méfiance profonde pour «le prudent» Gide qui se fait l'apôtre de la réconciliation franco-allemande tout en donnant, de l'avis de Zweig, une importance certaine aux facteurs économiques qui lui paraît suspecte alors que l'écrivain français n'avait point, pendant la guerre, ressenti le désir de prendre ses distances par rapport aux courants du nationalisme français.³⁹ Gide est, pour Zweig, un homme qui «pense en politicien» et Zweig songe même, en 1921, à envoyer à Gide une lettre ouverte pour critiquer son attitude : acte spectaculaire auquel il renoncera rapidement.⁴⁰ Mais les deux hommes n'ont,

³³ Marcel Engel, «Jacques Rivière au Luxembourg», *Colpach* (rééd. 1978), p. 140 (lettre de Mme Mayrisch à Jacques Rivière du 20 mars 1919).

³⁴ *Ibid.*, p. 141 (citation d'un passage de la préface de 1924 à *L'Allemand*).

³⁵ Daniel Durosay, «La Direction politique de Jacques Rivière à *La Nouvelle Revue Française* (1919-1925)», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mars-avril 1977, p. 228.

³⁶ V. Jacques Bariéty, «Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la première guerre mondiale», *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*, 1969, n° 10, pp. 7-12, et «Industriels allemands et industriels français à l'époque de la République de Weimar», *Revue d'Allemagne*, avril-juin 1974, pp. 1-16. Sans oublier la thèse d'Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française* (2 vol., dont le premier paru chez Gallimard en 1978), et les articles déjà cités de Marcel Engel et de Daniel Durosay.

³⁷ Daniel Durosay, art. cité, p. 242.

³⁸ *Ibid.*, p. 243.

³⁹ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 74.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 74.

de toute évidence, pas suivi la même voie. Zweig est l'ami de Romain Rolland et il ne peut qu'éprouver une réelle méfiance pour l'écrivain qui, dans son article de *La N.R.F.* de novembre 1921 sur «Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», prenait ses distances non seulement vis-à-vis du mouvement de «Clarté», mais aussi des penseurs qui ne conçoivent un rapprochement franco-allemand qu'au prix d'une «préalable dénationalisation de l'intelligence». ⁴¹ Les querelles de l'après-guerre, les différences qui existaient entre les tenants du pacifisme (Romain Rolland, Stefan Zweig) et les partisans d'une entente privée de toute illusion et respectant le caractère national des deux peuples (Ernst-Robert Curtius, André Gide, Albert Thibaudet), idée que Gide reprendra en 1928 ⁴², ne pouvaient que rendre plus difficile toute tentative de compréhension entre deux écrivains qui, au demeurant, étaient conscients des problèmes qui accablaient l'Europe à cette époque, mais qui n'avaient pas la même conception de l'avenir.

Stefan Zweig ne rompit point pour autant ses relations avec André Gide. Bien au contraire : il répondit immédiatement à Gide lorsque celui-ci lui envoya un exemplaire de ses *Morceaux choisis* parus en 1921 à la N.R.F.. De toute évidence, ce fut Ernst-Robert Curtius, que Gide avait rencontré pour la première fois en juin 1921 chez les Mayrisch, qui favorisa cette reprise des contacts entre les deux écrivains. Dans sa lettre du 20 février 1922, Stefan Zweig ne passe d'ailleurs pas sous silence les divergences politiques et intellectuelles qui s'étaient affirmées au moment de la Grande Guerre :

Salzbourg, Kapuzinerberg 5
20.II.1922 ⁴³

Cher Monsieur et Maître, Ernst Robert Curtius m'avait déjà annoncé le gracieux envoi de vos «Écrits choisis» et j'ai reçu le volume avec la plus grande joie. J'avais manqué à la bonne époque d'autrefois de collectionner les livres rares comme votre André Walter et j'étais si heureux maintenant de relire après des années des pages qui m'avaient ravi il y a dix ans, et je les compare avec vos écrits nouveaux. Rien, même pas une guerre mondiale a pu changer ou altérer pour un instant l'admiration que j'avais pour ces pages délicieuses et, réunis comme ils ⁴⁴ le sont maintenant, ils forment

⁴¹ André Gide, «Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», p. 520.

⁴² Cf. le projet de discours pour Berlin en 1928 (Gide, *Œuvres complètes*, t. XV, pp. 507-16, notamment la p. 510).

⁴³ Orig. autogr. : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, γ 1516.1. Les deux lettres de Zweig à Gide ne sont pas toujours écrites dans un français correct. Nous ne pouvions pourtant ni corriger les fautes de grammaire de l'écrivain, ni corriger son style, sans risquer de déformer les intentions de l'auteur. Nous nous sommes donc contenté d'ajouter les accents qui manquent presque toujours chez lui lorsqu'il écrit en français, d'indiquer les fautes d'orthographe et certaines erreurs, en proposant alors des corrections.

⁴⁴ «Ils» est mis ici pour «elles» («ces pages délicieuses»).

une vie si active, si complexe et donnant enfin l'unité précieuse de votre œuvre.

J'aimerais beaucoup de pouvoir vous montrer avec l'envoi d'un de mes livres après guerre toute l'admiration et la profonde reconnaissance qui m'anime pour tant de dons intellectuels et artistiques, que je vous dois, je sais que vous savez assez l'Allemand et je vous prie seulement de me dire avec un mot sur une carte postale votre adresse actuelle et si vous préférez nos livres sur Dostoïevski, Dickens et Balzac⁴⁵ ou ma⁴⁶ édition de la Desbordes-Valmore [sic], qui ont paru chez le Insel-Verlag⁴⁷, qui est le vôtre.⁴⁸

J'ai lu aussi votre appel dans La Nouvelle Revue Française et j'en étais touché, néanmoins que ici mon opinion personnelles [sic] se détache de la vôtre. Je crois qu'il n'existe jamais un moment où il faut souligner la opportunité [sic] ou la nécessité d'un rapprochement intellectuel entre deux nations, mais je crois que cet [sic] rapprochement, cette cohésion artistique au dessus des collisions⁴⁹ politiques ne doit jamais être suspendu [sic]. Dans le domaine de l'art je ne comprends pas la possibilité d'une guerre mondiale, d'une trêve ou d'un [sic] paix. Il y a cent ans, Goethe proclamait que l'époque de la Weltliteratur, de la littérature [sic] surnationale soit venu [sic] et à cette époque, qui était aussi une des grandes collisions, ses sympathies et ses antipathies restaient fermes à côté des aspirations nationales. Cela n'empêche pas à mon avis que chaque nation garde sa personnalité littéraire [sic] — comment pourrait-elle autrement ? — mais les résultats, les œuvres sont à le [sic] merci, à la joie des Fous : c'est à ce seul point que je crois au communisme.⁵⁰ L'œuvre d'art n'appartient plus à son auteur, ni à son possesseur, ni à sa nation, ni à son époque : ni l'auteur, ni son pays doivent nourrir un orgueil [sic] ou se reconnaître une supériorité par le fait de son existence. Il⁵¹ fait part d'un trésor universel qui comme le radium ne s'épuise pas, tant qu'on en prenne et allume des

⁴⁵ Stefan Zweig avait publié en 1920, à l'Insel-Verlag (Leipzig), *Drei Meister* (Dostoïevski, Balzac, Dickens). Cet ouvrage parut en France en deux volumes : *Deux grands romanciers du XIX^e siècle* (Balzac, Dickens) (Paris : Kra, 1927) et *Dostoïevski* (Paris : Rieder, 1928).

⁴⁶ «Ma» pour «mon».

⁴⁷ *Marceline Desbordes-Valmore* parut à l'Insel-Verlag de Leipzig en 1920 et fut réédité en 1927. Une traduction française fut publiée en 1928 par les Ed. de la N.R.F..

⁴⁸ Gide avait en effet confié à Anton Kippenberg, le directeur de l'Insel-Verlag, un certain nombre de ses œuvres, dont *Les Caves du Vatican* (1922), *Le Roi Candaule* (1905) et *Le Retour de l'Enfant prodigue* (1914).

⁴⁹ «Collisions» pour «collisions».

⁵⁰ En 1922, pour Zweig, «la Russie révolutionnaire était encore le seul espoir» (Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 94).

⁵¹ «Il» pour «elle» («l'œuvre d'art»).

forces. C'est pour cela que je m'oppose intérieurement à la proclamation d'un moment propice à un rapprochement intellectuel : ce moment doit être une continuité que ne peuvent rompre ni des guerres ni des débats politiques.

Je vous développe ouvertement ma pensée divergente en ce sujet et je vous demande moins d'indulgence pour une franchise comme pour le misérable Français que je suis obligé contre ma meilleure volonté d'écrire. Vous me comprendrez, pars [sic] que vous êtes doué de cette faculté si rare de comprendre même là où vous ne consentez pas et vous débrouillerez de ces paroles, j'espère, le sens plus clair que je sais l'exprimer. Et vous reconnaîtrez dans ma franchise aussi la sincérité de mes sentiments envers vous et mon estime immuable.

Il est possible que je serai au printemps pour 8 jours à Paris. Et je serai heureux, si vous voudriez y recevoir votre fidèlement dévoué

Stefan Zweig.

André Gide répondit immédiatement à cette lettre. Il ne prit pas position sur les déclarations de Zweig au sujet de la guerre et de la position de l'intellectuel :

23 février 22.⁵²

Monsieur Zweig

Je vous sais gré de m'écrire ainsi et votre lettre me fait plaisir — également la proposition que vous me faites de l'envoi de l'un de vos livres. — Je lirais votre Dostoïevski avec d'autant plus d'intérêt que je fais à présent une suite de six conférences sur l'auteur de Karamazov. Merci déjà ; et croyez à mes sentiments bien attentifs.

André Gide.

La voie est ainsi ouverte pour que reprenne un échange d'idées qui tiendra compte des nouvelles réalités politiques et notamment de l'arrivée au pouvoir des communistes en Russie que Stefan Zweig avait considérée avec attention et avec une certaine sympathie, sans pourtant accepter de représenter les internationalistes de langue allemande dans la direction de *Clarté*.⁵³

Mais, en attendant que Gide découvre les charmes du communisme et en fasse une expérience malheureuse, il reste en contact avec Stefan Zweig, dont Jules Romains adapta le *Volpone*, pour le Théâtre de l'Atelier, à la fin de 1928, année durant laquelle Gide eut l'occasion d'avoir des nouvelles de Stefan Zweig sous la forme de l'envoi d'un livre :

⁵² Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jérusalem.

⁵³ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 87.

11 Oct. 28.⁵⁴

Mon cher Stefan Zweig,

Je reçois votre Tolstoï et vous en remercie.⁵⁵ Je n'avais pas attendu cet aimable envoi pour lire votre livre. J'y ai pris l'intérêt le plus vif. Vous y dites sur (et à propos de) Tolstoï un tas de choses extraordinairement justes. Ma pensée s'amuse à cheminer près de la vôtre. Je sais qu'il en sera de même pour votre Dostoïevski, que je n'ai pas encore lu. Mais cet été j'ai lu Amok⁵⁶ avec une grande attention, très récompensée.

Je vous serre la main bien cordialement.

André Gide.

La conversation est devenue purement littéraire et Gide, qui critique assez souvent l'œuvre et l'attitude de Tolstoï, éprouve une joie certaine à lire l'étude de Zweig. La raison en est simple. Gide avait toujours considéré l'écrivain russe sous une optique bien particulière. Dans *Les Cahiers de la Petite Dame*⁵⁷, il avouera lui-même, en juillet 1945 :

Ce qui m'empêche de goûter Tolstoï [...], c'est Dostoïevski, son côté « rayon X », l'admirable manière qu'il a de distribuer la lumière et les ombres ; chez Tolstoï, la lumière est implacablement égale, il n'a pas d'ombre...

Dans la longue discussion qu'il mène avec Roger Martin du Gard à ce sujet, Gide revient inlassablement sur la même critique. Parlant du « réalisme psychologique »⁵⁸ de Tolstoï, Gide y découvre une absence de « collaboration avec le lecteur »⁵⁹, une méthode littéraire qui est avant tout un « truc »⁶⁰, « la trop apparente intervention de ses théories ».⁶¹ Ce réalisme, Gide ne l'aime pas. Car il présente « toujours le même éclairage plat, un peu de cinéma ».⁶² Or Stefan Zweig décrit un tout autre Tolstoï. Il voit en lui, à la suite de Romain Rolland⁶³, un grand « solitaire » qui a une destinée comparable à celle

⁵⁴ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem. L'enveloppe de cette lettre, avec une annotation en haut à gauche (« prière de faire parvenir »), indique comme adresse : « Monsieur Stefan Zweig / c/o Librairie Attinger / 30 Boulevard St-Michel / Paris ». Cette adresse a été rayée et remplacée par celle de Stefan Zweig en Autriche : « Kapuzinerberg 5 / Salzbourg ».

⁵⁵ *Le Tolstoï* de Stefan Zweig fut publié en français en 1928 par les Ed. V. Attinger.

⁵⁶ *Amok ou Le Fou de Malaisie* (suivi de la *Lettre d'une inconnue* et *Yeux du Frère Éternel*) parut, traduit et préfacé par Romain Rolland, chez Stock en 1927.

⁵⁷ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 369.

⁵⁸ Gide - Martin du Gard, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1968), t. I, p. 231 (lettre de Gide de novembre 1923).

⁵⁹ *Ibid.*, p. 352 (lettre de Gide du 22 septembre 1928).

⁶⁰ *Ibid.*, p. 400 (lettre de Gide du 2 juin 1930).

⁶¹ *Ibid.*, p. 467 (lettre de Gide du 22 mars 1931).

⁶² *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 158 (21 octobre 1922).

⁶³ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 33.

de Flaubert.⁶⁴ Romain Rolland ne manqua d'ailleurs pas d'indiquer à Stefan Zweig l'importance du rôle social de l'œuvre écrite par Tolstoï. Dans une lettre à Stefan Zweig du 16 décembre 1914, il souligne la « constante intervention dans les affaires sociales » de Tolstoï⁶⁵, tout en n'oubliant pas de rappeler qu'« à l'heure de la révolution russe » ce dernier « était isolé », ce que Zweig avait déjà remarqué lui-même. Car, dans une lettre écrite à Romain Rolland à la fin de la première guerre mondiale, il déclare :

les grandes vérités de Tolstoï se montrent dans leur perspicacité formidable [...].
L'industrialisme a tué l'âme et ruiné la justice...⁶⁶

De toute évidence, Stefan Zweig voit dans Tolstoï l'un des grands pacifistes parmi lesquels il place aussi Romain Rolland, alors que Gide se contente de louer l'aspect littéraire de l'œuvre. Le malentendu, ayant existé au moment de la première guerre mondiale, se retrouve ici. Mais Gide admire certainement le portrait du grand « solitaire ».

Il faudra attendre la montée au pouvoir du national-socialisme en Allemagne, et surtout le Congrès Mondial contre la Guerre à Amsterdam des 27-29 août 1932, congrès auquel Gide enverra son « adhésion de principe » sans pourtant s'y rendre⁶⁷, pour que Stefan Zweig et Romain Rolland se retrouvent au côté de Gide. Une différence existe pourtant encore dans l'attitude des deux hommes. Le 21 mars 1933, au meeting de la salle Cadet contre la guerre et l'impérialisme, Gide n'hésite pas à prévoir une guerre contre l'impérialisme allemand. Parlant de la politique allemande, il affirme même :

Une telle politique mène nécessairement à la guerre. Ceux qui prétendent vouloir l'éviter devront enfin admettre que seule la lutte des classes, je veux dire celle de chaque pays contre l'impérialisme, peut faire avorter le nouveau conflit qui se prépare et qui, cette fois, serait mortel.⁶⁸

Stefan Zweig est plus réservé et il décide de s'accorder un temps de réflexion.⁶⁹ Pourtant, les événements se précipitent et, alors qu'en janvier 1932, lors de son passage à Paris et de sa rencontre avec Gide et Valéry, il se plaint encore du fait que les Français aiment bavarder « de tous problèmes, sauf du problème du jour : comment résister à la folie »⁷⁰, il faut bien avouer que Stefan Zweig recule, après le discours de Gide, devant les conséquences inévitables que Gide avait le courage d'affirmer en public et qui découlaient tout naturellement de la provocation qu'était le national-socialisme pour toutes les démocraties libérales, devant l'idée d'une guerre qui heurterait ses principes, ses

⁶⁴ *Ibid.*, p. 33.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 40.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 65.

⁶⁷ Gide, *Littérature engagée* (Paris : Gallimard, 1950), p. 15.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁹ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 157.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 178 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 1^{er} janvier 1932).

idéaux. Mais il est aussi conscient du drame qui se prépare et désire parfois l'anéantissement de ce vieux monde auquel il est pourtant si attaché.⁷¹

Les rapports entre Gide et Zweig allaient connaître une nouvelle évolution à partir du moment où Gide se décida à choisir la voie du communisme. Stefan Zweig avait, en 1918, connu une période de sa vie où la révolution, qu'elle soit russe ou allemande, se présentait à lui comme «un monde nouveau».⁷² Il allait pourtant ressentir rapidement une certaine méfiance vis-à-vis de la révolution russe et de ce qu'il appelle, dans une lettre à Romain Rolland du 24 septembre 1924, la «centralisation de la pensée».⁷³ En septembre et octobre 1928, il se rend en U.R.S.S. et ses sentiments sont alors partagés entre une grande admiration pour la Russie et une critique de certains «détails» qui, comme le dit Dragan Nedeljkovic⁷⁴, «le choquaient». Et, en août 1935, il adresse une lettre à Romain Rolland qui, lui aussi, s'était rendu en U.R.S.S. en juillet 1935. Et Zweig décrit alors ses véritables difficultés de comprendre et admettre le nouveau régime soviétique : «le vieux, l'inguérissable individualiste en moi se méfie».⁷⁵ Il est cependant sensible à l'enthousiasme qu'éprouve toute une partie de la jeunesse européenne pour le communisme. Dans une lettre envoyée à tous ses amis français à l'occasion de la préparation de la manifestation qui devra couronner le soixante-dixième anniversaire de Romain Rolland, il songe à présenter Romain Rolland comme le chef de cette jeunesse. Car «Barbusse est mort» et, dit-il, «Gide est trop loin d'eux».⁷⁶

En 1936, la situation a changé. L'U.R.S.S. est plongé dans les procès de Kaménev, Boukharine, Zinoviev. Stefan Zweig éprouve un profond désespoir à voir ainsi s'effondrer son rêve de la révolution libératrice. C'est à cette époque, en avril 1936, que Stefan Zweig rencontra à nouveau André Gide, chez Jules Romains qui se trouvait alors à Nice.⁷⁷ Il fait aussi la connaissance de Roger Martin du Gard.⁷⁸ Dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, il est seulement signalé que Gide passa la soirée du 27 avril 1936 chez Jules Romains. Mais pas une seule allusion à Stefan Zweig !⁷⁹ En cette année 1936, Gide se rend en U.R.S.S.. Le 17 juin, il est à Moscou et, le 6 novembre, paraît dans *Vendredi* l'«avant-propos» du *Retour de l'U.R.S.S.*. Le livre est publié dans

⁷¹ *Ibid.*, p. 178.

⁷² *Ibid.*, p. 63 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 18 novembre 1918).

⁷³ *Ibid.*, p. 117.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 122.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 186 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 13 août 1935).

⁷⁶ *Ibid.*, p. 187 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 26 novembre 1935).

⁷⁷ Claude Martin, *L'Individu et l'Unanime*, p. 113.

⁷⁸ Jules Romains s'étonna de ne point trouver d'allusion à cette rencontre dans la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard (v. *Amitiés et Rencontres*, Paris : Flammarion, 1970, pp. 131 et 206).

⁷⁹ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 531-5.

le courant de ce même mois de novembre et provoque une réaction intéressée de Stefan Zweig qui déclare, dans une lettre à Romain Rolland du 5 décembre 1936⁸⁰, être « bien content » d'avoir lu le *Retour de l'U.R.S.S.*. Car, à ses yeux, Gide fait partie des « vrais amis de la Russie », tout comme Romain Rolland. Faisant allusion à ses recherches sur Calvin et donc à son livre *Castellio gegen Calvin* qui devait paraître en 1936 à Vienne, il ajoute :

Seulement les vrais amis de la Russie, comme vous et Gide, pourraient aider que Staline refrène un peu cet autoritarisme (que je connais bien de mon ami Calvin : la même haine personnelle et fielleuse contre les « dissidents »). Justement parce que l'U.R.S.S. est en ce moment la plus nécessaire, ses vrais amis devraient faire tout pour que de telles choses comme le procès Zinoviev ne se répètent plus...

Dans *L'Humanité* du 18 janvier 1937, Romain Rolland condamne Gide. Stefan Zweig, qui entend parler de cet article, prend, le 18 février⁸¹, la défense de Gide. Et, entre temps, il a justement écrit à Gide pour lui préciser son propre point de vue :

12.XII.1936

Stefan Zweig
49 Hallam Street
London W.1⁸²

Cher et grand André Gide, je viens de recevoir vos trois livres et vous comprendrez que celui sur la Russie m'a exité [sic] le plus. Je crois ce livre très nécessaire et justement dans ce moment. Vous savez que j'ai toujours eu beaucoup des sympathies pour la U.S.S., mais on ne m'a jamais pardonné de m'être refusé de me lier complètement. Vu les changements continuels dans un régime, ses tergiversations [sic] (nécessaires au point de vue politique), il m'a toujours été impossible de donner carte blanche à quel parti que se [sic] soit, de me lier les mains. Et je crois que j'avais raison. Le procès Sinowiew m'a dégoûté — si Stalin veut imiter Hitler et avoir son 30 juin⁸³ chez lui, c'est son affaire mais ce n'est pas la nôtre, de défendre ces actes d'une jalousie personnelle [sic]. Je suis dégoûté du papisme de tous les dictateurs, de ce dogme d'infaillibilité [sic] (justement j'avais publié en allemand — non en Allemagne !!! — une étude sur le combat de Castellion contre Calvin, qui admirable homme libre attaquait cette terrorismation genevoise de la conscience). J'avais depuis longtemps l'envie de retourner après dix ans en Russie⁸⁴, mais je crains que je ne pourrais pas supporter

⁸⁰ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, pp. 193-4.

⁸¹ *Ibid.*, p. 196.

⁸² Orig. autogr. : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, γ 1516.2.

⁸³ Le 30 juin 1934, Hitler fait assassiner Röhm et tous les chefs des S.A. ; c'est le début de la liquidation de ceux qui l'avaient aidé à s'emparer du pouvoir.

⁸⁴ En août 1928, Stefan Zweig fut invité à assister aux fêtes du centenaire de Tolstoï. Il rentra de ce voyage au début du mois d'octobre (Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 122, et

physiquement de voir à chaque coin de rue le portrait de Staline — je crois que le Stalinisme déforme l'idée de la collectivité et du communisme en idolâtrie d'un seul personnage et je suis convaincu qu'un homme comme vous — partisan à la fois de la cause communiste, mais aussi partisan de la vérité — a rendu un immense service par sa critique. J'ai insisté souvent chez Rolland qu'il use de son influence, pour tenter de modérer l'orgueil [sic] et la jalousie personnelle de Staline, mais, hélas, il croit servir mieux la cause en tenant discipline stricte. Mais comment attaquer donc Mussolini et Hitler qui demandent exactement la même abnégation de la conscience, le «*Cadaver-Geborsam*» nu et brutal ? Je essayé [sic] de démontrer dans mon livre que autoritarisme et liberté ne peuvent jamais se lier, qu'ils sont ennemis-nés. Et l'indépendance avant tout !

Vous serez, je suppose, vivement attaqué et mis au pilori par les admirateurs d'hier. Vous serez — ce qui est beaucoup plus pire — loué et cajolé par des partis et des gens que vous détestez ; on abusera de vos paroles honnêtes. Mais je sais que vous avez agi selon votre conscience et du fond de ma conviction je veux vous dire : vous avez bien agi en défendant le peuple russe, l'art russe, la jeunesse russe contre l'intolérable doctrinarisme. Il est le plus dangereux, d'éduquer d'abord un peuple, pour l'abrutir après par un système (tous [sic] les Religions ont fait cela et c'est pour cela qu'ils ont toujours voulu surveiller l'éducation) — et plus tard (je crains, beaucoup plus tard) on vous sera reconnaissant.

Je crois que je bavarde trop. Mais j'aurais tant à vous dire ! Est-ce que vous avez peut-être le 16 ou le 17 Décembre [sic] (Mercredi ou Jeudi) une heure pour moi ? Je serai à Paris à l'Hotel Louvois (Square Louvois). Votre fidèlement dévoué

Stefan Zweig.

J'ai toujours envie de publier un article «*Hommage à Guillaume II, François-Joseph, etc...*» pour montrer comme ils étaient modestes en comparaison avec nos dictateurs — ils ne voulaient pas être empereurs et papes à la foi [sic], ils se contentaient d'être rois.

Cet admirable texte de Stefan Zweig ne dut certainement pas rester sans réponse de la part de Gide. Malheureusement la lettre de Gide ne nous est pas connue. Le 16 et le 17 décembre 1936, Gide était à Paris.⁸⁵ Toujours est-il que Gide continua à s'intéresser à Stefan Zweig et qu'il signala à Roger Martin du Gard la parution de l'article de Zweig, dans *Le Populaire* du 20 décembre 1936, sur *L'Été 1914*⁸⁶, tandis que Zweig essayait de persuader Romain

Stefan Zweig - Friderike Zweig, *Ein Briefwechsel*, p. 222).

⁸⁵ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 616-7.

⁸⁶ Claude Martin, *L'Individu et l'Unanime*, p. 125, note 65, et Gide - Martin du

Rolland du bien-fondé des affirmations de Gide sur l'U.R.S.S..

La deuxième guerre mondiale sépara les deux hommes. Stefan Zweig quitta l'Europe pour gagner le Brésil, où il se donna la mort en février 1942. Le 20 janvier 1942, il remercie encore Friderike Zweig de lui avoir envoyé le livre de Gide sur Montaigne paru en 1929, à Paris chez Jacques Schiffrin. Friderike Zweig avait trouvé ce livre à la New York Library, et Stefan Zweig lui promet encore de développer ses idées sur un auteur dont le commentaire par Gide lui paraît un peu maigre.⁸⁷ La mort va arrêter ce travail.

Pour sa part, Gide continue à s'intéresser à l'œuvre de Zweig. A la mort de celui-ci, il s'entretint avec Roger Martin du Gard «qui était ces derniers temps en correspondance» avec Stefan Zweig.⁸⁸ Et, en 1948, Gide se met à lire le *Castellion contre Calvin ou Conscience contre Violence*, qui était paru en traduction française chez Grasset en 1946. Lui qui, durant cette même année 1948, était aussi très occupé à prendre connaissance de l'édition des *Œuvres complètes* de Renan, dont il déclare à la Petite Dame, le 20 mars 1948⁸⁹, avoir largement parcouru le premier tome lors de son voyage à Neuchâtel en janvier et février 1948⁸⁸, et dont le commentaire se retrouve dans de nombreuses pages du *Journal* de cette époque, ne manque pas de comparer le livre de Stefan Zweig au *Libéralisme clérical* de Renan paru dans *La Liberté de penser* le 15 mai 1848⁹⁰ et repris dans le premier tome des *Œuvres complètes* de 1947.⁹¹ Dans une lettre adressée de Neuchâtel le 28 janvier 1948 à Roger Martin du Gard⁹², il insiste sur la leçon à tirer de ces deux ouvrages :

Il faut bien parvenir à se persuader que la période de libéralisme d'entre les deux guerres était exceptionnelle et quasi anormale. Préparons-nous au retour de la férocité.⁹³

Et, dans son *Journal*⁹⁴, Gide revient sur cette idée et déclare avoir essayé de «mettre en pendant» l'article de Renan et le livre de Zweig. De toute évidence, Gide s'est ici essentiellement intéressé au rapport pouvant exister entre les idées de Stefan Zweig sur l'intolérance religieuse et les réflexions d'Ernest Renan sur le même sujet. Dans son étude sur *Le Libéralisme clérical*, Renan a su mettre en valeur un certain nombre de pensées qui allaient se retrouver chez

Gard, *Correspondance*, t. II, p. 87.

⁸⁷ Stefan Zweig, *Briefe an Freunde* (Francfort s. M. : S. Fischer, 1978), pp. 343 et 401.

⁸⁸ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 299 (25 mars 1942).

⁸⁹ *Ibid.*, t. IV, p. 90. Gide s'était en effet rendu à la fin de 1947 et au début de 1948 chez un ami suisse, l'éditeur Richard Heyd.

⁹⁰ Ernest Renan, *Œuvres complètes*, Paris : Calmann-Lévy, t. I (1947), pp. 283-307.

⁹¹ *Ibid.*, pp. 21-2 (préface aux *Questions contemporaines*).

⁹² Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, pp. 395-6.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ Gide, *Journal 1939-1949* (Bibl. Pléiade), p. 318.

Stefan Zweig. Le fait d'affirmer que «le parti le plus absolu» est «celui qui se croit opprimé s'il ne domine pas»⁹⁵ rejoint bien ce que Stefan Zweig disait, dans sa lettre à Gide, sur l'incompatibilité de l'autoritarisme et de la liberté. A ses yeux, Castellion est «un doyen de quatre cents ans» pour tous ceux qui croient à l'indépendance de l'esprit⁹⁶, qui se placent toujours du côté des «isolés, qui ont combattu pour les grandes idées» au milieu de l'intransigeance religieuse.⁹⁷ Car, pour Stefan Zweig, «l'ennemi est le dogmatisme».⁹⁸ Castellion devient ainsi le héros de l'individualisme face au dogmatisme stalinien.⁹⁹ Cette mise en parallèle entre l'éclosion d'une pensée libre et les contraintes d'une dictature religieuse et politique, Gide la découvre aussi et surtout dans les *Réflexions sur l'état des esprits* de Renan, article publié le 15 juillet 1849 dans *La Liberté de penser*. Ce n'est pas par hasard qu'il souligne, dans sa lettre à Roger Martin du Gard, la petite phrase de Renan selon laquelle «l'état habituel d'Athènes, c'était la terreur».¹⁰⁰ Renan avait su mettre en valeur les époques durant lesquelles dictature et pensée s'opposèrent avec le plus de violence. Parlant du siècle de Raphaël, il déclarait : «Cette Italie, qui devançait alors l'Europe dans les voies de la civilisation, était le théâtre de guerres barbares.»¹⁰¹ Le culte de l'individu, de la pensée libre de s'affirmer face aux obstacles dressés sur ses pas par l'autoritarisme, que défend avec ardeur et passion Stefan Zweig, est bien celui que Renan semble craindre de voir disparaître :

L'état le plus dangereux pour l'humanité serait celui où la majorité, se trouvant à l'aise et ne voulant pas être dérangée, maintiendrait son repos aux dépens des penseurs et d'une minorité.¹⁰²

Ce choc entre la liberté de l'individu, de l'homme de lettres et le goût de la soumission encouragée, dans les masses, par une dictature habile, est bien le danger que Stefan Zweig discerne dans le régime stalinien, reflet du combat éternel d'un Castellion contre un Calvin, et que Gide décrit dans la fin de sa lettre à Roger Martin du Gard : le temps de la «fureur» est, pour Gide, ce que celui des «barbares» était pour Renan.¹⁰³

C'est dans cet esprit que Gide lira encore le livre sur *Érasme (Grandeur et*

⁹⁵ Renan, *op. cit.*, p. 283 (*Du Libéralisme clérical*).

⁹⁶ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 189. C'est ainsi que Romain Rolland résuma la pensée de Stefan Zweig sur Castellion dans une lettre à l'écrivain du 26 mai 1936.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 186 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 13 août 1935).

⁹⁸ *Ibid.*, p. 190 (lettre de Zweig à Rolland du 4 juillet 1936).

⁹⁹ *Ibid.*, p. 200 (lettre de Zweig à Rolland du 10 septembre 1937).

¹⁰⁰ Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 395 (citation tirée des *Réflexions sur l'état des esprits* de Renan, *Œuvres complètes*, t. I, p. 210).

¹⁰¹ Renan, *op. cit.*, p. 210.

¹⁰² *Ibid.*, p. 215.

¹⁰³ *Ibid.*

décadence d'une idée) de Stefan Zweig, qui était paru en français chez Grasset en 1935, et que Roger Martin du Gard avait passé à Gide «avec enthousiasme». Gide y découvrira «des chapitres excellents, vraiment émouvants»¹⁰⁴, tout en critiquant ces passages qu'il trouve «piétinants et pleins de redites inutiles».¹⁰⁵ En ces soirées de l'automne 1949 où il lit *Érasme*, Gide se plonge aussi dans *Le Monde d'hier*, publié en français chez Albin Michel en 1948. Il éprouve une gêne devant «une sorte de gonflement du sujet».¹⁰⁶ Mais il devait aussi y avoir lu les passages le concernant, dans lesquels Stefan Zweig le plaçait, à côté, notamment, de Valéry, de Romain Rolland, de Roger Martin du Gard, parmi ses «vieux amis» et «les personnalités dominant la littérature».¹⁰⁷

Deux écrivains ont ainsi traversé, en hommes désireux de sauvegarder leur individualité, les remous de l'histoire. Ils ont éprouvé l'amertume des grandes défaites de la pensée qu'ont été les guerres, les dictatures, et ils ont ensemble douté de l'avenir du monde et surtout de cette Europe qui leur était si chère. A ce niveau de pensée, les divergences d'un temps n'ont plus leur place. La phrase écrite par Renan dans ses *Réflexions sur l'état des esprits* prend ici tout son sens :

[...] si le travail de la pensée est la chose la plus sérieuse qu'il y ait, si les destinées de l'humanité et la perfection de l'individu y sont attachées, ce travail a, comme les choses religieuses, une valeur de tous les jours et de tous les instants.¹⁰⁸

Nous remercions la Jewish National and University Library de Jérusalem d'avoir mis à notre disposition les lettres de Gide à Stefan Zweig, et la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet de nous avoir donné la possibilité de reproduire ici les lettres de Stefan Zweig à Gide.

Toute notre gratitude va à Mme Catherine Gide, qui nous permet de présenter les quelques lettres de Gide à son confrère de langue allemande, et aux possesseurs des droits en ce qui concerne Stefan Zweig. Il faut ici encore souligner que Mme Catherine Gide, M. le Docteur Richard Friedenthal et le Williams Verlag gardent la propriété des textes inédits présentés dans cet article. Toute reproduction est soumise à leur autorisation.

104 *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 147 (8 octobre 1949).

105 *Ibid.*, p. 148.

106 *Ibid.*, p. 151 (12 octobre 1949).

107 Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern*, p. 345.

108 Ernest Renan, *Œuvres complètes*, t. I, p. 217.

L'article qu'on vient de lire est le septième que le BAAG publie de Claude Foucart sur les relations de Gide avec l'Allemagne. Rappelons en effet : «André Gide et Hermann Hesse, ou l'indépendance de l'esprit au milieu des guerres» (n° 40, pp. 3-32), «Correspondance André Gide - Dieter Bassermann» (n° 42, pp. 2-39), «André Gide et Hugo von Hoffmannsthal, ou la rencontre d'un "grand enfant"» (n° 43, pp. 2-18), «Les rapports d'André Gide avec Thomas Mann entre 1933 et 1936, ou les silences qui n'en sont pas» (n° 43, pp. 19-32), «André Gide dialogue avec la nouvelle génération allemande : la rencontre avec Walter Benjamin en 1928» (n° 44, pp. 2-32), «Le poète de Güstrow face à Protée : André Gide et Victor Wittkowski» (n° 44, pp. 45-67).

Dans notre prochain numéro : «L'Homme face au spectre de l'inhumain : l'*Œdipe* de Gide joué à Darmstadt (1932)».

ANDRÉ GIDE ET LA MONTAGNE

par
ROBERT HÉRAL

André Gide a été toute sa vie un voyageur. Rejeton d'une bourgeoisie aisée, cévenole par son père, professeur de droit, normande par sa mère, héritière de manufacturiers du textile, lui-même sans problèmes financiers, élevé dans la tradition à la fois puritaine et mondaine d'une classe déjà habituée aux loisirs et aux vacances, enfant fragile (il sera réformé après quelques jours d'incorporation), très sensible, il fréquente jeune les lieux de villégiature, qui sont souvent, à cette époque, également des stations de cure thermique.

A ces raisons premières de « bougeotte », familiales, viennent bientôt s'ajouter, en les amplifiant, de réels besoins thérapeutiques personnels, ainsi que des motifs que je qualifierai d'éthiques : d'abord le regimbement contre une éducation maternelle trop exclusive, avec ses corrolaires : le désir de fuite, de rupture, la volonté de trouver, ou de retrouver, son identité ; ensuite, un goût prononcé pour le nomadisme, dont il fera une doctrine dans *Les Nourritures terrestres*. Souvenons-nous ici de sa célèbre apostrophe : « Où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? ». La « bougeotte », il l'eut, certes ; son tempérament est celui d'un hyper-nerveux, sensible aux orages, on le verra, souvent en proie à un prurit si tenace qu'il n'en dort plus, agité, excité (« Tu avais l'air ou d'un malade ou d'un fou », lui dira sa femme, au cours de leur voyage de noces). Son comportement ainsi que l'étude de ses méthodes de travail conduisirent ma savante et regrettée amie Michèle Leleu à classer Gide, selon la caractérologie dont l'inventeur fut Gaston Berger, le père de la prospective, parmi les « diaristes » nerveux, dans la catégorie dite *EmaP*.¹

Son attrait pour les trains et les facilités de toutes sortes qu'ils suscitent : liberté de manœuvre au long des couloirs trépidants, aléas des rencontres, émotions et privilèges du hasard, cette passion du voyage est bien connue des lecteurs attentifs de Gide (lequel ne recourra aux services — ou aux inconvénients — de la voiture automobile que tard dans sa vie, ce qui nous paraît in-

¹ Michèle Leleu, *Les Journaux intimes* (Paris : P.U.F., 1952), p. 213.

croyable aujourd'hui, s'agissant d'un homme de sa fortune) ; on sait aussi combien il préféra à ses nombreuses résidences et propriétés — et même à Cuverville, où ne l'attira que la présence de Madeleine, sa femme —, les hôtels, chambres d'hôtes, hébergements d'amis, voire la tente ou la case en Afrique ; la villa qu'il fit construire à Auteuil, il ne l'occupa guère, la jugeant trop incommode, et l'appartement des dernières années, rue Vaneau, à Paris, fut, plus qu'un logement, plus qu'un foyer, un gîte d'étape.

Enfin, pour conclure cette introduction sur Gide voyageur, il convient de considérer que ses déplacements — même en Afrique tropicale, où l'inconfort fut grand et le risque réel — n'ont jamais donné lieu à quelque chose d'approchant l'aventure sportive, et cela sera à prendre en compte dans l'analyse de ses rapports avec la montagne.

Car cette étude-ci entend bien être celle de l'homme-Gide au regard de cette partie de la nature terrestre, et non pas un essai — loin de ma compétence — sur « la Montagne dans l'œuvre d'André Gide », qu'un universitaire ne manquera pas d'entreprendre un jour.

Essai de chronologie

A partir du *Journal* de Gide publié à la Pléiade, des *Cahiers de la Petite Dame*, des volumes accessibles de correspondances, des biographies et notamment de l'œuvre remarquable de pénétration clinique du Professeur Jean Delay sur *La Jeunesse d'André Gide* et du premier volume de Claude Martin sur *La Maturité d'André Gide*, j'ai tenté de dresser le calendrier, ou faut-il dire la chronologie ?, des passages et séjours de l'écrivain en montagne, essentiellement dans les Alpes, qu'elles soient bavaoises, tyroliennes, suisses, italiennes ou françaises (savoyardes), qu'il ait été seul ou accompagné ; il va de soi que cette recherche n'a rien d'exhaustif, que cette chronologie doit comporter des trous.

J'analyserai plus en détail les deux séjours principaux en Savoie, à Annecy et dans ses environs, puisque je suis davantage attaché à cette province, et je ferai un sort particulier aux sentiments de Gide à l'égard de la Suisse.

En 1882, il a treize ans, le jeune André Gide fait un court séjour à Gérardmer, pour raison de santé.

De la fin de mai au 2 juillet 1890, l'apprenti écrivain est à Menthon-Saint-Bernard (ce que le Professeur Delay appelle « la retraite dauphinoise ») : il a enfin trouvé l'endroit où achever le livre commencé en Bretagne et qui sera *Les Cahiers d'André Walter* ; il n'a rien noté dans son journal sur cette période, mais il déclare plus tard qu'il a brûlé le journal des premières années, et il en parle dans *Si le grain ne meurt*.

Du 8 mars à la fin de mai 1892, il se rend à Munich, mais pour un voyage et un séjour de lectures (Goethe, notamment) plus que de découvertes ou même de tourisme.

A la fin du journal de 1893, on lit cette notation, sans date, mais après

octobre : « Course au col d'Anterne. Tête de cheval gris, broutant des scabieuses. » Rien de plus ; laconisme qui éveille l'attention.

L'année 1894 le voit à Champel (à la frontière suisse) en juin-juillet, pour une cure hydrothérapique ; à Saint-Moritz en septembre et, d'octobre au 14 décembre, à La Brévine (le village de *La Symphonie pastorale*, à 1100 mètres d'altitude d'un Jura au climat rigoureux, qui en valent 1500 et plus dans nos Alpes) : lieu rêvé pour travailler parce que « morne » et « pas distrayant du tout », où il écrit effectivement *Paludes*, une « œuvre de malade » (les environs de La Brévine sont bien marécageux).

Un étrange voyage de noces (blanches) va conduire les époux André et Madeleine Gide, à l'automne 1895, par Neuchâtel, en Engadine, à Saint-Moritz et, de là, en Italie, puis au désastreux séjour en Afrique du Nord, où la tendre Madeleine découvre tout à coup un André inconnu, délaissant sa jeune compagne souffreteuse pour des plaisirs peut-être plus orthodoxes avec des garçons accueillants et dorés.

En mai 1897, Madeleine Gide et sa sœur Jeanne se trouvent dans un hôtel de Mornex, au pied du Salève ; déçues par un panorama « aussi plat et beaucoup moins beau et intéressant qu'une carte de géographie », elles sont rejointes le 24 mai par André, et tous trois partent alors pour Lorstorf (près d'Olten en Suisse), où Madeleine suit une cure. C'est là qu'André Gide écrit un « *Hymne aux Montagnes* », qui paraîtra dans le n^o 2, d'août 1897, d'une jeune revue valentinoise, *L'Œuvre*, montagnes « semblables à ces grands efforts inaccessibles... que nous ne pouvons pas recommencer »¹ ; après un détour en Italie, le trio revient par la Suisse en juin.

En mai 1898, petit voyage au Tyrol.

En 1903, séjour en Bavière.

Fin mai 1906, consultation à Genève du docteur Andreae : « atroce fatigue ».

En août 1910, voyage en Andorre : « Ces montagnes n'ont, somme toute, d'autre avantage sur les Alpes que d'être un peu moins hautes, un peu plus au sud et, partant, baignées d'une lumière un peu moins crue. Au demeurant, les Grecs ou les Latins y auraient regoûté le même effroi du chaotique : "ce pays que Dieu a fait pour être horrible", eût redit tout de même Montesquieu. » (*Journal 1889-1939*, p. 314).

En janvier 1912, il est en Suisse : Neuchâtel, Zurich, Andermatt, Olten ; c'est à cette époque qu'il analyse les causes de son « aversion » pour ce pays, qui seront développées plus loin.

En août 1917, en pleine tourmente, Gide se rend à nouveau en Suisse : Genève, Engelberg, Saas-Fée, Lucerne ; avec Marc (Allégret) ; le 10, il écrit dans son journal : « Quelle propreté partout !... La Suisse s'en enorgueillit ; mais je crois que c'est de cela précisément qu'elle manque : de fumier. » (p.

¹ Cité par Claude Martin, *op. cit.*, p. 199.

629).

Et, le 23 février 1923, c'est le second séjour à Annecy, avec Élisabeth van Rysselberghe, enceinte de ses œuvres, à la recherche de l'endroit idéal pour la naissance attendue de celle qui sera leur fille, le 18 avril suivant ; je reviendrai sur cet épisode.

Le 17 mai 1923, alors qu'il n'a pas été là un mois plus tôt (« Il me dit qu'il trouve très adroit de ne pas être là au moment de l'événement d'Annecy », note la Petite Dame, t. I, p. 174), il passe quatre jours avec Marc à Talloires.

Le 22 août 1926, de passage à Grenoble, il note dans le journal : « Ville modernisée ; plus rien du charme de la place Grenette, en 1890, quand André Walter cherchait une auberge où pouvoir s'installer et écrire ses Cahiers... Paysage exténuant des environs de Grenoble. Nous nous sommes arrêtés aux Mées pour voir de près les très curieux alignements de rochers, aux érosions inexplicables. » (*Journal 1889-1939*, p. 823).

Au printemps (avril-mai) 1927, à nouveau Neuchâtel, Zurich, Bâle : « Volontiers j'habiterais Neuchâtel, où le souvenir de Rousseau rôde encore, et où les enfants sont plus beaux que partout ailleurs... Le sol de la ville est si propre que je n'ose y jeter ma cigarette. » (*Ibid.*, p. 834).

En 1928 se situe un épisode qui n'a pas encore été éclairci, semble-t-il ; la Petite Dame raconte (t. I, pp. 343 sqq.) qu'un moine de l'abbaye de Haute-combe, ayant lu *Les Faux-Monnayeurs*, aurait écrit à Gide son intention de se suicider mais qu'il lui demandait auparavant de venir le voir ; et de lui indiquer un stratagème : annonce dans le journal *La Croix*, traversée du lac en barque, etc... Gide, très impressionné, pensa un moment à faire le voyage au bord du Bourget, mais son entourage crut à la mystification, voire à la provocation, et diverses personnes furent dépêchées, dont un prêtre ami de Jacques Maritain, qui paraît bien avoir rencontré le novice : affaire de mœurs, peut-être, autant que crise religieuse. La fin de l'histoire n'est pas très claire et, d'ailleurs, il n'y en a aucune trace dans le *Journal* ; nous n'avons, pour l'instant, que cette version.

Au mois de juin 1930, Gide fait étape à Annecy, en route pour Challes où il va suivre une cure du 18 juin au 11 juillet : il monte cette fois à la Grande-Chartreuse, mais en auto. Le 1^{er} septembre de cette même année, il fait en autocar le trajet Nice-Briançon par le col d'Allos et s'extasie à la fois sur le paysage et sur les moutons « paissant l'herbe rase de ces hauteurs... Il me semblait que, depuis longtemps, je n'avais rien vu de si beau. » (*Journal 1889-1939*, p. 1012).

En décembre 1933, il passe quelques jours à Lausanne et Genève, où les Bellettrien préparant et jouent sa pièce *Les Caves du Vatican*.

En 1934, quatre jours, du 16 au 20 août, à Ascona : « Tout ici baigne dans un azur tranquille », mais cette note, semble-t-il, ne concerne pas uniquement le ciel. (*Ibid.*, p. 1216).

En juillet 1935, allant voir Giono à Lalley, il s'arrête encore à Annecy, et

le 30, il arrive à La Lenk (canton de Berne), où il reste une quinzaine de jours et où il s'essaie à quelques courses, vite épuisé (il a soixante-six ans). Il fait en décembre 1936 un autre séjour en Suisse, cette fois avec sa fille Catherine.

Enfin, après la seconde guerre mondiale, on note deux séjours de Gide, le premier, en automne-hiver 47-48, à Neuchâtel, où le vieil homme médite plus qu'il ne court, et le second, le dernier, je crois (Gide a alors soixante-dix-neuf ans), du 22 juillet à la mi-septembre 1948, cette fois à Torri del Benaco (sur les bords du lac de Garde), avec Marc, d'abord, et quelques autres, puis avec Pierre Herbart, devenu le mari d'Élisabeth ; au soir de sa vie, le grand écrivain apaisé laisse la nature impressionner son esprit : « Deux admirables et prodigieux orages... Mais depuis le début de septembre [*cette note est du 7*], l'air est léger ; la chaleur du milieu du jour n'est plus excessive ; les matins et les soirs sont frais. Il s'ajoute à la splendeur quotidienne un sentiment constant de la mort très proche qui me fait me redire sans cesse que ces beaux jours sont pour moi les derniers. J'écris ceci sans amertume. » (*Journal 1939-1949*, p. 331).

Aussi fastidieux qu'aura paru ce recensement probablement incomplet des passages et séjours d'André Gide en montagne, il aura peut-être montré, par anticipation, que malgré l'« aversion » de l'écrivain pour ce que représentent et le chaos alpin et les populations qui y vivent, il y a fait d'amples étapes presque annuelles, trouvant dans certains sites ou le lieu privilégié d'un travail fécond, ou l'endroit à la fois discret et sûr du dénouement d'une « expérience » et, dans bien d'autres, le climat propice à ses continues méditations.

Des rapports difficiles

Que les cimes ne l'aient pas particulièrement inspiré s'explique aussi bien par son tempérament que par son éthique, étroitement imbriquée avec son esthétique.

André Gide est un homme du Soleil, de la Méditerranée, des eaux chaudes et des oasis, l'oasis au milieu du désert. S'il est né à Paris, son enfance a été enchantée par les courses à travers la garrigue uzétienne : « Je gagnais, en courant, la garrigue, vers où m'entraînait déjà cet étrange amour de l'inhumain, de l'aride, qui, si longtemps, me fit préférer à l'oasis le désert. »¹ De Biskra, à sa mère (février 1895) : « Ce qui m'y séduit... c'est la monotonie, le désert... Ce n'est pas tant l'oasis que le désert qui m'enchanté. »

Il aime l'eau et de se baigner, et d'ailleurs sa santé y trouve profit : « Chaque fois que vous voyez une eau où pouvoir plonger, n'hésitez pas », lui recommande le docteur Andreae (*Si le grain ne meurt*, p. 575), et son neveu Dominique Drouin confirme : « Gide aimait l'eau. »² Mais alors, nos lacs alpestres, nos torrents, pourquoi les dédaignait-il ? « L'eau qui sort des gla-

¹ *Si le grain ne meurt* (in *Journal - Souvenirs*, Bibl. Pléiade), p. 382.

² « Hommage à André Gide », *La N.R.F.*, novembre 1951, p. 173.

ciers ! rien de plus trouble ; breuvage pour goîtreux. Les seules pures eaux jaillissantes de la terre profonde.» (*Journal 1889-1939*, p. 102).

Et puis, toute sa vie, Gide a été frileux ; très souvent enrhumé, il enfilait une impressionnante série de gilets, s'entourait de châles et s'affublait de longs manteaux et de houppelandes qui faisaient la joie des gamins de Cerverville, s'esclaffant au passage de «l'idiot». Propriétaire en Normandie, il ne s'y rend que pour échapper aux obligations parisiennes, y travailler lorsque le château n'est pas trop encombré d'hôtes et surtout pour y retrouver celle qui l'attend, celle qui l'attendra pendant plus de quarante ans, épouse-sœur dis-crète mais toujours accueillante au voyageur prodigue.

Enfin, sujet aux migraines, extraordinairement réceptif aux orages, il dut craindre particulièrement ceux qu'enflent et roulent, amplifient et répercutent les parois des hautes vallées. De Menthon, à sa mère (22 juin 1890) : «L'effet moral de ces orages est prodigieux — sur moi du moins — cela m'aplatit de terreur... Je suis de peur dans mes draps... Décidément, je ne suis pas pour ces émotions *physiques*» (souligné par moi) ¹ ; «l'orage gagnait sur nous ; il semblait nous poursuivre ; nous nous sentions visés, oui, menacés directement.» (*Si le grain ne meurt*, p. 417). Et, s'il aime tant le lac de Neuchâtel, son lieu de séjour favori (pour le travail), n'est-ce pas parce que cette étendue d'eau «aux rives glauques !» n'a «rien d'alpestre» ? ² Au fond, quoique ayant à ses débuts flirté avec l'école naturaliste — «le naturisme n'est pas une école, c'est un boniment», dira-t-il ³ —, André Gide est plutôt un sensualiste ; «il n'attachait d'importance qu'à la sensation : la température, la lumière...», écrit la Petite Dame (t. IV, p. 77). Son livre capital, à cet égard, reste *Les Nourritures terrestres*, avec son complément doctrinal *Les Nouvelles Nourritures*, où il explicite : «C'est vers la volupté que s'efforce toute la nature».⁴ Ce lyrique, ce romantique, ce lecteur assidu de Virgile, dont un exemplaire gonfle toujours sa poche, est rien moins qu'un poète bucolique. Son œuvre, sauf évidemment les livres de voyages en Afrique où il se révèle un naturaliste de talent et même un botaniste érudit, et d'autres, comme *La Symphonie pastorale*, qui se situe dans le Jura suisse, ou encore *Isabelle* ou bien aussi les chapitres neuchâtelois de *L'Immoraliste*, son œuvre n'est pas essentiellement descriptive. Il répugnait aux effets faciles du pittoresque et ne se souciait guère de couleur locale. A l'instar de ses maîtres français ou étrangers, Gide est d'abord un introspectif, un intimiste, un moraliste ; et comme tel, il n'aime pas la nature pour elle-même (d'ailleurs, nos grands romantiques non plus, quoi qu'ils en aient), mais pour ce qu'elle fait lever et frémir en lui : «Pas le paysage lui-même : l'émotion par lui causée... Nathanaël, que l'im-

¹ Cité par Jean Delay.

² *L'Immoraliste* (in *Roman, récits et sotties, œuvres lyriques*, Bibl. Pléiade), p. 454.

³ In *La Littérature contemporaine* de Georges Le Cardonnel et Charles Vellay (Mercure de France, 1905).

⁴ In *Roman, récits et sotties, œuvres lyriques*, p. 280.

portance soit dans ton regard, non dans la chose regardée.»¹ «Le paysage, au lieu de me distraire de moi-même, prend toujours désespérément la forme de mon âme lamentable.» (*Journal 1889-1939*, p. 22). «Je n'ai plus d'émotions que celles que je veux avoir ou que celles des autres... je crois cet état excellent pour produire... N'éprouver que [*ses propres émotions*], c'est une triste limitation.» (*Ibid.*, p. 31). Et, dans les *Feuillets d'Automne*, il insiste : «Un pays ne m'attache vraiment que par ses êtres.»² Pour quoi, sans doute, la Suisse ne l'attachait-elle jamais !

Au fond, ce qui a manqué à André Gide, entre autres, selon moi, et qui lui interdit d'apprécier certaines beautés naturelles, c'est d'avoir, comme écrivait son ami de jeunesse Francis Jammes, «accueilli la douleur». Quand on se rappelle que, c'est lui qui l'avoue, son plus grand chagrin a été d'ordre littéraire autant que sentimental : la destruction, par sa femme, de toutes les lettres qu'il lui avait écrites depuis leur adolescence (l'événement eut lieu lors de son voyage en Angleterre avec Marc, en 1918), on peut penser que ce grand cérébral, que cet hédoniste convaincu et prosélyte, que ce bourgeois à l'abri des contingences matérielles pour lui-même encore que plus généreux qu'on ne l'a dit envers certains autres, on peut penser qu'un tel artiste n'avait pas de dispositions particulières à contempler les montagnes non plus qu'à saisir ce qu'elles ont de vivifiant, de stimulant, ou plus simplement d'harmonieux, oui, d'harmonieux dans leur chaotique profusion pour qui aspire plus à lever les yeux qu'à jouir *hic et nunc*.

L'aversion suisse

Je ne m'attache vraiment qu'aux êtres, disait-il ; que ne s'en souvint-il à propos de la Suisse ! Ses rapports avec ce pays et ce peuple ont fait écrire à Claude Martin³ : «son "aversion" pour la Suisse est bien connue» ; pourtant, il y a trop de relations «excellentes» pour pouvoir jamais dire tout le mal qu'il pense de leur sale pays (lettre à Drouin du 5-6 novembre 1895). Il reconnaîtra, plus tard, qu'il a trouvé en Suisse «pas seulement la guérison du corps... moralement, aussi, chaque fois je m'y suis senti plus vaillant».⁴ Entre temps, que de discorde ! Madeleine lui avait écrit, le 16 juin 1895 : «Tu n'aimes pas la Suisse, mais elle pourrait te faire du bien».⁵ Il y alla souvent, sans jamais changer d'opinion ; la bonne de sa mère, Marie, était suisse ; dans *Si le grain ne meurt*, à son propos, il note : «Chez elle, comme chez beaucoup de Suisses, le sentiment de la beauté se confondait avec celui de l'altitude.» (p. 456).

¹ *Les Nourritures terrestres*, in *Roman, récits et soties...*, p. 155.

² In *Journal - Souvenirs* (vol. cité), p. 1091.

³ *Op. cit.*, p. 90.

⁴ *Cahiers du Sud*, 1943, p. 16.

⁵ Cité in Claude Martin, *op. cit.*, pp. 42-3.

Tout jeune, nous dit Jean Delay, il écrivait à sa mère : « Quand Michelet appelle la Suisse "l'autel neigeux où vient communier l'Europe", c'est parfait, mais ces communions glacées, je les préfère intellectuelles — une nature mystique, cela ne me plairait qu'au pôle » (lettre du 29 juin 1894). De Lausanne, en août de cette même année, il lui écrit : « Décidément, la Suisse est atroce ; je me sens contre elle de grands partis-pris — mieux vaut être malade à Biskra que bien portant en Suisse ; tout m'y déplaît et m'y exaspère. » Un mois plus tard, en septembre, de Saint-Moritz, toujours à sa mère : « J'ai ces sapins, ces mélèzes, cette herbe plantureuse, ces rochers, ces cascades en horreur. » En octobre, le 18 : « rien de plus morne que ce pays ; un pays pas distrayant du tout ».

L'ironie teinte ces lignes de *L'Immoraliste* : « Honnête peuple suisse ! Se porter bien ne lui vaut rien... un robuste rosier, sans épines ni fleurs » (p. 457-8). En juillet 1935, à Montreux, il dit à la Petite Dame : « Comme ces Suisses sont une race mal équarrie, rudimentaire !... comme une montre... qui marcherait très bien, mais voilà, elle ne marque pas les secondes ! » Peut-être est-ce dans le Journal du 27 janvier 1912 (p. 361) qu'il a le mieux analysé les causes de son « aversion » : « Me voici de nouveau dans ce pays "que Dieu a fait pour être horrible" (Montesquieu). L'admiration de la montagne est une invention du protestantisme. Étrange confusion des cerveaux incapables d'art, entre l'altier et le beau. La Suisse : admirable réservoir d'énergie ; il faut descendre de combien ? pour retrouver l'abandon et la grâce, la paresse et la volupté, sans lesquels l'art non plus que le vin n'est possible. Si de l'arbre la montagne a fait un sapin, on juge ce qu'elle peut faire de l'homme. Esthétique et moralité de conifères. Le sapin et le palmier : ces deux extrêmes. »

Tout le caractère, tout le tempérament, toute la nature d'André Gide sont dans cette antithèse ; toute son éthique (son esthétisme), toute sa pensée sont résumées ici. Je m'empresserai, toutefois, d'ajouter que la Suisse n'eut pas l'exclusivité de son antipathie : Rome et Milan la partagèrent aussi. Il est curieux enfin de rapprocher ces notations cruelles de la célèbre phrase sur le petit nombre qui sauvera le monde : pensait-il alors aux petits peuples autant qu'à une élite ?

André Gide en Savoie

André Gide fit deux séjours importants en Savoie, sur les bords du lac d'Annecy précisément, importants pour l'œuvre et dans la vie de l'écrivain. C'est en Bretagne — « si j'avais su, je me serais fait naître en Bretagne » — pendant l'été 1889 qu'il commença d'écrire ce qui devait devenir *Les Cahiers d'André Walter*. L'hiver passé, « au printemps je sentis le moment venu ; mais, pour écrire mon livre, il me fallait la solitude. » (*Si le grain ne meurt*, p. 521). Cette œuvre dont sa « tête » est « encombrée » et qu'il appelle provisoirement *Allain*, où pourra-t-il la mener à bien ? Où se trouve la cellule rêvée ? Dans les Causses ? En Dauphiné ? Après avoir tâté d'un petit hôtel au

bord du lac de Pierrefonds, il gagne le pied des montagnes ; le 28 mai 1890, il se sent écrasé (déjà !) et décide de prendre un guide : « descente [sur Cham-béry] à se casser les genoux », écrit-il à sa mère. La ville lui plaît ; puis c'est Grenoble, où « tout le monde a l'air de s'amuser ». Le lendemain, excursion à Alleverd : « Eh bien, non ! décidément, les montagnes ne me plaisent pas ; pas plus celles-là que celles de Suisse » (lettre à sa mère du 31 mai) ; il regretta sa Bretagne : « Décidément, ces montagnes m'embêtent prodigieusement ! » « Je commençais à me décourager, lorsque je découvris, près d'Annecy et *presque* [je souligne] sur les bords du lac, à Menthon, un charmant cottage entouré de vergers, dont le propriétaire accepta de me louer au mois deux chambres. » (*Si le grain ne meurt*, p. 521).

Voici donc le jeune homme (il a un peu plus de vingt ans) installé ; mais où exactement ? Le journal ne fait aucune mention de ce séjour — au moins dans la partie publiée (mais nous savons qu'il en a déchiré toutes les premières années) —, le récit de *Si le grain ne meurt* ne donne aucune indication précise ; mais nous apprenons par les lettres quasi-quotidiennes à sa mère, et citées par le Professeur Delay, qu'il a « descendu le sentier très caillouteux et fort peu carrossable qui mène à [son] chalet » (lettre du 10 juin)¹ ; c'est tout. Depuis que l'auteur des *Cabiers* est devenu André Gide, la curiosité s'est éveillée, les journalistes et érudits ont cherché le mystérieux chalet. Ainsi A. Germain croit pouvoir le situer à Bluffy, simplement parce que ce hameau est mentionné dans les *Cabiers* ; H. Davignon, lui, pense qu'il s'agissait de la villa *Ginko-Biloba*, sise au chef-lieu de Menthon, à cinquante mètres au sud de l'église. M. André Chevallier, dans son article du n° 18 (1971) de la revue *Annesci*, ne se prononce pas. Sur place, aujourd'hui, il n'est plus possible de trancher, les villas ont changé d'aspect et quant au sentier caillouteux... Le mystère subsistera, à moins que...

Le jeune écrivain travaille, alternant « l'exercice en chambre » et le piano, car il en a fait venir un d'Annecy, « sentant qu'[il] ne pourrai[t se] passer de musique » (*Si le grain ne meurt*, p. 521). Il prend ses repas « dans une sorte de restaurant d'été, au bord du lac », dont il reste le seul hôte pendant tout le mois de juin. Il excursionne aussi, à Saint-Pierre de Chartreuse, notamment, mais sans pousser jusqu'au couvent ; et il essaie d'apaiser par des courses au bout du lac une chair qui ne lui laisse pas de repos (on sait que le démon de Gide, et pas seulement dans son adolescence, a été la masturbation, seule alternative alors, car il sait déjà qu'il aime sa cousine, au refus d'associer le plaisir — le désir — à l'amour, dont il s'est fait une règle, et qu'il érigea en dogme). « Dans la complète solitude où je vécus, je pus chauffer à blanc ma ferveur [*mot gidien par excellence*] et me maintenir dans cet état de transport lyrique hors duquel j'estimais malséant d'écrire. » (*Ibid.*, p. 522).

Il est si timide, et il craint tant « de [se] distraire de [son] travail », que,

¹ Lettre du 10 juin. Toutes ces lettres sont citées d'après Jean Delay.

presque voisin de Taine, dont il vient de lire trois volumes, il ne se résout pas à le visiter ; rien ne compte pour lui que de mener à terme ce qu'il appelle sa *Somme*, et, pas plus que Monsieur Taine, ne semblent l'avoir beaucoup fait rêver les souvenirs de Renan, de Berthollet, de Rousseau même, ni celui d'Eugène Sue ; et il ignore la présence d'André Theuriet ou du savant M. Perrot. «Vers le milieu de l'été», écrit-il dans *Si le grain ne meurt*, en réalité le 2 juillet, il décide de rentrer «dans les régions plus septentrionales» : le livre est achevé, la *Somme* est dans sa poche, ce livre qui lui «paraissait un des plus importants du monde, et la crise qu'[il] y peignai[t], de l'intérêt le plus général, le plus urgent» (p. 522). (Qui n'en a pas pensé ou dit autant de son premier ouvrage ?) Finalement, ce qui restera de ce premier séjour de Gide à Méthon, outre cette œuvre liminaire d'une très longue série, c'est le souvenir d'une région assez isolée, discrète, calme pour qu'il ne l'oublie pas lorsqu'il s'agira de choisir le lieu de naissance de son enfant adultérin.

Si le mariage avec sa cousine Madeleine ne fut pas consommé pour la raison évoquée plus haut, le désir d'un enfant, André Gide ne l'abandonna jamais tout à fait. Pendant des années, il reporte ce besoin de paternité, conçue plutôt comme une éducation que comme une descendance, sur le jeune Marc Allégret et il se réjouit, il se prend même à espérer lorsque, en 1920, son protégé tombe amoureux d'Élisabeth van Rysselberghe, la fille du peintre Théo et de la Petite Dame, amis intimes de Gide. Élevée dans un milieu artiste par une mère peu conventionnelle, Élisabeth menait une existence libérée, et matériellement indépendante ; grandie dans la familiarité de Gide, elle était, dit sa mère, «comme subjuguée par [lui], attirée par une force à laquelle... elle ne donnait aucun nom» ; aussi, lorsque le grand homme lui avait fait passer, un jour de 1916, dans un train, le billet suivant : «Je n'aimerai jamais d'amour qu'une seule femme et je ne puis avoir de vrais désirs que pour les jeunes garçons. Mais je me résigne mal à te voir sans enfant et à n'en pas avoir moi-même», Élisabeth fut «comme éblouie», nous dit sa mère. Puis, Marc s'étant éloigné, Gide «retrouva avec Élisabeth toute la liberté qui favorise les dispositions amoureuses, et c'est ainsi, écrit Mme Théo, qu'un dimanche de juillet (1922), au bord de la mer, dans la solitude matinale d'un beau jour, fut conçu l'enfant» (t. I, pp. 150-1). Un enfant, ni de l'amour, ni même du désir, un enfant en quelque sorte expérimental, fruit de l'acte gratuit de la beauté, du génie et de la liberté, mais un enfant que Gide va assumer tout de suite sur tous les plans et à qui il donnera son nom, dès la mort de Madeleine Gide survenue en 1938.

Le 11 janvier 1923, il note dans son journal (pp. 752-3) qu'il a parlé à Madeleine «du "drame" qui [l]'appelle auprès d'Élisabeth» (ils sont convenus que Gide serait le «parrain» de cet enfant naturel, afin de pouvoir s'en occuper officiellement) et que sa femme a conclu : «J'ai toujours pensé qu'il était fâcheux qu'Élisabeth fût élevée sans religion». On prépare le prochain événement ; comme la jeune femme vit sa grossesse à Rapallo, que les Van

Rysselberghe passent une partie de l'année à Saint-Clair, près du Lavandou, on pense tout de suite à Menton, près de la frontière italienne. Gide souhaite évidemment un garçon et il a déjà choisi son prénom : Nicolas ; si c'est une fille, elle s'appellera, d'un commun accord, Catherine. Mais soudain Menton pose un problème ; il y a, à Roquebrune, une dame, d'origine anglaise, Dorothy Bussy, qui s'est prise de passion pour Gide, sans rien obtenir de lui qu'une amitié de confidente ; l'amoureuse peut ne pas très bien réagir à la nouvelle situation. Alors, on opte pour Annecy, présent dans le souvenir et parce que « très facilement atteint, sur la ligne directe de Gênes à Paris ». ¹ Le 23 février, le couple Gide-Élisabeth arrive au bord du lac haut-savoyard et s'établit dans le « charmant petit hôtel de Savoie, dont, vu la saison, nous sommes les seuls pensionnaires » (*Journal 1889-1939*, p. 755). Pendant une dizaine de jours, ils mènent la vie « bourgeoise et savoureuse », visitent la clinique où aura lieu l'accouchement, la Clinique générale, et consultent le docteur Varay. Ils se promènent aussi, occasion pour l'écrivain de montrer à sa compagne le chalet où il créa « André Walter » ; il retrouve même le carnet de comptes où il notait alors ses dépenses. Gide quitte Annecy le 6 mars... pour Cuverville, avant d'embarquer pour le Maroc ; il « trouve très adroit, nous dit la Petite Dame (t. I, p. 174), de ne pas être là au moment de l'événement ; c'est même une des raisons qui l'ont décidé [*au départ*] ».

C'est donc à Annecy, le 18 avril 1923, à 9 h 45 du soir, que naît une petite fille, l'unique enfant d'André Gide, inscrite sur le registre d'état-civil sous le nom de : Catherine Élisabeth van Rysselberghe, les déclarants étant le docteur Varay et la grand'mère maternelle, Mme Théo.

Prévenu, Gide rentre du Maroc... à Paris, le 21 avril ; déçu, dérouté, inquiet : il aurait été un si bon éducateur, avec un garçon ; pour une fille, il ne sait plus. En mai, la maman, le bébé et la grand'mère s'installent à Talloires, dans un hôtel au bord du lac ; et le 17, André Gide débarque, avec Marc, du bateau qui fait la navette ; pendant quatre jours, il va s'intéresser de très près à sa fille : « Je voudrais tellement qu'elle soit intelligente, et on est déjà si heureux qu'elle ait cinq doigts à chaque main. » ² Il excursionne aussi, jusqu'à la source d'Angon : « un long et large ruban de fraîcheur azurée, argentée, qui se perd, choit dans un gouffre noir et sans fond... Curieux : je n'aime point l'alpinisme, mais, explique ça comme tu peux, tout sentier qui grimpe m'aspire, et je monte comme l'eau descend. » (*Journal 1889-1939*, p. 758).

Derniers mots de Gide sur ce coin de France, de Savoie où s'étaient passés deux événements importants de sa vie d'homme et d'écrivain.

Pourquoi ?

Derniers mots qui introduisent la conclusion, en forme d'interrogation, de

¹ Lettre à Dorothy Bussy, *Cahiers André Gide* 9, p. 405.

² *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 181.

cette étude : pourquoi André Gide n'aima-t-il pas la montagne, l'alpinisme, la glace, les torrents, pourquoi ne s'attachait-il pas à cette race d'hommes dure à l'effort mais vraie, lui pour qui compta tellement d'être pleinement ce que l'on est ? La réponse ne peut pas être aussi nette ; s'agissant d'un individu complexe, ambigu s'il en fut, l'analyste se doit de ne pas trancher, quels que soient ses sentiments propres.

André Gide aimait l'eau, mais il ne détestait pas non plus la neige : « la neige est pure » sont les derniers mots du « Cahier noir » d'André Walter ; « vous n' imaginez pas la beauté et l'étrangeté de ce pays [*le pays de Caux*] sous la neige (au demeurant, je dirais cela de tous les pays) ». ¹ Mais ce que *représente* la neige, physiquement et symboliquement, ne peut que hérisser le Gide frileux, amoureux de la chaleur, attiré par les eaux troubles, glauques, le Gide fervent des *Nourritures terrestres* où il fait dire à Lothaire (p. 196) : « je n'aime pas la neige ; c'est une matière toute mystique... je hais son insolite blancheur... elle est froide et se refuse à la vie... Ainsi, je la veux grise et sale. » Ambiguïté ou nostalgie, *Les Cahiers d'André Walter* se terminent sur l'apparition d'Emmanuèle (qui est Madeleine Gide) dans un paysage de neige.

« On appellera ta doctrine : nomadisme, du beau mot : nomos, pâturage » ; cette définition se trouve dans l'exergue de « Ménélaque », publié dans la revue *L'Ermitage* en 1896. Oui, mais de quels pâturages s'agit-il ? Probablement ceux des grands espaces (« entre tous, les grands paysages plats m'attirent — les landes monotones... les étangs sans sourire » ²), parcourus par les troupeaux de moutons ou de chèvres plus que les montagnes à vaches, comme on dit chez nous. Et encore moins les cimes glacées ou les hautes vallées pierreuses.

Les lettres d'André Gide à sa mère, écrites durant son séjour à Menthon, à la fin de son adolescence, à un âge où l'élan même de l'homme le porte à des soifs de dépassement, ressassent le projet, sans cesse remis, et jamais exécuté, d'une excursion à la Grande-Chartreuse, j'entends dans le massif ainsi dénommé. *Les Cahiers d'André Walter*, composés alors, reprennent ce thème ; il parle de faire « dans la montagne une course insensée, par delà les rochers jusqu'aux neiges » pour « entendre les grandes clameurs des montagnes, les voix lugubres des glaciers » (il s'est documenté dans le « livre bien intéressant » d'un chartreux « qui supplée à ce qu'[il] ne pourrai[t] voir ») ; il fait bien quelques promenades autour de Menthon, sur les bords du lac, à la rencontre des orages désirés, mais c'est sans l'enthousiasme, sans cette ferveur tant souhaitée et si difficile à entretenir : « je ne recommencerai plus ces ascensions. C'est abrutissant, inutile [*c'est moi qui souligne*] au possible. Quand je suis là-haut, je me demande ce que j'y suis venu faire. » Le 30 juillet 1935, en séjour à La Lenk, il note dans le *Journal* (p. 1230) : « Furieux de ce truc de la montagne,

¹ Lettre à Jacques-Émile Blanche, *Cahiers André Gide* 8, p. 212.

² *Paludes*, in *Roman, récits et sotties, œuvres lyriques*, p. 103.

de cacher derrière un premier sommet un autre plus malaisé à atteindre et qui vous aurait découragé si l'on avait pu l'apercevoir d'abord — d'où l'on espère enfin — et en vain — "avoir la vue".»

Tel que : rien, chez Gide, de l'attrait de la montagne pour l'alpiniste et même pour le simple excursionniste ; la montagne comme symbole de la volonté de vaincre, de se vaincre (la victoire de l'inutile, a-t-on dit), comme synonyme d'élévation et, pourquoi pas ? d'approche mystique du ciel. André Gide n'a jamais eu cette éthique de l'effort pour l'effort, ni ce souci de lutter contre sa nature profonde : son différend avec Barrès tient aussi à ce refus ; ce n'est pas de lui qu'on aurait pu attendre un roman de l'énergie, fût-elle individuelle. Au contraire, s'il exalta toujours le corps, ce fut en tant qu'organisme animé, moyen de désir et de plaisir et non pas en tant que support de l'esprit et encore moins de l'âme. Il avait en horreur tout ce qui est manifestation de la virilité ; il ne célébra pas, à l'instar d'un Montherlant par exemple, les exploits sportifs ; on ne lui connaît que la pratique fréquente de la natation et, un temps, celle de l'escrime ; et encore, plus comme méthode d'entraînement, ou plutôt d'entretien du corps, de gymnastique privée, voire de thérapeutique, que de volonté de dépassement de soi ou de recherche d'un accomplissement.

En outre, quoique de goûts simples et naturellement porté au dénuement, Gide aimait et avait besoin d'un certain confort matériel ; on le vit bien, l'été 1921, lorsque, pressé par son amoureuse Dorothy Bussy de la rejoindre à Toblach, dans le Tyrol italien, il se défila : « mais on me dit et redit ici que le Tyrol est terriblement encombré, qu'on couche par terre ou sur des billards...? » Il préfère, à la grande fureur de la dame, « gagner une plage tiède où prendre des bains de mer quinze et vingt jours durant » (*Cahiers André Gide* 9, p. 285). L'été suivant, cependant, il se reprend à rêver d'un séjour là-haut : « je ne puis me faire encore à l'idée de ne pas aller au Tyrol avec vous... grande déception » (*ibid.*, p. 361), lettre où il ne faut pas donner plus d'importance qu'il convient à la simple amicale courtoisie.

Au plan du psychisme et de la sexualité, très liés chez Gide, comme en chacun de nous, si l'eau fut, selon Jean Delay, « un élément de sa volupté », on comprend mal qu'attiré aussi par « ce qui reste de soleil sur les peaux brunes », il n'ait pas mieux regardé autour de lui les petits montagnards et apprécié ces visages et ces corps burinés sous le double effet de l'air pur et de la réverbération du soleil sur la neige. Le 3 août 1935, il note même : « On voit descendre de la montagne des êtres sans beauté, sans grâce, comme taillés à coups de serpe dans du sapin ; avec une présumposée mentalité de conifères. Ah ! combien je sentais plus de finesse chez certaines tribus du Congo ! » (*Journal 1889-1939*, p. 1232).

Comme il détesta Wagner (le personnage et sa musique) probablement à cause de ses déchaînements, de sa grandiloquence, à quoi il préféra toujours

le tendre, le charmeur, l'harmonieux Chopin ; de même qu'il écarta Kant (sa gravité raisonnée) de son champ philosophique, au profit de Schopenhauer, formateur de sa juvénilité, sans doute la montagne, à la fois grandiose et vertigineuse ¹, wagnérienne et trop limpide, abrupte (brute) et jamais conquise, fut-elle pour cet hédoniste, ennemi farouche de l'Histoire, ce romantique sensuel, l'objet en même temps que d'une permanente et déclarée aversion, d'une attirance secrète encore que très intermittente. Pourtant, après «une course énorme», un des personnages des *Faux-Monnayeurs* s'écrie : «Quand on est là-haut, qu'on a perdu de vue toute culture, toute végétation, tout ce qui rappelle l'avarice et la sottise des hommes, on a envie de chanter, de rire, de pleurer, de voler, de piquer une tête en plein ciel ou de se jeter à genoux.» ²

Né en 1927, membre de l'AAAG de la première heure, Robert HÉRAL réside en Haute-Savoie. Après des études interrompues par son engagement dans la Résistance, il a collaboré à diverses publications, dont Combat, Quo Vadis, La Tribune du Canada... ; il publia en 1955, dans Les Dernières Nouvelles d'Alsace, un article intitulé «Permanence d'André Gide». Auteur de recueils de poèmes, de contes, de récits et d'études historiques, il prépare actuellement un volume de chroniques et souvenirs littéraires, Mes Figures.

¹ «Déclamatoire», dit-il dans *Les Faux-Monnayeurs* (Roman, récits et soties, œuvres lyriques, p. 1068).

² *Ibid.*, p. 1069.

ANDRÉ GIDE
EN "CITATIONS"

(suite) ¹

- 106 Question sociale !... Si j'avais rencontré ce grand trébuchoir au début de ma carrière, je n'aurais jamais écrit rien qui vaille.
(*Journal*, 30 mai 1940, J II 25)
- 107 Les préjugés sont les pilotis de la civilisation.
(*Les Faux-Monnayeurs*, I, 11, R 938)
- 108 Je parviens bien difficilement, bien rarement, à avoir le même âge tous les jours.
(*Ainsi soit-il*, J II 1203)
- 109 De toutes les vaines préoccupations, il n'en est pas de plus vaine que celle même de la mort (encore qu'elle me poursuive sans cesse) et [...] le plus sage est de continuer à vivre sans trop songer qu'on doit mourir.
(*Journal*, 31 mars 1930, J I 978)
- 110 Chacun des deux êtres qui s'aiment se façonne à cette idole qu'il contemple dans le cœur de l'autre... Quiconque aime vraiment renonce à la sincérité.
(*Les Faux-Monnayeurs*, I, viii, R 986)
- 111 Cothurnes, hauts talons, m'indisposent. J'ai souci de demeurer de plain-pied.
(*Ainsi soit-il*, J II 1186)
- 112 Si j'avais à formuler un credo, je dirais : Dieu n'est pas en arrière de nous. Il est à venir. C'est non pas au début, c'est à la fin de l'évolution des êtres qu'il le faut chercher. Il est terminal et non initial.
(*Journal*, 30 janvier 1916, J I 533)
- 113 Il est bien peu de monstres qui méritent la peur que nous en avons.

¹ V. BAAG n^{os} 44 et 45.

(*Les Nouvelles Nourritures*, III, 111, R 288)

- 114 Il n'y a de vérité psychologique que particulière, il est vrai ; mais il n'y a d'art que général.

(*Les Faux-Monnayeurs*, III, 111, R 1081)

- 115 Que l'homme est né pour le bonheur,
Certes toute la nature l'enseigne.

(*Les Nouvelles Nourritures*, I, 1, R 254)

- 116 Le besoin de reconnaissance m'enseigne à faire de tout ce qui vient à moi du bonheur.

(*Les Nouvelles Nourritures*, I, 11, R 260)

- 117 Toute œuvre d'art n'est que la somme ou le produit des solutions d'une quantité de menues difficultés successives.

(*Les Faux-Monnayeurs*, II, 111, R 1083)

- 118 Nous avons bâti sur le sable
Des cathédrales périssables.

(*Paludes*, «*Envoi*», R 147)

- 119 Remplacer, chaque fois qu'il se peut, le «*pourquoi ?*» par le «*comment ?*», c'est faire un grand pas vers la sagesse.

(*Journal*, 29 juillet 1934, J I 1212)

- 120 Je n'ai jamais rien produit de bon que par une longue succession de menus efforts.

(*Journal*, 24 octobre 1915, J I 512)

- 121 C'était l'heure douteuse où s'achève la nuit, et où le diable fait ses comptes.

(*Les Faux-Monnayeurs*, I, v, R 973)

- 122 C'est dans l'aridité du désert que j'ai le mieux aimé ma soif.

(*Le Retour de l'Enfant prodigue*, «*La Réprimande du Père*», R 479)

- 123 Psychologie ! psychologie ! science de toute sa vanité, que l'âme à jamais te résigne !

(*Le Voyage d'Urien*, «*La Mer des Sargasses*», R 41)

- 124 La vie avait encore tout à m'apprendre, et principalement ceci : c'est qu'il faut n'aimer point pour disposer de soi librement.

(*Geneviève*, II, R 1404)

- 125 N'admets-tu pas qu'au lieu de se donner l'un à l'autre, on se prête ?

(*Geneviève*, II, R 1407)

- 126 Je n'ai pas grand contact avec l'époque et les jeux de mes contemporains ne m'ont jamais beaucoup diverti. Je me penche par delà le pré-

- sent. Je passe outre. Je pressens un temps où l'on ne comprendra plus qu'à peine ce qui nous paraît vital aujourd'hui.
(*Les Nouvelles Nourritures*, I, 1, R 257)
- 127 Il n'est jamais longtemps le même. Il ne s'attache à rien ; mais rien n'est plus attachant que sa fuite. [...] Son être se défait et se refait sans cesse. On croit le saisir... c'est Protée. Il prend la forme de ce qu'il aime. Et lui-même, pour le comprendre, il faut l'aimer.
(*Les Faux-Monnayeurs*, II, iv, R 1094)
- 128 Ce fut une dangereuse chose pour l'art de se séparer de la vie ; ce fut une chose dangereuse pour l'art et pour la vie.
(*Prétextes*, «*De l'Importance du Public*», éd. 1963, 157)
- 129 Chaque être agit selon sa loi, et celle d'Édouard le porte à expérimenter sans cesse. Il a bon cœur, assurément, mais souvent je préférerais, pour le repos d'autrui, le voir agir par intérêt ; car la générosité qui l'entraîne n'est souvent que la compagne d'une curiosité qui pourrait devenir cruelle.
(*Les Faux-Monnayeurs*, II, vii, R 1108)
- 130 L'hypocrisie est une des conditions de l'art. Le devoir du public, c'est de contraindre l'artiste à l'hypocrisie.
(*Prétextes*, «*De l'Importance du Public*», éd. 1963, 160)
- 131 Ce monstre : un imbécile assez intelligent pour comprendre nettement qu'il est bête.
(*Les Faux-Monnayeurs*, III, vii, R 1161)
- 132 J'ai compris que ce que nous appelons notre volonté, ce sont les fils qui font marcher la marionnette, et que Dieu tire.
(*Les Faux-Monnayeurs*, III, iii, R 1133)
- 133 On n'obtient rien d'exquis sans effort : j'aime que l'œuvre se défende, qu'elle exige du lecteur ou du spectateur cet effort par quoi il obtiendra sa joie parfaite. Toutes les grandes œuvres d'art sont d'assez difficile accès. Le lecteur qui les croit aisées, c'est qu'il n'a pas su pénétrer au cœur de l'œuvre. Ce cœur mystérieux, nul besoin d'obscurité pour le défendre contre une approche trop effrontée ; la clarté y suffit aussi bien.
(*Prétextes*, «*Journal sans dates*», II, éd. 1963, 226)
- 134 — La peste soit des économies, dit Édouard. Cela fait, en art, les prolixes. — Pourquoi ? — Parce qu'ils ont peur de rien perdre.
(*Les Faux-Monnayeurs*, III, iv, R 1140)
- 135 On n'est artiste qu'à condition de dominer l'état lyrique ; mais il importe, pour le dominer, de l'avoir éprouvé d'abord.

(*Les Faux-Monnayeurs*, III, x, R 1185)

- 136 J'appelle lyrisme l'état de l'homme qui consent à se laisser vaincre par Dieu.

(*Les Faux-Monnayeurs*, III, x, R 1185)

- 137 A présent que je vis, tout m'est dû.

(*Les Nouvelles Nourritures*, I, 11, R 259)

- 138 Le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir.

(*Préface à Vol de nuit de Saint-Exupéry, Préfaces*, 57)

- 139 Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun, et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu, et la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir.

(*Retour de l'U.R.S.S., «Avant-propos», éd. 1936, 17*)

- 140 Le plus précieux de nous-même est ce qui reste informulé.

(*Les Nouvelles Nourritures*, III, 11, R 285)

(à suivre)

Plusieurs des citations recueillies ci-dessus nous ont été proposées par MM. Robert ABS (Bruxelles) et Maurice DELARUE (Paris), que nous remercions — en continuant à attendre de semblables collaborations de nos lecteurs.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes Notre ami Bernard Duchatelet (professeur à l'Université de Brest) a bien voulu nous communiquer trois extraits d'anciens catalogues d'autographes, qui nous avaient échappé et qui viennent donc compléter l'inventaire que tient à jour le BAAG (compte tenu, pour la correspondance, du *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*, paru en 1971 et dont quatre «suppléments» ont été publiés dans les cahiers de la série *André Gide* des Lettres Modernes) :

Du *Bulletin d'autographes* de la Librairie Charavay (Paris), n° 682, de novembre 1950 :

23612. L.a.s. à un ami, 6 juin 1903 (s.l.), 2 pp. in-8°, env. jointe. 1200 F

Lettre amicale : *«Je vous en prie, que le projet soit remis — non pas abandonné. Je me réjouis trop de vous voir ici, pour ne pas être amèrement déçu si vous ne veniez pas...»*.

Du même *Bulletin*, n° 712, de juin 1963 :

29324. Fragment poétique autogr. au crayon intitulé *«Je voudrais oublier»*. Une page in-8°. Joint une note autographe, une page in-8° au crayon. 100 F

*«Une nuit sans lune, une nuit sans rêve très noire
La nuit, oh ! je voudrais la nuit, la nuit très noire
est encore ébloui de la clarté du jour
le soleil est trop chaud, mes regards fatigués
sont encore éblouis de la clarté des choses.»*

Ces quelques vers sont datés de la main d'Arnold Naville, le bibliographe d'A. Gide, de 1889. Ils sont inédits. La note jointe sur un autre feuillet énumère les pièces que Gide se proposait de *«Donner à la Conque»*, la revue éphémère fondée et dirigée par Pierre Louÿs en 1891. Les pièces indiquées sont différentes de celles dont se composa effectivement la collaboration de Gide.

Du catalogue n° 310 (hiver 1958-59) de la Librairie Georges Privat (Paris), cette description qui permet de compléter le texte d'une lettre déjà fragmentairement connue par la citation qu'en fit M. Tony Bourg dans *Colpach* (2^e éd., 1978), p. 96 (note 38) :

5083. L.a.s. à Eugène Rouart, 16 mai 1919, 1 p. 1/2 in-4. 6000 F

Il vient de passer une quinzaine des plus instructives dans le Luxembourg ; il aurait souhaité visiter avec lui les fermes modèles, les forges et hauts-fourneaux «... et surtout une école professionnelle prodigieusement bien aménagée, pour les enfants des ouvriers des usines». Pourra-t-il le rejoindre cet été au Mas, et revoir Alibert ? *«J'ai tout à lui dire et tout à écouter de lui ! Mais me voici terriblement requis par le travail et par maints soucis. La reprise de la N.R.F. me donne beaucoup à faire ; de plus j'attends Copeau... à son retour d'Amérique, et avec qui j'aurais fort à faire, pour l'aider à remonter le Vieux-Colombier.»*

Nous avons relevé, offert dans le catalogue n° 106 (novembre-décembre 1979) de la Librairie Saffroy (Paris) :

9844. L.a.s., Jeudi 17 novembre 1909. 2 pages in-8° 350 F

Très intéressante lettre sur les réunions du comité de la *Nouvelle Revue Française* qui venait d'être fondée. Un deuil pénible l'a appelé à Rouen et il a dû manquer à nouveau l'assemblée. *«Toute fonction doit être bien remplie, et la vie me bouscule trop pour me laisser les loisirs qu'il faudrait à celle dont vous avez bien voulu m'honorer.»* Il propose qu'on nomme Henri Gbéon à sa place. *«Ne voyez ici nul désir de ma part de me retirer du comité, mais crainte de ne pouvoir y faire qu'une insuffisante figure, ou de n'y pas faire figure du tout, suroccupé, désireux avant tout de tranquillité et constamment amené à la chercher dans la fuite...».*

[Cf. BAAG n° 30, d'avril 1976, p. 63.]

Du catalogue n° 246 (diffusé en janvier dernier) de la Librairie de l'Abbaye (Paris) :

99. L.a.s. à Jean Texcier, 10 octobre 1950. 1 p. in-8, enveloppe. . 600 F

Sur la demande de Texcier, Gide a pris connaissance de ses chroniques : *«Je viens, dit-il, de lire celles que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer — sans grande surprise mais avec une satisfaction constante. J'aime cette générosité qui vous pousse à magnifier parfois les dieux de votre Panthéon. En écrivant ceci, je pense surtout à Vallès qu'il me paraît que vous louez à l'excès.»* (Réflexion qui ne nous surprend pas de la part de Gide). Il concède cependant que les raisons que donne Texcier de son admiration *«sont excellentes»*, et que c'est donc l'essentiel. L'écrivain se sent très fatigué et sent ses forces diminuées : *«il me faut fermer le guichet hélas !...».*

Du catalogue de février 1980 de la Librairie Morssen, Philippe Arnaud succ. (Paris) :

124. L.a.s. (1926 ou 7) à un ami de Marseille pour lui recommander chaleureusement Cavalcanti, l'auteur du seul film original que nous ayons pu aimer depuis notre retour du Congo. Il a été rappelé par les affaires cinématographiques de Marc (Allégret). La santé de Michel l'afflige. 3 pp. in-8. 600 F

Du catalogue d'*Autographes*, diffusé en février 1980 par la Librairie «Les

Argonautes» (Paris) :

54. L.a.s., Paris, 8 mars 1910, à Maurice Barrès, sur la mort de Charles-Louis Philippe. 3 pp. 1/2 in-4^o. 2 000 F

Gide, dont on sait l'amitié et l'admiration qu'il avait pour Charles-Louis Philippe, prépare à la N.R.F. un numéro qui lui sera entièrement consacré. Il voudrait y publier deux lettres adressées à Barrès par Ch.-Louis Philippe avant sa mort : *«Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, en voyant dans votre lettre un témoignage de sympathie : il me trouve d'autant plus sensible que je craignais beaucoup que vous n'ayez mal interprété mon silence au moment de la lamentable mort de Philippe. Je savais pourtant combien vous en seriez affecté, car Philippe ne m'avait pas laissé ignorer avec quel zèle affectueux vous vous étiez intéressé à lui... Voilà pourquoi nous fûmes tous si sensibles au sentiment qui vous fit remettre à Jean Schlumberger ces deux lettres de Philippe... qu'il m'a dit être particulièrement belles. Si belles qu'elles puissent être, c'est surtout parce qu'elles vous sont adressées que la N.R.F. serait heureuse que vous nous autorisiez à les publier. Vous avez compris, n'est-ce pas, que notre revue mérite votre estime.»* En terminant, il écrit : *«Vous me citez un admirable mot de Renan... Vous connaissez sans doute celui de Laclos : "On acquiert bien rarement les vertus dont on peut se passer" (je cite de mémoire).»* Magnifique lettre.

Nous avons aussi remarqué, dans le catalogue «Hiver 1979» de la Librairie Thierry Bodin («Les Autographes», Paris) :

180. Guy de Pourtalès (1881-1941), romancier et historien : L.a.s., Étoy (Suisse), 15.4.1927, à Maurice Picquot ; page in-8. Il accepte d'écrire *«une petite étude sur André Gide pour l'Hommage que vous lui préparez»*, et accepte les honoraires de 500 f. 180 F

[Il s'agit sans doute du gros recueil d'articles et d'études réunis en hommage à André Gide par les Éditions du Capitole (que dirigeait Gustave Pigot), qui parut en janvier 1928 dans la collection «Les Contemporains». Mais aucun texte de Pourtalès n'y figure.]

traductions Editorial Losada, à Buenos-Aires, a publié en juillet 1979 la quatrième édition (tirée à 4000 ex.) de la traduction espagnole des *Nourritures terrestres* et des *Nouvelles Nourritures* due à Luis Echarri (v. dans le présent BAAG le n^o 196 de notre «Inventaire des Traductions»).

Notre ami Alain Carré, d'Augsburg, nous signale que les Éditions Suhrkamp, de Francfort, ont repris en 1979, en un vol. relié toile gris foncé, 18 x 12 cm, de 243 pp., dans leur coll. «Bibliothek Suhrkamp» (vol. 613), la traduction allemande des *Cahiers et Poésies d'André Walter* primitivement publiée en 1969 par DVA (v. n^o 99 de notre «Inventaire») et aujourd'hui épuisée, mais sans les illustrations. On y lit successivement *Die Aufzeichnungen*

des André Walter (pp. 11-162), *Die Gedichte des André Walter* (texte bilingue, pp. 163-205), préface de Gide (1930), *Nachwort* de Hans Joachim Kesting (pp. 209-24) et des notes aux *Cahiers* (pp. 225-9). Chez le même éditeur, dans la même collection (vol. 591), la traduction du *Retour de l'Enfant prodigue* (*Die Rückkehr des verlorenen Sobnes*).

encore louÿs Tandis qu'on attend toujours la publication de l'importante *Correspondance Gide-Louÿs*, voici, un an après le livre de H.P. Clive (v. BAAG n° 40, octobre 1978, p. 92), un nouvel ouvrage biographique sur l'auteur d'*Aphrodite* : Gordon Millan, *Pierre Louÿs ou le Culte de l'amitié* (Aix-en-Provence : Pandora Éditions, 1979, un vol. br., 25 x 16 cm, 307 pp., prix en libr. env. 85 F), qui fait naturellement une large place aux relations Gide-Louÿs — mais sans renouveler profondément la question par rapport aux travaux antérieurs (M. Millan semble d'ailleurs ne pas connaître celui du Prof. Clive, et il ne fait nulle mention des publications de l'Association des Amis de Pierre Louÿs) ¹, si ce n'est, selon l'auteur, le correctif apporté à la date de la rupture entre les deux amis, qu'il situe en juin 1895, lorsque Gide adressa à Louÿs la lettre qu'a révélée le BAAG en 1973 (n° 18, pp. 5-8) : «Jusqu'ici, écrit M. Millan (p. 261), il était généralement accepté que la rupture était survenue en mai 1896 lors du différend qui s'éleva entre Gide et les collaborateurs du *Centaure*. [...] C'est pourtant en juin 1895 qu'avait eu lieu le dernier échange épistolaire où parussent de part et d'autre des sentiments sincères.» C'est dans les mêmes termes que nous avons commenté cette lettre dans le BAAG.

Plus généralement, M. Gordon Millan vise à donner à son héros une très haute place dans l'histoire de nos lettres. Il écrit dans la conclusion de son livre (p. 291) :

[...] si Gide vers le début de sa carrière, Valéry au début et vers le milieu de la sienne, Debussy enfin, tout au long de ses relations avec lui se sont tournés vers l'auteur d'*Aphrodite*, c'est qu'aux moments critiques ils se sont fiés autant aux jugements et aux conseils de Louÿs qu'à sa sympathie. Nous ne voulons pas dire, il est vrai, que Louÿs a écrit *Pelléas et Mélisande* ou *La Jeune Parque*, pourtant, sans sa puissance d'excitation, son enthousiasme et son secours, il est hors de doute que la culture française aurait été privée de ce qu'elle compte aujourd'hui parmi ses plus beaux trésors. En cela, le rôle que Louÿs a joué auprès de ses amis

¹ Notons toutefois que, ayant eu communication de la correspondance inédite Gide-Louÿs, M. Millan cite des fragments d'une quarantaine de lettres jusque-là inédites. De Gide, sont ainsi cités des extraits des lettres datées : 15 avril (p. 40), 7 août (p. 41), 25 août (p. 37), 1^{er} octobre (pp. 45-6) et 23 décembre 1889 (p. 48) ; juin (p. 57), 23 juin (p. 59), 17 juillet (p. 62), 20 juillet (pp. 63-4), 13 septembre (p. 64), 17 septembre (p. 65) et 20 décembre 1890 (p. 69) ; 21 février (pp. 72-3), 27 février (p. 70), 4 mars (p. 73), 7 juin (p. 141), 26 août (pp. 152-3) et 5 septembre 1891 (p. 153) ; 13 mai (p. 164) et 2 août 1892 (p. 179) ; 11 janvier 1893 (p. 189) ; 29 mai (p. 226), 17 septembre (p. 225) et 18 octobre 1894 (pp. 226-7). D'autres citations de la correspondance sont empruntées aux publications antérieures.

était essentiel et notre dette envers lui énorme.

[...] Nous terminons ce modeste ouvrage dans l'espoir d'avoir accompli une partie du chemin, chemin qui un jour, espérons-le, aboutira à ce que l'on accorde enfin à Louÿs la place qu'il mérite dans les annales de la civilisation française.

Il faut certes savoir gré à M. Millan de tenter de substituer une plus juste image de Pierre Louÿs à la quasi-caricature qu'on en a souvent faite. Mais on regrettera peut-être qu'il le fasse aux dépens des « amis » de Louÿs, qui paraissent trop souvent, dans ce livre, caricaturés à leur tour, Gide en particulier. Entre cent autres affirmations péremptoires, écrire qu'« il est hors de doute » que Gide ait « aimé Louÿs d'un amour homosexuel » (p. 261) demanderait une démonstration qui n'est ici même pas amorcée...¹

Professeur à l'Université de Strathclyde (Écosse), M. Gordon Millan prépare actuellement l'édition de la correspondance Pierre Louÿs - Paul Valéry (environ 400 lettres, acquises voici quelques années par la Bibliothèque Nationale), ainsi que l'édition critique des *Œuvres complètes* de Mallarmé (cinq volumes à paraître chez Flammarion).

livres, revues, journaux Depuis longtemps annoncé, vient enfin de paraître le livre d'Andrew OLIVER, quatrième volume de la collection « Archives André Gide » (Paris : Lettres Modernes, 1979 ; un vol. br., 18,5 x 13,5 cm, 71 pp., prix en libr. env. 30 F [prix spécial AAAG : 24 F]) : *Michel, Job, Pierre, Paul : Intertextualité de la lecture dans « L'Immoraliste » de Gide*. On sait qu'une première version, très réduite, de cette étude avait été présentée au Colloque André Gide de Toronto en octobre 1975 et figure donc dans le recueil des actes de cette rencontre, Perspectives contemporaines (*André Gide* 6, paru voilà quelques mois).

Tandis que paraissait chez Grasset le vol. 7 (1980) des *Cahiers François Mauriac* (un vol. br., 20,5 x 13 cm, 253 pp.), actes du colloque *François Mauriac témoin de son temps* (Bordeaux, 4-6 octobre 1979) où l'on pourra notamment lire la communication de notre ami Georges-Paul Collet sur « François Mauriac et les salons littéraires », les Éditions du Seuil publiaient une nouvelle biographie signée de Jean Lacouture : *François Mauriac* (un vol. br., 24 x 15,5 cm, 648 pp. et 32 pp. ill. h.-t., prix en libr. env. 60 F), où Gide joue naturellement son rôle et apparaît dans plus de cent pages.

Gide et Browning... On sait qu'à ses yeux le poète de *The Ring and the Book* formait avec Nietzsche, Dostoïevski et Blake une prestigieuse constellation, s'attachant comme eux « aux cas déconcertants, à ceux qui se dressent comme des défis en face de la morale et de la psychologie admises ». On aura intérêt à lire le maître ouvrage que vient de publier M. Bernard Brugière sur

¹ Page 198 du livre de M. Millan, on trouvera confirmation que c'est « en l'été de 1893 » que « les trois amis [Gide, Louÿs et Valéry] pouvaient bien s'amuser à écrire des poèmes à trois sur la terrasse d'un café » : cf. BAAG n° 44, p. 88 (note 3).

L'Univers imaginaire de Robert Browning (Paris : Klincksieck, «Publications de la Sorbonne», 1979 ; un vol. br., 23,5 x 13,5 cm, 511 pp.), où les jugements de Gide sur Browning sont analysés et situés et où sont bien mises en lumière les analogies existant entre la création gidienne et celle du poète.¹

Dans le vol. XVIII de *Linguistica* (Ljubljana, 1978 [paru en 1979]), une étude de Mme Breda Cigoj-Leben (membre de l'AAAG) sur «Le style d'André Gide dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*» (pp. 191-216).

Le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, publication trimestrielle de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, a publié dans son fascicule daté d'avril-juin 1979 (t. LXXXIX, n° 661, pp. 335-45) une intéressante étude d'Anne Cavaillon intitulée «Le grand lycée Blaise Pascal et l'histoire littéraire» où, à partir de témoignages directs (le père de l'auteur était Sous-Économiste au lycée en 1909, seul fonctionnaire de l'administration présent dans l'établissement lors de l'événement), est évoqué le suicide du jeune Nény, dont on sait que Gide s'inspira dans *Les Faux-Monnayeurs*. Après avoir retracé les faits, Mme Cavaillon observe que Gide, qui ne disposait apparemment pas d'autres documents sur l'affaire que d'une découpage du *Journal de Rouen* (article du 5 juin 1909, reproduisant des informations du *Journal des Débats*) qu'il transcrit sans commentaire dans l'appendice du *Journal des Faux-Monnayeurs*, est allé, dans son analyse du suicide de Boris, plus loin que les journalistes et enquêteurs de 1909.

Le dernier *Bulletin* (n° 37, décembre 1979) des *Amis de Charles-Louis Philippe* est presque entièrement consacré à la publication, présentée par notre ami David Roe, de la correspondance échangée entre Max Elskamp et Philippe (dix-sept lettres 1897-1909) ; on y lira aussi, en appendice (pp. 57-60), quatre lettres inédites de Max Elskamp à André Gide, toutes relatives à Philippe.

L'étude sur «André Gide et la Montagne» que nous publions dans le présent numéro est le texte d'une communication qu'a présentée en février dernier M. Robert Héral, devant l'Académie Chablaisienne de Thonon-les-Bains (compte rendu, non signé, dans le quotidien thononnais, *Le Messager*, du 15 février 1980, p. 23).

Sur *André Gide 5* («*Sur Les Faux-Monnayeurs*») : par Barbaro Pietro Vaccaro, *Culture Française* (Bari), XXV^e année n° 3, mai-juin 1978, pp. 133-4.

Sur *La Maturité d'André Gide* : par Bernard Duchatelet, *Het Franse Boek* (Amsterdam), 49^e année, 1979, n° 4, pp. 178-9.

¹ Rappelons à ce propos l'article de notre ami François J.-L. Mouret, «André Gide à la découverte de Robert Browning et de James Hogg, ou la technique romanesque de la multiplicité des points de vue», paru dans les *CAG 3* (pp. 223-39) et dont M. Brugière ne semble pas avoir eu connaissance.

Sur *André Gide et le premier groupe de la N.R.F.* d'Auguste Anglès : par Michel Mouligneau, *Quintessences* (Soignies, Belgique), n° II, s.d. (fin 1979), pp. 81-2.

Sur la *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy* (t. I, CAG 9) : « Un amour insolite », par Hubert Juin, *La Quinzaine littéraire*, n° 318, 1-15 février 1980, pp. 6-7 ; « Le Dictionnaire anglais d'André Gide », par Pierre-Louis Rey, *La Nouvelle Revue Française*, n° 326, 1^{er} mars 1980, pp. 74-9.

LIBRAIRIE

Depuis plusieurs années, le *BAAG* reprend aux dernières pages de chacune de ses livraisons la liste des publications de l'AAAG, du Centre d'Études Gidiennes ou en diffusion, avec indication des prix auxquels nos Membres peuvent se les procurer auprès du Secrétariat général de l'Association. Par souci d'économie de pages, nous ne publierons plus cette liste, en principe, qu'une fois par an. Nous renvoyons donc les lecteurs du présent numéro aux pp. 148-53 de celui de janvier, en les priant seulement de noter que le livre d'Andrew Oliver (haut de la p. 152) est paru (prix AAAG : 24 F), et que celui de Charles Brunard (même page) est maintenant épuisé ; d'autre part, deux prix sont à rectifier (même page) : le livre d'E.U. Bertalot est vendu 48 F, celui de R.-P. Colin, 45 F.

votre collection du
BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
est-elle bien complète ?

*ne feriez-vous pas plaisir à un ami
 en lui offrant une collection ?*

n'attendez pas que ces volumes soient épuisés !

Vol. I	(n ^{os} 1 à 17, années 1968-72)	27 x 21 cm	360 pp.	45 F
Vol. II	(n ^{os} 18 à 24, années 1973-74)	20,5 x 14,5 cm	464 pp.	40 F
Vol. III	(n ^{os} 25 à 28, année 1975)	20,5 x 14,5 cm	290 pp.	30 F
Vol. IV	(n ^{os} 29 à 32, année 1976)	20,5 x 14,5 cm	338 pp.	30 F
Vol. V	(n ^{os} 33 à 36, année 1977)	20,5 x 14,5 cm	400 pp.	35 F
Vol. VI	(n ^{os} 37 à 40, année 1978)	20,5 x 14,5 cm	474 pp.	40 F
Vol. VII	(n ^{os} 41 à 44, année 1979)	20,5 x 14,5 cm	504 pp.	45 F

La collection complète des sept tomes (n^{os} 1 à 44, années 1968-1979),
 2 828 pp. 240 F

Les commandes sont à adresser,
 accompagnées de leur règlement,
 au Secrétaire général.

INVENTAIRE DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

SUITE ¹

170. *ANDRÉ GIDE. KONGO (VOYAGE AU CONGO)*. Přeložil ANTONÍN HORSKÝ. V Praze : Nakladatelství «Pokrok», 1928. (Vol. broché, couv. illustrée, 24 x 16 cm, 432 pp.).

Traduction tchèque de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* (ces deux titres n'apparaissent pas, et les 15 chapitres des deux livres se suivent sans coupure entre les chapitres VII et VIII), avec carte et photographies (in-texte) de Marc Allégret.

171. *ANDRÉ GIDE. GONDOLATOK CHOPINRÖL*. Fordította SZÁVAI JÁNOS. Az utószót írta Gyergyai Albert. Budapest : Zeneműkiadó, 1967. (Vol. cartonné, 20 x 11,5 cm, 99 pp.).

Traduction hongroise des *Notes sur Chopin* (pp. 5-78), suivie d'une étude d'Albert Gyergyai («Gide és Chopin», pp. 79-92). Tirage : 3 200 ex..

172. *ANDRÉ GIDE. SYMPHONIE PASTORALE*. Vertaald door P. C. NAGEL. Amsterdam : Nederl. Uitgevers-Maatschap, 1930. (Vol. relié toile grenat, titre et décor or, 15 x 11 cm, 152 pp.).

Traduction néerlandaise de *La Symphonie pastorale*.

173. *ANDRÉ GIDE. MOER. Narrenspel*. Vertaling M. NIJHOFF. Bruxelles : A.A.M. Stols, 1929. (Vol. broché, 16,5 x 12,5 cm, 115 pp.).

Traduction néerlandaise de *Paludes*, d'abord parue dans *De Stem* (9^e année, 1929) en septembre 1928. Tirée à 125 ex. numérotés.

174. *ANDRÉ GIDE. OZKA VRATA*. Prevedel BOŽO VODUŠEK. Ljubljana : Jugoslovanska Knjižarna, 1931. (Vol. relié toile vermillon, 19 x 12 cm, 165 pp.).

Traduction slovène de *La Porte étroite*, précédée d'une notice de Jože Mesar sur «André Gide» (pp. 5-11).

¹ Voir le début de cet Inventaire dans les n^{os} 28, 29, 30, 31, 35 et 42 du BAAG.

175. **ANDRÉ GIDE. MEZTELEN (L'IMMORALISTE).** Fordította GYERGYAI ALBERT. Budapest : Franklin-Társulat Kiadása («Külföldi Regényirok»), s.d.. (Vol. broché, 19 x 12 cm, 157 pp.).

Traduction hongroise de *L'Immoraliste*.

176. **ANDRÉ GIDE. VROUWENSCHOOL waarin opgenomen ROBERT en GENEVIEVE.** Vertaling JEF LAST. 'Sgraveland : Uitgeverij «De Driehoek», 1945. (Vol. broché, 20,5 x 13 cm, 212 pp.).

Traduction néerlandaise de *L'École des Femmes* (pp. 3-85), *Robert* (pp. 87-127) et *Geneviève* (pp. 129-208). En frontispice, reproduction du portrait de Gide par P.-A. Laurens.

177. **ANDRÉ GIDE. OSCAR WILDE. IN MEMORIAM (REMINISCENCES). DE PROFUNDIS.** Translated from the French by BERNARD FRECHTMAN. New York : Philosophical Library, 1949. (Vol. relié toile grenat, 22 x 14 cm, XII-50 pp.).

Traduction anglaise de *Oscar Wilde*, précédée d'une note («Translator's Note», pp. V-VI) et suivie d'un index (pp. 49-50).

178. **ANDRÉ GIDE. MARSHLANDS and PROMETHEUS MISBOUND. Two Satires.** Translated by GEORGE D. PAINTER. New York : New Directions, 1953. (Vol. relié toile brune, 21 x 14 cm, 192 pp.).

Traduction anglaise (dédiée, p. 5, «to Dorothy Bussy, Gide's incomparable translator and friend, and "one of the most remarkable Englishwomen of her generation"») de *Paludes* (pp. 9-95) et du *Prométhée mal enchaîné* (pp. 97-177), suivie des «Reflections» (pp. 179-92).

179. **ANDRÉ GIDE. OEDIPUS & THESEUS.** Bewerking JEF LAST. 'S-Graveland : Uitgeverij De Driehoek, 1947. (Vol. broché, 21 x 13,5 cm, 112 pp.).

Traduction néerlandaise d'*Oedipe* (pp. 9-53) et de *Thésée* (pp. 55-111), précédée d'une notice de Jef Last («Ten Geleide», pp. 5-8). Photographie de Gide en frontispice.

180. **ANDRÉ GIDE. DE IMMORALIST. Roman.** Vertaald door H. MARSMAN. Amsterdam : N.V. Em. Querido's Uitgevers-Mij, 1935. (Vol. relié toile orange, 19 x 11,5 cm, 238 pp.).

Traduction néerlandaise de *L'Immoraliste*, précédée d'une préface («Voorrede», pp. 5-8) non signée.

181. **ANDRÉ GIDE. RETURN OF THE U.S.S.R.** Translated from the French by DOROTHY BUSSY. New York : Alfred A. Knopf, 1937. (Vol. relié toile grise, 19 x 12,5 cm, 96 pp.).

Traduction anglaise de *Retour de l'U.R.S.S.*

182. *ANDRÉ GIDE. DAR KAPI. Roman.* Mütercimi : BURHAN ÜMIT. İstanbul : Matbaacılık ve Neşiyat Türk Anonim Şirketi, 1931. (Vol. broché, 19 x 12 cm, 221 pp.).

Traduction turque de *La Porte étroite* (édition originale). La couverture imite de très près celle du Mercure de France.

183. *ANDRÉ GIDE. DÜNYA NİMETLERİ.* Çeviren : AVNİ İNSEL. İstanbul : Ahmed Ihsan Basımevi Limited, 1936. (Vol. broché, 20 x 14 cm, 192 pp.).

Édition originale de la traduction turque des *Nourritures terrestres*, précédée d'une notice du traducteur («André Gide : Hayatı ve Eserleri», pp. 9-21). En frontispice, reproduction du portrait de Gide par P.-A. Laurens.

184. *ANDRÉ GIDE. TIẾNG ĐOÀN-TRƯỜNG.* Dịch-giả : ĐỒ ĐÌNH-THẠCH. Hanoi : Éditions Nam-ky, 1937 (titre intérieur : Imprimerie Trung-Bac Tan-Van, 1936). (Vol. broché, 25 x 18 cm, 92 pp.).

Traduction vietnamienne de *La Porte étroite*, par Pierre Do-Dinh, précédée de deux introductions, de Phạm Quỳnh («Tu'a», pp. I-II) et du traducteur («Lời Tu' Ngõn», pp. III-VI).

185. *ANDRÉ GIDE. TRAVELS IN THE CONGO.* Translated from the French by DOROTHY BUSSY. New York, London : Alfred A. Knopf, 1929. (Vol. relié toile, 22 x 14,5 cm, 376 pp.).

Traduction anglaise de *Voyage au Congo (To the Congo*, pp. 1-199) et du *Retour du Tchad (Back from the Chad*, pp. 201-375), illustrée de la carte figurant dans l'édition courante française (p. 350) et de 16 planches hors-texte (25 photographies de Marc Allégret).

186. *ANDRÉ GIDE. THE FRUITS OF THE EARTH (LES NOURRITURES TERRESTRES & LES NOUVELLES NOURRITURES).* Translated from the French by DOROTHY BUSSY. New York : Alfred A. Knopf, 1949. (Vol. relié toile bleue, 19 x 13 cm, 295 pp.).

Traduction anglaise des *Nourritures terrestres (The Fruits of the Earth*, pp. 1-179) et des *Nouvelles Nourritures (The New Fruits*, pp. 181-293).

187. *ANDRÉ GIDE. OVER DUISCHLAND.* S.l. : De Bezige Bij, 1945. (Vol. broché, 17 x 11 cm, 31 pp.).

Traduction néerlandaise anonyme des «Réflexions sur l'Allemagne», précédée d'une préface («Voorwoord», pp. 5-7) signée «P.». Achevé d'imprimer en décembre 1944, tirage : 275 ex. numérotés 1 à 250 et I à XXV.

188. *ANDRÉ GIDE. DE VALSE MUNTERS.* Vertaling J. A. SANDFORT. 's-Graveland : Uitgeverij De Driehoek, 1948. (Vol. relié toile noire, 23 x 15 cm, 323 pp.).

Traduction néerlandaise des *Faux-Monnayeurs*. Photo de Gide en frontispice.

189. *THE JOURNALS OF ANDRÉ GIDE*. Translated from the French with an Introduction and Notes by JUSTIN O'BRIEN. New York : Alfred A. Knopf, 1947, 1948, 1949, 1951. (4 vol. reliés toile bleue, sous jaquettes illustrées, 24 x 16 cm, XX-380-XXI pp., ill. h.-t. [vol. I : 1889-1913], VIII-462-XXII pp., ill. h.-t. [vol. II : 1914-1927], VIII-450-XXI pp., ill. h.-t. [vol. III : 1928-1939], XII-342-XVI pp., ill. h.-t. [vol. IV : 1939-1949]).

Édition originale de la traduction anglaise du *Journal*. Chaque volume s'achève sur un «Glossary of persons mentioned in the Journals», une bibliographie des œuvres d'André Gide et un double index (noms de personnes et œuvres de Gide).

190. *ANDRÉ GIDE. NOTES ON CHOPIN*. Translated from the French by BERNARD FRECHTMAN. New York : Philosophical Library, 1949. (Vol. relié toile grenat, 22 x 14 cm, 126 pp.).

Traduction anglaise des *Notes sur Chopin*.

191. *ANDRÉ GIDE. DE NIEUWE SPIJZEN (LES NOUVELLES NOURRITURES)*. Vertaald door JEF LAST. 's-Graveland : Uitgeverij «De Driehoek», s.d.. (Vol. cartonné, 19,5 x 13,5 cm, 129 pp.).

Traduction néerlandaise des *Nouvelles Nourritures* précédée d'une préface («Voorwoord», pp. 5-10) de Jef Last. Photographie de Gide en frontispice.

192. *ANDRÉ GIDE. DE TERUGKEER VANDEN VERLOREN ZOON*. Vertaling JEF LAST. Wilgenhof 's-Graveland : Utigeverij De Driehoek («De kleine Driehoekserie», 4), 1946. (Vol. cartonné, 17 x 11,5 cm, 48 pp.).

Traduction néerlandaise du *Retour de l'Enfant prodigue*.

193. *ANDRÉ GIDE. DE TERUGKEER VANDEN VERLOREN ZOON*. Vertaald door Mr. F.J. DE JONG. Masker-ontwerp van Dirk Verèl. Assen : Van Gorcum & Comp., Uitgevers, 1928. (Vol. broché, 21 x 15 cm, 46 pp.).

Traduction néerlandaise du *Retour de l'Enfant prodigue*, illustrée (p. 5) d'un bois de Dirk Verèl.

194. *ANDRÉ GIDE. Η ΤΥΦΛΗ ΓΕΡΤΡΟΤΑΗ (ΠΟΙΜΕΝΙΚΗ ΣΥΜΦΩΝΙΑ)*. Μετάφραση : Δ. ΒΕΖΥΡΟΓΛΟΥ. Αθηναί : Εκδοτικός Οίκος Χ. Γαλιάρη, 1925. (Vol. cartonné, 15 x 11,5 cm, 102 pp.).

Traduction grecque de *La Symphonie pastorale*. Couverture illustrée d'un visage de femme.

195. *ANDRÉ GIDE. TWO LEGENDS : OEDIPUS and THESEUS*. Translated from the French by JOHN RUSSELL. New York : Alfred A. Knopf, 1950. (Vol. relié toile rouge et grise, 22 x 14 cm, XII-117 pp.).

Traduction anglaise d'*Oedipe* (pp. 1-58) et de *Thésée* (pp. 59-115), précédée d'une note de John Russell («A Note on Oedipus and Theseus», pp. V-IX).

196. **ANDRÉ GIDE. LOS ALIMENTOS TERRESTRES Y LOS NUEVOS ALIMENTOS.** Traducción de LUIS ECHÁVARRI. Buenos Aires : Editorial Losada, S.A. («Biblioteca Clásica y Contemporánea», 400), 1979. (Un vol. broché, 17,5 x 11,5 cm, 173 pp.).

Quatrième édition, achevée d'imprimer le 20 juillet 1979, de cette traduction espagnole des *Nourritures terrestres* et des *Nouvelles Nourritures*, originellement parue en 1953 ; tirage : 4000 ex. (la troisième édition, parue en 1974, avait été tirée à 10 000 ex.). Couverture illustrée par Silvio Baldessari (différente de celles des précédentes éditions, cf. dans le présent Inventaire les n^{os} 115 et 116).

197. **ANDRÉ GIDE. PRETEXTS.** *Reflections on Literature and Morality.* Selected, Edited and Introduced by JUSTIN O'BRIEN. S.I. : Greenwich Editions published by Meridian Books, Inc., 1959. (Vol. relié toile blanche et noire, 21 x 14 cm, 352 pp.).

Introduction (pp. 9-19), notices, index (pp. 349-52), par le traducteur. Choix de textes de *Pétextes*, *Nouveaux Prétextes*, *Incidences* et *Divers*.

198. **ANDRÉ GIDE. STRAIT IS THE GATE (LA PORTE ÉTROITE).** Translated from the French by DOROTHY BUSSY. New York : Alfred A. Knopf, «The Borzoi Pocket Books», 1928. (Vol. relié toile verte, 17 x 11 cm, 232 pp.).

Réédition (septembre 1928) en «Pocket Book» de la traduction anglaise de *La Porte étroite*, publiée originellement en février 1924 chez Knopf.

199. **ANDRÉ GIDE. PASTORALNA SIMFONIJA.** Preveo Ld. W. Zagreb : Zaklada Tiskare Narodnih Novina («Biblioteka "Narodnih Novina"», 1), 1931. (Vol. broché, 16 x 12 cm, 96 pp.).

Traduction serbo-croate de *La Symphonie pastorale*, à demi anonyme («Ld. W.»).

200. **ANDRÉ ŽID. USKA VRATA.** Prevela IVANKA JOVIČIĆ. Beograd : Izdavačko Preduzeće «Rad» («Biblioteka "Reč i Misao"», IV, 99), 1963. (Vol. broché, 18 x 10,5 cm, 128 pp.).

Traduction serbo-croate de *La Porte étroite*, tirée à 25 000 ex..

(à suivre)

Plusieurs des traductions décrites dans la présente tranche de l'Inventaire l'ont été d'après des exemplaires conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, à laquelle M^{me} Catherine Gide a fait don d'un d'ensemble très important de traductions d'œuvres de son père. Nous la remercions ici, ainsi que M. François Chapon, Conservateur de la Bibliothèque, de nous avoir ainsi permis de compléter notre Inventaire.

INDEX DES LANGUES

- Afrikaans : 27.
 Albanais : 4.
 Allemand : 2, 14, 26, 30, 37, 40, 48, 64, 76, 77, 79, 85, 88, 89, 95, 97, 98, 99, 142, 155, 156, 157.
 Anglais : 1, 7, 20, 47, 51, 55, 63, 70, 73, 82, 91, 110, 114, 121, 160, 163, 164, 177, 178, 181, 185, 186, 197, 198.
 Arabe : 167.
 Danois : 15, 24, 28, 46, 72, 100, 101.
 Espagnol : 11, 21, 34, 53, 56, 65, 66, 69, 81, 105, 106, 107, 113, 115, 116, 120, 125, 196.
 Finnois : 9, 86, 90.
 Frison : 104.
 Gaélique : 92.
 Grec : 161, 165, 166, 194.
 Hongrois : 39, 44, 67, 68, 118, 123, 132, 169, 171, 175.
 Islandais : 16.
 Italien : 3, 22, 36, 43, 58, 59, 83, 84, 102, 111, 117, 126, 127, 128, 129, 151, 154, 162.
 Japonais : 131, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 152, 153.
 Latin : 168.
 Néerlandais : 6, 19, 33, 35, 71, 96, 172, 173, 176, 179, 180, 187, 188.
 Norvégien : 17.
 Polonais : 13, 23, 109.
 Portugais : 12, 29, 103, 119, 122, 124.
 Roumain : 5, 31, 41, 45, 54, 75, 80.
 Serbe : 130.
 Serbo-croate : 199, 200.
 Slovène : 50, 52, 74, 158, 174.
 Suédois : 10, 18, 147, 159.
 Tchèque : 32, 49, 78, 87, 94, 108, 112, 170.
 Turc : 8, 25, 38, 42, 57, 60, 61, 62, 133, 138, 150, 182, 183.
 Vietnamien : 93, 184.

INDEX DES ŒUVRES

- Affaire Redureau (L') : 162.
 Ainsi soit-il : 5, 73, 96, 97, 136.
 Amyntas : 3.
 Bethsabé : 3, 39, 89, 160.
 Cahiers d'André Walter (Les) : 96, 99, 125.
 Caves du Vatican (Les) : 18, 19, 29, 34, 44, 52, 58, 76, 78, 100, 109, 111, 112, 119, 123, 126, 133, 157, 158.
 « Considérations sur la Mythologie grecque » : 155.
 Correspondance avec Paul Clau- del : 96, 102, 117, 141.
 Correspondance avec Francis James : 96.
 Correspondance avec Roger Martin du Gard : 131.
 Correspondance avec Rainer Maria Rilke : 113.
 Correspondance avec Georges Simenon : 142.
 Correspondance avec Paul Valéry : 96.
 Corydon : 21, 64, 82.
 « Danse des Morts (La) » : 3.

- Dindiki : 96.
 «Discours de Munich» : 96.
 Divers : 197.
 Dostoïevsky : 96, 150.
 École des Femmes (L') : 27, 33, 45, 49, 59, 77, 108, 135, 137, 139, 152, 176.
 El Hadj : 160.
 «Émile Verhaeren» : 96.
 Et nunc manet in te : 5, 51, 69, 84, 96, 97.
 «Évolution du Théâtre (De l')» : 89.
 Faux-Monnayeurs (Les) : 8, 24, 50, 59, 68, 86, 91, 98, 101, 111, 159, 188.
 Feuillet d'automne : 80, 105.
 Geneviève : 33, 49, 59, 77, 108, 135, 137, 139, 149, 152, 176.
 Immoraliste (L') : 12, 42, 43, 55, 76, 105, 118, 120, 122, 124, 127, 128, 135, 144, 161, 166, 167, 175, 180.
 Importance du Public (De l') : 96.
 Incidences : 62, 197.
 Interviews imaginaires : 62.
 Isabelle : 11, 16, 27, 67, 71, 77, 118, 121, 129, 135, 138.
 Journal : 5, 61, 63, 69, 85, 95, 96, 134, 156, 189.
 Journal des Faux-Monnayeurs : 20, 59, 91, 96, 111.
 Notes sur Chopin : 30, 171, 190.
 «Notes sur l'interprétation du rôle de Phèdre» : 169.
 Nourritures terrestres (Les) : 3, 15, 31, 47, 60, 76, 96, 103, 115, 116, 183, 186, 196.
 Nouveaux Prétextes : 62, 105, 197.
 Nouvelles Nourritures (Les) : 3, 6, 25, 31, 47, 76, 96, 103, 115, 116, 143, 186, 191, 196.
 Numquid et tu...? : 96.
 Œdipe : 89, 110, 179, 195.
 Oscar Wilde : 96, 105, 177.
 Paludes : 1, 75, 77, 173, 178.
 Perséphone : 89.
 Philoctète : 26, 39, 89, 160.
 Poésies d'André Walter (Les) : 3, 99, 125.
 Porte étroite (La) : 28, 36, 38, 59, 77, 79, 92, 105, 118, 127, 128, 135, 165, 174, 182, 184, 198, 200.
 «Préface à *Zuyderzee*» : 96.
 Prétextes : 62, 105, 197.
 Procès (Le) : 89.
 Prométhée mal enchaîné (Le) : 1, 2, 48, 53, 75, 77, 178.
 «Réflexions sur l'Allemagne» : 187.
 Retouches à mon Retour de l'U. R.S.S. : 70, 83, 94, 107, 146, 153.
 Retour de l'Enfant prodigue (Le) : 39, 66, 77, 87, 88, 96, 140, 147, 160, 192, 193.
 Retour de l'U.R.S.S. : 13, 83, 106, 114, 145, 148, 180.
 Retour du Tchad : 170, 185.
 Robert : 33, 45, 49, 59, 77, 108, 135, 137, 139, 152, 176.
 Roi Candaule (Le) : 89.
 Saül : 14, 89, 160.
 Séquestrée de Poitiers (La) : 41, 65, 151.
 Si le grain ne meurt : 9, 10, 22, 23, 35, 37, 46, 56, 97, 111, 154, 163, 164.
 Souvenirs de la Cour d'Assises : 40, 41.
 Symphonie pastorale (La) : 27, 32, 57, 67, 72, 74, 77, 90, 93, 96, 104, 118, 121, 129, 130, 135, 168, 172, 194, 199.
 Tentative amoureuse (La) : 160.
 Thésée : 7, 17, 48, 77, 80, 110,

140, 179, 195.

Traité du Narcisse (Le) : 3, 160.

Treizième Arbre (Le) : 89.

Voyage au Congo : 4, 54, 81,
132, 170, 185.

Voyage d'Urien (Le) : 3, 77.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION

L'Assemblée générale de l'Association s'est réunie pour la neuvième fois le samedi 22 mars 1980, de 14 h 30 à 18 h 15, à Paris, dans la Rotonde de l'hôtel du Cercle de la Librairie (117, boulevard Saint-Germain). Cinquante-neuf membres de l'Association étaient présents (plus quelques invités) et cent-quatre-vingt-huit étaient représentés : deux cent quarante-sept membres ont donc participé aux votes de cette Assemblée ordinaire et de l'Assemblée extraordinaire qui l'a suivie. Feuilles d'émargement et délégations de pouvoirs ont été versées aux archives de l'Association.

Étaient présents :

Mmes, Mlles et MM. Robert ABS, Robert L. ALLAIN, Mireille AMIOT-PÉAN, Geneviève BAILLET, Paule BELGRAVE, Madeleine BERRY, Irène de BONSTETTEN, Georges A. BORIAS, Robert BOUISSOU, Andrée BOUVERET, Patrice BRASSIER, Jacques H. BRINON, Yves CAPPELLEN, Robert CATHERINE, Jean CLAUDE, Jean CLOUET, Claude COUROUVE, Henri DOCQUIERT, Jacques DROUIN, Christiane DUSOLEIL, Keeler FAUS, Gérard GAUTIER, Dominique GERMOT, Fathi GHLAMALLAH, Alain GOULET, Roger GUIRAUDON, Henri HEINEMANN, Lise JULES-ROMAINS, Marthe P. LAMBERT, Jean LANSSADE, Fred LEYBOLD, Michèle MADINIER, Lionel MARMIN, Claude MARTIN, Pierre MASSON, Rudolf MAURER, Bernard-Ch. MÉTAYER, Jean-Georges MORGENTHALER, Daniel MOUTOTE, Claude MOUZET, Jacques NAVILLE, Michel PANNEAU, Olga PÉRIER, Claire du PLESSYS, Jean-François POIRIER, Jean QUEVAL, Betty RADFORD, Alain RIVIÈRE, Philippe RODRIGUEZ, Olivier RONY, Hélène RUFENACHT, Gisela SPIES-SCHLIENTZ, Marie-Madeleine SUTTER-LEVESQUE, Raimund THEIS, Édouard TRÉMAUD, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK, Wanda VULLIEZ, Bernard YON et Patrick YSCHARD.

Étaient représentés :

Mmes, Mlles et MM. Jacques ABÉLARD, Jacques ANDRÉ, Hervé ANGLARD, Auguste ANGLÈS, Valère ANTHEUNIS, Maurice ASENMACHER, Wolfgang BABILAS, Charles BACHAT, Sylvia I. BALL, Pierre BASSIGNY, Gertrude BAUER, Marc BEIGBEDER, Thierry BÉRIA, Charles BERLIOZ, Marie-Louise BERREWAERTS, Anne BIELER, Marie-Thérèse BLACHON, Marguerite BLUM, Jacques BODY, René BONNET, Jacques BOULET-GERCOURT, Michel BRACONNIER, Stéphane BRETON, Madeleine BROUSTÉ, Jean BRUNEAU, Gabriel BULLARA, Jean BUREAU, Jean CACOUAULT, Alain CARRÉ, Philippe CARTON, Pierre-Georges CASTEX, Suzanne CHAMPIN, Jean-Charles CHATONET, Nicole CLERC, Jean COLLART, Georges-Paul COLLET, Klara CSUROS, Michel DEBRANE, Jean-Yves DEBREUILLE, Paul DECLERCQ, Maurice DELARUE, Madeleine DENEGRI, Jean-René DERRÉ, Fabienne DESDOITILS, André A. DEVAUX, Constantin-Th. DIMARAS, Georges DONCKIER de DONCEEL, Anne-Marie DROUIN, Michel DROUIN, Georges DROUOT-BAILLE, Lucienne DUBY, Bernard DUCHATE-

LET, Michel DUMONT, Jean EECKHOUT, Charles d'ESTIENNE du BOURGUET, Peter R. FAWCETT, Anne FELTHAM, Bertrand FILLAUDEAU, Jacqueline FLORY, Antoine FONGARO, Claude FOCART, Jacques FOUGÈRE, Madeleine FOURCAUD, Antoinette FREYMOND, Laurent GAGNEBIN de BONS, Jean GAULMIER, Robert GAURIAUD, Joseph GAUTHIER, Raymond GAY-CROSIER, Walter A. GEERTS, Bruno GELAS, Robert GEROFI, Émile GOICHOT, André GONDOUIN, Jean GOURDON, Anne GRUNER-SCHLUMBERGER, Gérard GUALANDI, Anne GUERRANTI, Yvon GUIRRIEC, Hugues HAEMMERLÉ, Anne-François d'HARCOURT, Robert HÉRAL, Jean HUBERSON, Pierre HUBERT, Jacques HURÉ, Lucien JAUME, Henri JORDAN, Charles JOSSERAND, Henri JOULIN, Henri JOURDAN, Roger JUMAUCOURT, Basil D. KINGSTONE, Jean-Pierre LACASSAGNE, Jean LANSARD, Daniel LAUDIC, Yvon-G. LEBRUN, Pierre LEFÈVRE, Jean-A. LEITNER, Louis LE MOAN, Michel LEMOINE, Guy LÉO, Pierre LÉPINE, André LEROY, Jean LESCURE, Henri LEVESQUE, Jacques LEVESQUE, Jeanne M. LEVY, Marc LEYMARIOS, Michel LIOURE, Luc MAILLOUX, Antoine MARCHAND, Jacqueline MARIÈRE, Jean MARQUET, Jean-M. MARQUIS, Bernard MARTINEAU, Tawfik MEKKI-BERRADA, Marianne MERCIER-CAMPICHE, André MICHEL, Jacques MOGNETTI, Olivier MORNET, Jacqueline MORTON, Michel MOULIGNEAU, Simone MUON, Eiko NAKAMURA, René-G. NOBÉCOURT, Jean-Luc NOGET, W. Andrew OLIVER, André-Louis PASQUET, Norman H. PAUL, Pierre-Jean PÉNAULT, Jeanne PETITFRÈRE-BERTHE, René PEYRIN, Louis PEYRUSSE, Paul S. PICARD, Edgard PICH, André PICHERIT, Raymond PIERMONT, Pierre PLATEL, Gabriel POUX, Anne POYLO, François RAGAZZONI, Philippe RAMBAUD, Isabelle RENARD, Robert RICATTE, Maurice RIEUNEAU, David ROE, Jacques ROMERO, Henri ROUMIEU, Madeleine ROUSSILLAT, Christian RUMILLET, Maurice SAILLET, Roland SAUCIER, Lucien SCHELER, Gilbert SCHILLING, Marie-José SCHNEIDER-BALLOUHEY, Jean SEBIRE, Fanny SERNEELS-ROUSSEAU, Mitchell SHACKLETON, Claude SICARD, Simone SOHIER-BRUNARD, Germaine SOL, Susan M. STOUT, François SULLEROT, Raymonde TALVA, Louis THEUBET, Liliane THORN-PETIT, Francis TRANCHANT, Jean-Paul TRYSTRAM, Simone TUCOO-CHALA, Henri VAUTROT, Odette VETTARD, Pierre VILLEDIEU, Antoinette VINCENS, Michel VOIR, Werner VORDTRIEDE, Christian VUICHOU, David H. WALKER, Jean WARMOES, Hannie WITS-KAEMINGK, Georges YAMINE, Bibliothèque de l'Institut de Français de l'Université de CAEN, Bibliothèque de la Ville d'ÉPINAL, Bibliothèque Municipale de MONTAUBAN, Bibliothèque du Romanisches Seminar de la Westfälische Wilhelms-Universität de MUNSTER, Bibliothèque Interuniversitaire de NANCY et Bibliothèque de l'Institut de Français de l'Université de STRASBOURG.

La séance est ouverte par le Vice-Président de l'Association, Daniel Moutote, qui souhaite la bienvenue à tous, présente les excuses de quelques absents (Auguste Anglès et Dominique Fernandez notamment) et donne la parole, pour son rapport, à Claude Martin, Secrétaire général.

Celui-ci commence par remercier Mme de Bonstetten, qui a bien voulu se charger, pour cette réunion, de faire mettre à la disposition de l'Association cette agréable salle du bel hôtel construit par ^{Charles} Tony Garnier : en y accédant par le grand escalier de marbre, chacun a pu reconnaître le style du célèbre architecte de l'Opéra... Le Secrétaire général fait remarquer que, ce 22 mars 1980, il y a exactement 12 ans et 1 jour que l'AAAG a enregistré ses premières adhésions ; il regrette qu'il s'en faille de si peu (moins de dix unités) qu'il ne puisse annoncer pour cet anniversaire notre *millième* adhésion — tout en

précisant que les effectifs *réels* de l'Association se situent entre 750 et 800 membres, compte tenu des abandons, démissions, disparitions, et des 54 décès que, au fil des ans, nous avons eu à déplorer. Il salue brièvement la mémoire de ceux que la mort nous a pris au cours des dix-huit mois écoulés depuis la précédente Assemblée générale : Marcel Jouhandeau, Marthe Sturm, Gérard Ooghe, Auguste Martin, Arnold de Kerchove, Pierre Claudel, Catherine Trocard, Jean Thibault et Jacques Millot.

L'Assemblée a en fait à examiner, pour approbation, les deux exercices budgétaires qui se sont clos depuis l'assemblée générale du 30 septembre 1978 (tenue à Ste-Foy-lès-Lyon) : le Secrétaire général en rappelle les chiffres détaillés tels que Henri Heinemann, Trésorier, les a établis et qu'ils ont été publiés et commentés dans les n^{os} 41 et 45 du BAAG. Il souligne que, si le solde de nos bilans annuels pour 1978 et pour 1979 a été positif (7 556 F au 31 décembre 1978, 16 212 F au 31 décembre 1979), il ne l'a été qu'en apparence (à la différence de celui du 31 décembre 1977, qui s'élevait à 24 035 F et était *réel*, toutes les dépenses de 1977 étant alors réglées), le *Cahier André Gide* de chacune de ces deux dernières années n'ayant été payé aux Éditions Gallimard que l'année suivante (la facture du CAG 9, paru en novembre 1979, n'est d'ailleurs pas encore réglée, d'un montant de 72 225 F). L'importance du déficit à résorber — déficit sur l'explication duquel le Secrétaire général ne revient pas, le BAAG de janvier ayant fourni tous les détails — a rendu indispensable le lancement de la « Souscription exceptionnelle » : annoncé dans le BAAG n^o 45, qui a été diffusé dans les premiers jours de février, l'appel a été bien entendu et compris par nos membres, le Secrétaire le constate avec satisfaction (et on pourra le vérifier au vu de la liste publiée plus loin). Compte tenu de ce que le BAAG met de quatre à huit semaines pour arriver en Amérique, en Asie ou en Océanie, on peut raisonnablement espérer que l'objectif visé (produit de la « Souscription » égal à celui des cotisations pour l'année, soit environ 36 000 F) sera bientôt atteint. On peut d'autre part remarquer que les ventes de publications ont été importantes au cours de ces dernières semaines et que le chiffre inscrit à ce titre au « Projet de budget pour 1980 » (16 000 F) sera donc sans doute sensiblement dépassé.

Reste que, à moins de nous laisser emporter par un optimisme débordant, il faut prévoir que notre budget 1980 se soldera encore par un déficit non négligeable : il est improbable que, si les CAG 10 paraissent avant le 31 décembre 1980, nous soyons en mesure d'en régler la facture avant cette date. La question est donc posée : sommes-nous trop ambitieux ? est-il irréaliste, et irréalisable, de maintenir nos cotisations à des taux raisonnables en conservant notre formule — formule qui, il faut pourtant le dire, a sans nul doute largement contribué au succès de l'AAAG : offrir chaque année à tous nos membres un gros *cahier* et quatre livraisons du *bulletin* qui, en 1979, ont totalisé plus de 500 pages ?...

Faut-il augmenter le taux des cotisations ? Certes, nous ne pouvons y échapper pour 1981, mais il serait imprudent d'aller fort au delà des 10 ou 12 % qui correspondent au taux annuel de l'inflation en France, c'est-à-dire de dépasser des cotisations de 120, 80 et 50 F respectivement pour nos membres fondateurs, titulaires et étudiants. Plus hauts, les taux deviendront « dissuasifs » et nous perdrons des adhérents. L'augmentation des cotisations ne résoudra donc pas notre problème.

Faut-il changer de formule ? Réduire le coût du BAAG, d'une façon ou d'une autre, ne changerait rien au budget de l'AAAG, qui n'a à sa charge que les frais de son expédition ; le Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lyon II, s'il peut financer la fabrication de la revue, ne saurait juridiquement subventionner l'Association, c'est-à-dire lui apporter de l'argent frais. Ne plus fournir automatiquement et gratuitement les CAG à tous nos membres, mais seulement *à la demande*, et à un prix qui serait certes avantageux par rapport au prix de vente en librairie, mais qui viendrait en sus de la cotisation ? La solution est *a priori* séduisante (du point de vue budgétaire, s'entend !), et elle a été proposée par un membre du Conseil d'administration ; le Secrétaire général lui fait deux objections, l'une de principe, l'autre sur le plan pratique : a) dans la mesure où nous n'aurions plus, vis-à-vis de l'éditeur des *Cahiers*, l'argument de la vente immédiatement assurée d'un nombre important d'exemplaires (900 pour la *Correspondance Gide-Bussy*, tirage qui lui garantit d'avance la rentabilité de la publication), nous n'aurions plus la liberté du choix de nos publications ; b) la fourniture des *Cahiers* « à la demande » entraînerait une comptabilité et une manutention supplémentaires considérables auxquelles les ressources humaines de l'équipe qui s'occupe actuellement des affaires de l'AAAG ne sauraient certainement faire face... Cette difficulté technique paraît dirimante au Secrétaire général, mais il n'exclut pas qu'une solution puisse cependant être étudiée et trouvée. A ses yeux, la formule actuelle pourrait en réalité être conservée au prix de trois dispositions : a) décider que le CAG 10, qui aura un volume et donc un prix équivalent à ceux du CAG 9, sera un « cahier double » pour les années 1980-81, accompagné du petit livre de Robert Levesque que va bientôt publier le Centre d'Études Gidiennes (et qui a, ne l'oublions pas, été promis à nos membres depuis deux ans...) ; b) limiter ensuite le volume des CAG annuels, pour en rendre le coût supportable par nos budgets ; c) accroître le nombre des publications fabriquées par le Centre d'Études Gidiennes et vendues au bénéfice exclusif de l'AAAG (ce poste de recettes a d'ailleurs régulièrement crû jusqu'ici, passant de 747 F en 1970 à 19 076 F en 1979, v. BAAG n° 45, pp. 136-7). Telles sont les propositions faites à titre personnel par le Secrétaire général, qui se rangera naturellement à l'avis de l'Assemblée quand elle en aura débattu.

Au cours des dix-huit derniers mois, l'Association n'a organisé qu'une ma-

nifestation qui ne fût pas une publication : la réunion amicale du 14 mars 1979 à la Villa Montmorency (v. BAAG n° 42, pp. 104-5), qui a laissé un excellent souvenir à ceux qui, nombreux, y participèrent. Le Secrétaire général regrette que l'Association ne fasse pas davantage dans ce domaine, et il insiste pour que des suggestions précises soient faites aujourd'hui en vue de l'organisation dans le plus proche avenir d'autres soirées de ce genre (ou différentes), d'excursions, etc..., projets que, à Paris, Mme de Bonstetten est toute prête à aider à réaliser.

En fait de *publications*, le Secrétaire général rappelle la sortie des CAG 8 et 9, en février et en novembre 1979, et annonce qu'après les CAG 10 et 11 (tomes II et III de la *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy* éditée par Jean Lambert et Richard Tedeschi), le principe a été retenu, pour les CAG 12, d'une réédition du grand livre de Ramon Fernandez sur *André Gide*, qui reste, un demi-siècle après sa parution, une lecture profondément enrichissante pour tout amateur de Gide ; l'essai de 1931 serait accompagné des articles de Fernandez sur Gide non recueillis jusqu'ici, d'une introduction et, sans doute, de quelques lettres inédites. Le Secrétaire général souligne d'autre part les améliorations, tant techniques ou quantitatives que qualitatives, qui continuent à être apportées au BAAG, et il annonce les sommaires des deux livraisons à venir (n°s 46 et 47). Il parle enfin des réalisations du Centre d'Études Gidiennes : trois volumes parus en 1979 (la *Correspondance André Gide - Justin O'Brien* éditée par Jacqueline Morton, la réédition de l'*Index de la Correspondance Gide - Martin du Gard* de Susan M. Stout, épuisé depuis plusieurs années et qui faisait l'objet de fréquentes demandes, et le petit *Supplément* à la *Correspondance André Gide - Jules Romains*), trois volumes à paraître en 1980 : *Lettre à Gide et autres écrits* de Robert Levesque (environ 160 pp.), *Correspondance Jacques Rivière - Jean Schlumberger* éditée par Jean-Pierre Cap (environ 300 pp.) et le vol. I (1908-1914) de la série consacrée à *La Nouvelle Revue Française*. Pour terminer, le Secrétaire général rappelle que sont parus, aux Lettres Modernes, le n° 6 de la série *André Gide (Perspectives contemporaines, actes du colloque de Toronto de 1975)* et le n° 4 des *Archives André Gide* (Andrew Oliver, *Michel, Job, Pierre, Paul : Intertextualité de la lecture dans «L'Immoraliste» de Gide*), et que l'*André Gide 7 (Le Roman-cier)* est sous presse.

Le débat est alors ouvert par le Président de séance, Daniel Moutote, débat à l'issue duquel il est souhaité que, d'une part, soient approuvés le rapport moral de Claude Martin et le rapport financier de Henri Heinemann, et que, d'autre part, une majorité se dégage en faveur des choix à faire en matière d'équilibrage des finances de l'AAAG, en même temps que se manifesteront des idées nouvelles et des observations de toutes sortes sur la vie de l'Association. Le Secrétaire général consulte en particulier l'Assemblée sur l'opportunité qu'il y aurait à ce que l'AAAG fût présente (par le dépôt de ses publica-

tions, pour commencer) à la Librairie D.U.C. (45, rue Remy Dumoncel, 75014 Paris, tél. 327 50 45), qui se propose d'être le lieu de rencontre pour les associations littéraires (et qui est déjà dépositaire des publications des Amis de Balzac, Boylesve, P.-L. Courier, Giraudoux, Mauriac, Milosz, George Sand, Rabelais, Rimbaud, Jacques Rivière et Alain-Fournier, Saint-Simon, Vigny, etc...) : l'Assemblée se déclare aussitôt très favorable à cette initiative et charge le Secrétaire général de prendre les dispositions nécessaires.

*

Dès les premières interventions (notamment celles de MM. Robert Catherine, Alain Goulet, Claude Mouzet, Jean Queval, Lionel Marmin, Henri Docquier), il apparaît que le sentiment très largement majoritaire de l'Assemblée est en faveur de la dissociation entre la qualité de membre cotisant et la fourniture des CAG : il devrait y avoir une cotisation « simple », ne donnant droit qu'au service du BAAG, et une cotisation « complète », comprenant le service des CAG (chacune de ces deux cotisations comportant un tarif réduit pour les Étudiants et un tarif plus élevé pour les Fondateurs). Les difficultés techniques exposées par le Secrétaire général ne devraient pas être insurmontables, si le CAG restait en effet *automatiquement* servi aux membres ayant acquitté la cotisation « complète » (la formule d'une « souscription » organisée pour la sortie de chaque cahier étant rejetée, comme beaucoup trop lourde et aléatoire). Cette proposition, mise dans le cadre des rapports présentés par Claude Martin et Henri Heinemann, est adoptée à l'unanimité moins 4 voix.¹

Un long débat se déroule ensuite sur les projets de « manifestations » possibles : le renouvellement de soirées comme celle du 14 mars 1979, réunion amicale agrémentée d'une causerie ou d'interprétation de textes (et d'un buffet), est souhaité par M. Henri Heinemann ; Mme Vauquelin et M. Lionel Marmin font le vœu qu'un grand colloque soit organisé ; de façon plus immédiate, et plus aisément réalisable, Mme Vauquelin suggère une matinée sur le thème « Gide et la Musique » qui pourrait se tenir dans l'ancienne maison de Nadia Boulanger, à une cinquantaine de kilomètres de Paris ; une excursion, visite guidée à Cuverville est également évoquée. D'autres membres, comme M. Olivier Rony, voudraient des projections de films (films cinéma et TV sur Gide ou adaptant des œuvres de Gide), qui pourraient avoir lieu au Centre Beaubourg. Des interventions auprès de la Radio (France-Culture) et de la Télévision devraient être aussi envisagées, selon MM. Henri Heinemann, Robert Catherine et Jacques Drouin, surtout à l'approche du trentième anniversaire de la mort de Gide... Toutes ces suggestions seront étudiées par le Con-

¹ Le temps a manqué, entre la réunion de l'Assemblée générale et la rédaction du présent compte rendu, pour mettre au point les dispositions pratiques résultant de cette décision. Elles seront publiées dans un prochain Bulletin, après étude du projet par le Conseil d'administration de l'Association.

seil d'administration ¹, qui rappelle que nos membres de la région parisienne, pour l'organisation d'une réunion, d'une excursion, d'une visite guidée, peuvent toujours se mettre en rapport par téléphone avec Mme de Bonstetten (527 33 79).

*

L'Assemblée générale extraordinaire qui s'ouvre ensuite a été convoquée en vue d'une revision éventuelle des statuts de l'Association ², revision souhaitée sur certains points par Mme Catherine Gide, présidente démissionnaire du Conseil d'administration.

Daniel Moutote donne d'abord la parole à Claude Martin, qui expose pourquoi et comment il a été amené, en décembre 1978, à offrir sa démission de Secrétaire général, puis à recevoir, onze mois plus tard, celle de Mme Catherine Gide et de cinq autres membres du Conseil. En s'excusant d'être obligé de «personnaliser» son exposé et d'y devoir faire place à des éléments psychologiques et affectifs, il explique sa démission comme la conséquence qu'il avait cru devoir tirer d'un retrait d'amitié de la part de celle avec qui il avait précédemment travaillé, dix années durant, dans une entière et réciproque confiance ; il ajoute qu'il a, depuis, acquis le sentiment que Mme Catherine Gide souhaitait que l'Association devînt une sorte de «société d'études», dont elle reconnaissait l'utilité (sa lettre, publiée dans le BAAG de janvier, comme sa généreuse contribution à la «Souscription exceptionnelle», l'attestent) et dont elle demeurait d'ailleurs membre (n'ayant démissionné que de ses fonctions au Conseil d'administration), mais dont elle demandait que, dans sa dénomination, le mot d'«Amis» ne figurât plus, l'estimant réservé au groupe de ceux qui avaient effectivement été des amis, des proches, des alliés de Gide pendant sa vie.

Redisant une fois de plus devant l'Assemblée générale combien il avait pu apprécier depuis plus de quinze ans la générosité, l'ouverture et le libéralisme de Mme Catherine Gide en tant qu'héritière du grand écrivain, combien il la savait convaincue que son père, en tant qu'écrivain, en tant qu'esprit, en tant que haute figure de l'aventure humaine, n'appartient à personne ou plutôt appartient à tous ceux qui le lisent, le connaissent et l'aiment (ou le combattent), Claude Martin croit pouvoir être l'interprète de ses vœux, aujourd'hui, en proposant à l'Assemblée générale extraordinaire : a) une modification de l'article premier des Statuts, où l'Association s'appellerait désormais simplement «Association André Gide» ; b) une modification de l'article 2, dont la seconde phrase serait ainsi rédigée (supprimant l'expression «défendre la mé-

¹ L'enregistrement sur cassettes du débat n'ayant pas toujours été clairement exploitable, nous ne pouvons donner ici l'intégralité des propositions émises.

² Statuts qui ont été publiés, rappelons-le, dans le BAAG n° 38, d'avril 1978, pp. 91-6.

moire et l'œuvre d'André Gide) : « Elle a pour but d'étudier et de réaliser tout ce qui, sous toutes formes et par tous moyens, pourra favoriser une meilleure connaissance et accroître le rayonnement de l'œuvre et de la figure d'André Gide, et ce sans préoccupation lucrative. Elle se chargera notamment de publier et de servir gratuitement à ses membres un volume annuel dans une collection intitulée *Cahiers André Gide* et une revue trimestrielle intitulée *Bulletin des Amis d'André Gide*. »

Un très long débat s'engage alors, auquel ne mettra fin que l'heure largement dépassée où il était convenu que l'Assemblée devait quitter la Rotonde du Cercle de la Librairie. Beaucoup font remarquer que la formule « Association des amis de... » est une expression traditionnelle et très neutre (il existe une Association des Amis de Balzac, une Association des Amis d'Alexandre Dumas, une Société des Amis de Montaigne...) ; l'Assemblée unanime rejette l'idée que l'AAAG se définisse, restrictivement, comme une « société d'études », de type universitaire, ce qu'elle a toujours évité d'être jusqu'ici (interventions de MM. Lionel Marmin, Alain Rivière, Mme Lise Jules-Romains, MM. Jacques Drouin, Alain Goulet...) : elle se doit de rester absolument indépendante tant des parents et familiers de Gide que de toutes les « écoles » critiques, et son appellation aussi bien que ses activités doivent refléter la grande diversité de ceux qu'elle rassemble (dont la moitié seulement est constituée d'enseignants, de chercheurs ou d'étudiants). On fait d'autre part remarquer que la disparition du mot « Amis » du nom de l'Association devrait logiquement entraîner la même modification pour le titre du *Bulletin*. Henri Heinemann représente alors les difficultés qu'il aurait, en tant que Trésorier, avec des chèques qui lui arriveraient, pendant des mois et sans doute des années (surtout en provenance de l'étranger), libellés au nom de l'AAAG et qui seraient refusés ; une bibliothécaire s'élève vivement, en se fondant sur son expérience professionnelle, contre un changement de titre du *BAAG*, qui apparaîtrait dans les bibliothèques et les bibliographies comme une revue nouvelle, entraînant par là de durables difficultés techniques (et pas seulement techniques).

Par égard pour le rôle très bénéfique qu'a eu jusqu'ici Mme Catherine Gide pour l'Association, Claude Martin insiste pour que l'Assemblée générale accepte néanmoins de satisfaire son vœu de voir disparaître le mot « Amis » du nom de l'Association. Plusieurs membres de l'assemblée demandent au Secrétaire général pourquoi Mme Catherine Gide a suscité la démission de six autres membres du Conseil d'administration, dont trois au moins ne sont ni des parents ni d'anciens amis, au sens étroit du mot, de Gide. Encore que cette question reste sans réponse, M. Robert Catherine intervient pour proposer : que le sentiment de l'Assemblée, qui souhaite unanimement conserver à la fois l'esprit qui a été le sien jusqu'ici et son appellation maintenant consacrée

par douze années d'existence, soit exposé à Mme Catherine Gide ; que lui soient représentés les obstacles théoriques et pratiques qui s'opposent à la revision des statuts qu'elle demandait ; qu'hommage lui soit rendu pour ce qu'elle a bien voulu faire depuis douze ans en faveur de l'Association ; et qu'enfin il lui soit demandé que, Présidente démissionnaire du Conseil d'administration, elle accepte d'être Présidente d'honneur de l'AAAG. Cette proposition est mise aux voix par le Vice-Président Daniel Moutote, et recueille l'unanimité moins douze voix contre.

La revision des articles 1 (nom de l'AAAG) et 2 (finalités de l'Association) est donc repoussée. Seul fera l'objet d'une nouvelle rédaction l'article 5, en application des décisions de l'Assemblée générale prescrivant désormais un double taux des cotisations, selon qu'elles comprennent ou non le service des « cahiers » annuels.

Le Secrétaire général consulte enfin l'Assemblée sur l'opportunité de préciser, soit dans les statuts, soit dans des conventions distinctes de ceux-ci mais signés par les parties intéressées, les rapports qui existent en fait entre l'Association, d'une part, et, de l'autre, tant les Éditions Gallimard que le Centre d'Études Gidiennes, étant entendu que ces conventions résulteraient d'une négociation sur les engagements réciproques des contractants. La majorité de l'Assemblée se déclare défavorable à l'établissement de tels documents, mais n'exclut pas une discussion sur des projets précis lors de la prochaine Assemblée générale.

Reste à élire de nouveaux membres du Conseil d'administration, dont quatre seulement restent en fonctions (élus ou réélus en septembre 1978) : *Irène de Bonstetten*, *Henri Heinemann*, *Daniel Moutote* et *Bernard Yon*. Le Vice-Président Daniel Moutote présente brièvement cinq candidatures : celles de *Marie-Françoise Vauquelin*, d'*Auguste Anglès*, de *Dominique Fernandez*, d'*Alain Goulet* et de *Claude Martin*. L'élection est acquise à l'unanimité des votants.

Quatre noms ont été omis dans la liste, donnée en tête de ce compte rendu, des membres empêchés d'assister à l'Assemblée générale et ayant délégué leurs pouvoirs : MM. Yves DEGANS, Victor MARTIN-SCHMETS, Mlle Anne-Marie MOULÈNES et M. Jean TIPY. Le nombre des votants a donc été de deux cent cinquante et un. Précisons que plusieurs « pouvoirs », arrivés après l'Assemblée générale, par suite des lenteurs de la poste, n'ont pu être pris en compte.

SOUSCRIPTION EXCEPTIONNELLE

Voici, comme nous l'avions promis, la liste des contributions reçues par le Secrétaire général de l'AAAG au titre de la « souscription exceptionnelle » qu'elle avait appelée dans le BAAG de janvier pour que fussent résorbées ses « difficultés de trésorerie ». L'accueil fait par nos Membres à cette « opération survie » nous permet dès maintenant d'espérer que l'étape difficile sera victorieusement franchie. Le Conseil d'administration de l'Association adresse à tous — et au nom de tous — ses remerciements les plus sincères, et aussi les plus émus : car nous avons été particulièrement sensibles à ce que la quasi-totalité des chèques étaient accompagnés de quelques lignes qui témoignaient du profond attachement de leurs auteurs aux efforts poursuivis depuis douze années, et nous n'imaginons pas de plus précieux et vivifiants encouragements à continuer, à faire mieux encore.

Certaines contributions, dans la liste ci-dessous, sont anonymes, suivant le vœu des donateurs.

Inutile d'ajouter enfin, n'est-ce pas ? que la souscription « reste ouverte », jusqu'à ce que soit atteint l'objectif visé.

Mlle Isabelle Renard	45 F	M. Roger Delage	20 F
M. Gabriel Bullara	100 F	Mme Madeleine Roussillat	150 F
M. René Peyrin	120 F	M. André Leroy	70 F
Anonyme	200 F	M. Antoine Marchand	20 F
M. G. Donckier de Donceel	150 F	Mme Catherine Gide	500 F
M. A.-Fr. d'Harcourt	100 F	Anonyme	50 F
M. Jean Sebire	200 F	M. Pierre-Georges Castex	100 F
M. Pierre Lépine	70 F	M. Henri Joulin	80 F
M. Bertrand Fillaudeau	39 F	M. Jean José Marchand	50 F
Mme Élisabeth Haye	150 F	M. François de Ziegler	150 F
M. Robert Héral	25 F	Anonyme	175 F
M. Georges Drout-Baille	100 F	Mlle Hélène Rufenacht	70 F
Anonyme	80 F	M. Claude Sicard	70 F
M. Paul Declercq	100 F	M. Maurice Saillet	200 F
Mme Simone Tucoco-Chala	150 F	M. Claude Martin	250 F
M. André Picherit	100 F	M. Jacques Roméro	50 F
M. Auguste Anglès	100 F	M. Jacques Moggetti	100 F
M. Gilbert Schilling	150 F	M. Roger Jumaucourt	250 F
Mme Fabienne Desdoitils	100 F	M. Jean-Jacques Durlin	50 F
M. Bernard Yon	100 F	M. Jean-A. Leitner	50 F
M. Michel Voir	50 F	Mlle Anne-Marie Jacquin	200 F
M. Thierry Béria	50 F	M. Constantin-Th. Dimaras	100 F
Anonyme	50 F	Anonyme	100 F
M. Werner Vordtriede	200 F	M. Charles Jossierand	150 F

M. Pierre Bernard	70 F	M. Henri Docquier	130 F
M. Christian Rumillet	80 F	M. Philippe Rodriguez	70 F
M. Marc Leymarios	100 F	Anonyme	70 F
Anonyme	72 F	M. Robert L. Allain	100 F
Mme Jacqueline Muller	100 F	M. Jean-Yves Debreuille	50 F
M. Lionel Marmin	50 F	M. Jean Perrin	100 F
Mme M. Mercier-Campiche	400 F	Mlle Anne-Marie Moulènes	100 F
M. Raymond Balleys	30 F	M. Claude Petitpierre	100 F
M. Michel Debrane	70 F	M. Jean Tipy	150 F
Anonyme	50 F	M. André-Louis Pasquet	50 F
Mme Jacques Brandt	80 F	M. Bernard Martineau	50 F
Mme Lucienne Duby	100 F	M. Michel Panneau	200 F
M. Patrice Brassier	70 F	Mme Annick Baling	70 F
Anonyme	300 F	M. Jean Lansard	70 F
M. Michel Lioure	50 F	Mme Lise Jules-Romains	100 F
M. Henri Vautrot	120 F	Mme Fanny Serneels	20 F
M. Henri Laffitte	50 F	M. Hugues Haemmerlé	120 F
M. Robert Catherine	150 F	Anonyme	70 F
M. Jacques Fougère	50 F	Anonyme	50 F
Mme Adriana Gentils	50 F	M. Henri Jourdan	200 F
Mme R. Fourcault-Sillou	500 F	M. Pierre Villedieu	150 F
Anonyme	200 F	M. Olivier Schrameck	80 F
Anonyme	100 F	M. Jean Marquet	70 F
Mlle Madeleine Fourcaud	30 F	M. Jacques Abélard	100 F
Mlle Suzanne Champin	30 F	Mme Nicole Clerc	50 F
Mme Élisabeth Haye	20 F	Mlle Anna Guerranti	50 F
Mme Marie-Thérèse Leloup	200 F	M. David H. Walker	60 F
M. Wolfgang Babilas	100 F	Anonyme	100 F
Anonyme	30 F	Mme Andrée Bouveret	150 F
Mme Madeleine Berry	100 F	M. André-Charles Gervais	100 F
M. René Vaillot	30 F	M. Gabriel Poux	30 F
M. Patrick Negrier	100 F	M. Jean Claude	300 F
M. Pierre Hubert	150 F	M. Jean Quéval	50 F
M. Daniel Moutote	500 F	M. Jean Gourdon	30 F
M. Yvan Stauffer	70 F	M. Bruno Gelas	80 F
M. Claude Clert	50 F	M. Jean Lefebvre	95 F
M. Jean-Louis Merle	15 F	Anonyme	30 F
M. Lucien Scheler	50 F	M. Jacques Boulet-Gercourt	30 F
Anonyme	200 F	Mlle Claire du Plessys	70 F
M. Marcel Flory	100 F	M. Pierre Masson	150 F
Mme Marie-L. Berrewaerts	300 F	Mme Jacqueline Marière	150 F
Mme Marcelle Lagleyze	150 F	M. Tewfik Mekki-Berrada	25 F

M. Raoul Favre	50 F	M. Pierre Lefèvre	80 F
M. Jacques Drouin	30 F	M. Thierry Béria (2 ^e vers.)	50 F
M. Lucien Jaume	50 F	Anonyme	200 F
Mme Marie-Fr. Vauquelin	100 F	M. René Bonnet	100 F
M. Jean-François Farrugia	5 F	M. Cameron D.E. Tolton	50 F
Mme Marcel Gavillet	140 F	M. W. Andrew Oliver	100 F
M. Michel Lemoine	70 F	M. Stéphane Breton	50 F
Mme François Talva	80 F	Anonyme	100 F
Mme Claude Abèlès	30 F	M. Jean-Paul Trystram	100 F
M. Rudolf Maurer	50 F	M. Jean Chatonet	100 F
M. Hervé Anglard	30 F	M. Guy Léo	100 F
M. Henri Heinemann	150 F	M. Maurice Rieuneau	200 F
Mlle Anne-Marie Drouin	130 F	Anonyme	150 F
M. Jean-Louis Petel	150 F	M. André Michel	50 F
Anonyme	100 F	M. Claude Martin (2 ^e vers.)	250 F
Anonyme	150 F	M. Alain Goulet	120 F
Mme Marcelle Blachon	50 F	Mme Irène de Bonstetten	300 F
M. Michel Dumont	24 F	Mme Simone Sohler-Brunard	120 F
M. Fred Leybold	50 F	M. Jacques Freymond	100 F
M. Bertrand Cochery	50 F	M. Laurent Gagnebin de Bons	50 F
M. Zvi Herman Levy	100 F	M. Bernard Yon (2 ^e vers.)	150 F
M. Jean Collart	100 F	M. Peter R. Fawcett	100 F
M. Philippe Carton	50 F	Anonyme	50 F
Mme Gertrude Bauer	160 F	M. Raymond Gay-Crosier	50 F
Mme Madeleine Denegri	100 F	M. Basil D. Kingstone	400 F
M. Bernard Duchatelet	80 F	M. Roland Saucier	500 F
M. Jean Cacouault	50 F	M. André Gondouin	70 F
Mme Geneviève Baillet	100 F	M. Patrick Yschard	80 F
M. Georges-Paul Collet	100 F	Mme Andrée Bouveret (2 ^e vers.)	80 F
M. Robert Gérofi	100 F	Anonyme	150 F
Mlle Anne Poÿlo	30 F	M. Olivier Rony	30 F
M. Eladio Ramos Salvador	70 F	Mme Betty Radford	30 F
M. André Ricroque	80 F	M. Bernard-Ch. Métayer	30 F
M. Georges Yamine	50 F	M. Jean Lanssade	70 F
M. Fathi Ghlamallah	20 F	M. Yves Gabi	100 F

La liste ci-dessus a été arrêtée au 28 mars, date à laquelle 198 membres de l'Association ont répondu à l'appel «Opération Survie» (25 ayant demandé l'anonymat). Le total des dons reçus s'élève à 21 360 F (soit une moyenne de 107,87 F).

LA SOUSCRIPTION RESTE OUVERTE

Pour que l'objectif soit atteint (36 000 F), l'Association a besoin de tous !

V A R I A

INCIDENTS TECHNIQUES ***

Deux illustrations de notre précédent numéro, pp. 74 et 102, sont très mal « sorties » au tirage, et nous devons des excuses à nos lecteurs pour ces erreurs techniques, qui ont ainsi rendu méconnaissable le *Gide* de Simon Bussy et indéchiffrable la couverture bleue de l'originale de *La Porte étroite*...

AUX CHERCHEURS (SUITE)

*** Rectificatif et additif aux informations données sous ce titre dans le *BAAG* de janvier (p. 143) : le nom de la quatrième personne ayant offert ses services aux chercheurs de l'AAAG est : Mlle *Lacaze* (et non *Lazare*). — Nous tenons d'autre part à la disposition des chercheurs intéressés le nom et l'adresse d'une autre personne, membre de l'AAAG, actuellement en retraite et qui a l'expérience de recherches faites dans une dizaine de bibliothèques parisiennes (dont la B.N., la Bibliothèque de l'Arsenal, la Bibliothèque Doucet, etc...).

A PROPOS DE LA CORRESPONDANCE GIDE-BLANCHE (SUITE)

*** Le *BAAG* de janvier était déjà à

l'impression quand nous avons reçu la note suivante de notre ami Georges-Paul Collet : « Après les "rectifications de dates" proposées par Kevin O'Neill (v. *BAAG* n^{os} 42 et 45), je viens de prendre connaissance avec intérêt des "suggestions" de Peter Fawcett (n^o 44), qui appellent les remarques suivantes : Lettre 1. Probablement du 25 mai 1892. — Lettre 20. Lundi soir 6 mai 1895. — Lettre 21. Blanche n'a pas "séjourné à Saint-Martin pour la première fois en 1900", comme le pense Peter Fawcett. Nous savons par les Lettres 24 et 25 que le peintre a déjà passé l'été de 1896 à Saint-Martin. Mais il ne semble pas que Rouart soit allé voir Gide dans la première quinzaine d'août 1895, alors que nous savons qu'il lui a rendu visite en août 1901. Il est donc possible que la date exacte soit le 8 août 1901. — Lettre 27. Blanche l'avait classée "été 1899", mais il a pu se tromper. D'où le "?"". J'ignore quelle est la photographie à laquelle Gide fait allusion. — Lettre 38. Je propose mi-juillet 1900. Blanche y répond le 18 juillet 1900 (lettre inédite, découverte après la composition du volume). — Lettre 41. Je ne pense pas qu'elle soit de

"fin juillet-début août 1902" comme le suggère Peter Fawcett (voir lettre de Blanche à Ghéon citée en note, p. 316, de la *Correspondance Gide-Blanche*. — Lettre 44. 6 avril 1902. — Lettre 46. Mardi 17 décembre 1901, car j'ai retrouvé la réponse de Blanche, datée du mercredi 18 (encore inédite). — Lettre 56. Probablement du jeudi 7 août 1902. — Lettre 57. Peut-être du dimanche 31 août ou 6 septembre 1902. — Lettre 59. Probablement du mardi matin 16 mai 1893. — Lettre 62. Peut-être "milieu ou fin mars 1902" comme le suggère Peter Fawcett. — Lettre 65. Probablement du 19 août 1903. — Lettre 88. Une note datée du 25 juillet 1914 du *Journal de Blanche* confirme l'hypothèse du 15 août 1914. — Lettre 89. Du dimanche 15 août 1915. — Lettre 91. Du 19 septembre 1915. — Lettre 93. Probablement du 5 octobre 1915. — Lettre 94. Pourquoi "24-25 novembre 1915" ? Dans l'ignorance où nous sommes de la date précise, je propose fin novembre 1915. — Lettre 97. Pourquoi "les environs des 18-20 janvier 1916" comme le voudrait Kevin O'Neill ? Dans le doute, je préfère m'en tenir à "fin janvier 1916". — Lettre 100. Du mercredi 16 ou 23 février 1916, ou, ce qui me semble préférable, seconde quinzaine de février 1916. — Lettre 137. Probablement du 30 septembre (bien que Gide l'ait datée du 20) 1918.»

JACQUES COPEAU (DE & SUR)

*** Notre ami Norman H. Paul, professeur à Queens College (City uni-

versity of New York), membre de l'AAAG, vient de publier un ouvrage que tous les fervents de Copeau, de la N.R.F. et du théâtre tiendront à avoir dans leur bibliothèque : *Bibliographie Jacques Copeau* (Paris : Les Belles Lettres, «Publications de l'Université de Dijon, LV), 1979 ; un vol. br., 24 x 16 cm, xii-247 pp., prix en libr. env. 70 F). Préfacé par Claude Sicard, le volume recense rigoureusement et rationnellement jusqu'en 1978 d'abord tous les écrits de Copeau (publiés ou encore en manuscrits inédits), puis tous les livres et articles concernant Copeau et le Vieux-Colombier (près de 3300 numéros) ; avec une introduction de l'auteur et, pp. 1-26, une chronologie très détaillée de Jacques Copeau.

PAUL VALÉRY (SUR) *** Le n° 11 (1979) des *Cahiers du 20^e siècle* (publiés par la Société d'Étude du 20^e siècle chez Klincksieck) est une double livraison (262 pp., 80 F) qui, sous le titre *Poétique et Communication : Paul Valéry*, recueille les communications présentées au Colloque international de Kiel (19-21 octobre 1977) : plus de douze études importantes, dont les trois premières sont dues à des membres de l'AAAG : «Prologue» (par Agathe Rouart-Valéry), «Valéry, le langage et la pensée» (par Claude Valéry) et «Le Moi et Autrui» (par Daniel Moutote).

PASCAL PIA *** L'un de nos Membres, M. Jean José Marchand, qui fut l'ami de Pascal Pia, nous signale que celui-ci n'était pas né en

1902, comme nous l'avons écrit (v. BAAG n° 45, p. 141) et comme on peut le lire un peu partout, mais le 15 août 1903, et qu'avant sa première publication dans *La N.R.F.* de décembre 1922 (sept poèmes groupés sous le titre «L'Aurore en pluie»), il avait collaboré dès 1921 aux *Cahiers idéalistes* d'Édouard Dujardin et à *Action*. Aux Éditions de la N.R.F., Pascal Pia a publié deux volumes dans la collection des «Peintres nouveaux», en 1930, sur *André Masson* et sur *Manolo*.

THÈSE *** Mme Andrée Bouveret, membre de l'AAAG (et dont le n° 7 de la série *André Gide* publiera une «Contribution à une analyse structurale des *Faux-Monnayeurs*»), a soutenu le 10 novembre dernier, à l'Université d'Orléans, une thèse pour le doctorat de troisième cycle intitulée *Henri Troyat : Influences de Maupassant, Tolstoï, Dostoïevski* (un vol. dactyl., 458 pp.), devant un jury présidé par le Prof. Jacques Cadot, le Prof. René-Marill Albérès étant rapporteur, qui lui a décerné la mention «Bien».

NÉCROLOGIE *** Nous avons appris avec retard le décès de M. Gérard OOGHE, membre de l'AAAG depuis 1969 ; né le 10 octobre 1902, Gérard Ooghe est mort le 31 mai 1979 des suites d'une longue et douloureuse maladie. — Né le 9 juillet 1897 à Beauvais, le Professeur Jacques MILLOT est mort à Paris le 23 janvier dernier, dans sa quatre-vingt-troisième année. Docteur et agrégé

de médecine, docteur ès sciences, il avait été nommé en 1943 professeur d'anatomie comparée au Muséum national d'Histoire naturelle puis, en 1960, directeur du Musée de l'Homme, fonctions qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1967 ; il avait été élu en 1963 à l'Académie des Sciences. Auteur d'une œuvre scientifique considérable, le Professeur Jacques Millot était aussi un fin lettré, collectionneur d'éditions rares et de manuscrits ; il était membre fondateur de l'AAAG depuis 1973.

LARBAUD *** Le deuxième volume de la *Correspondance Valéry Larbaud - Marcel Ray*, soigneusement éditée par Françoise Lioure, est paru chez Gallimard (vol. br., 22,5 x 14 cm, 341 pp., ach. d'impr. 7 février 1980). Ces 134 lettres, toujours aussi allègres et foisonnantes, couvrent la décennie 1910-1920, et il y est, bien sûr, constamment question de Gide et de *La N.R.F.* Le dernier tome (1920-1937) devrait paraître à la fin de cette année, et l'ensemble constituera un document d'une importance considérable.

L'AUTOBIOGRAPHOLOGIE DE PHILIPPE LEJEUNE *** Notre ami Philippe Lejeune, maître-assistant à l'Université de Paris XIII, a fort brillamment soutenu le 1^{er} mars dernier, pour le doctorat d'État ès Lettres, l'ensemble de ses travaux sur *l'autobiographie*, qui l'ont consacré, depuis quelques années déjà, comme le spécialiste d'un genre qui n'avait pas fait l'objet jusque-là d'études im-

portantes, en dépit de saint Augustin, de Rousseau, de Gide... et de milliers d'autres autobiographes plus ou moins illustres. A ses quatre premiers livres (*L'Autobiographie en France*, Armand Colin, 1971 ; *Exercices d'ambiguïté : lectures de «Si le grain ne meurt»*, Lettres Modernes, 1974 ; *Lire Leiris : autobiographie et langage*, Klincksieck, 1975 ; *Le Pacte autobiographique*, Éd. du Seuil, 1975), il vient d'en ajouter un cinquième, tout aussi riche et passionnant, réunissant des études sur Valès, Sartre, «l'autobiographie à la troisième personne», «l'entretien radiophonique»... : *Je est un autre : l'autobiographie, de la littérature aux médias* (Paris : Éd. du Seuil, coll. «Poétique», 1980, un vol. br., 20,5 x 14 cm, 336 pp.). On y rencontre Gide cité plus de trente fois.

FIN DE SIÈCLE *** On nous prie de signaler la parution du premier numéro, pour l'essentiel consacré à Jean Lorrain, de *Fin de siècle*, «revue universelle» animée par M. Patrick Cardon (B.P. 77, 13607 Aix-en-Provence) et qui se propose d'être attentif à «l'aspect homosexuel de nos plus grands écrivains». Pour l'instant centré sur le symbolisme et les écrivains «fin de siècle», l'équipe va étudier des peintres comme Whistler et Gustave Moreau, des écrivains comme Lorrain, Montesquiou, Gide...

DONS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE *** Merci à Mme Breda Cigoj-Leben (Ljubljana) et à M. Bernard Duchatelet (Brest), qui

ont fait don de plusieurs tirés-à-part d'articles à la Bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes.

NOS MEMBRES PUBLIENT ***

Allain Carré publie son second livre : *Histoire d'une Chaloppe* (Paris : La Pensée universelle, 1979, un vol. br., 18 x 13,5 cm, 96 pp.). Succession de perspectives narratives qui tentent de saisir simultanément le sentiment d'amour, son évolution, et la naissance de la création littéraire, *Histoire d'une Chaloppe* est suivie de sept brèves nouvelles. — Chez Albin Michel, nouvelle édition, revue et augmentée, d'un manuel classique, régulièrement réimprimé depuis trente-deux ans : *Le Style administratif*, de Robert Catherine, directeur de *La Revue Administrative* (Paris : A.Michel, 1979, un vol. br., 20 x 13 cm, 187 pp.). Un guide qui est à la fois une explication et un essai de modernisation de ce langage administratif souvent critiquable, car un style, c'est toute une civilisation et celui de la puissance publique se devrait d'en être un témoin, un agent de qualité. — De Zvi Levy (dont le BAAG vient de publier deux articles sur *La Porte étroite*), *Senancour, dernier disciple de Rousseau* (Paris : Nizet, 1979, un vol. br., 21 x 13,5 cm, 274 pp.). En fait, une étude de l'homme Senancour et de toute sa pensée. — Jean Richer, professeur à l'Université de Nice, réunit dans *Aspects ésotériques de l'œuvre littéraire* (Paris : Dervy-Livres, 1980, un vol. br., 22 x 14 cm, 309 pp., ill. h.-t.) une dizaine d'études sur saint Paul, Swift, Cazotte, Tieck, Hugo,

Baudelaire, Kipling, Milosz, Apollinaire, Breton : qu'il s'agisse de significations secrètes incorporées consciemment à leurs œuvres par les écrivains ou qu'elles y soient présentes presque à l'insu de leurs créateurs, Jean Richer — qui ne veut parler «que d'auteurs avec lesquels [il est] suffisamment en sympathie pour pouvoir les aborder, en quelque sorte, de l'intérieur, car [il s']efforc[e], essentiellement, de *reconstituer des processus mentaux*» — essaie, par cette voie critique difficile, «d'enrichir le commun patrimoine, car, selon l'admirable formule de Nerval, "l'expérience de chacun est le trésor de tous"».

LA CORRESPONDANCE DE ROGER MARTIN DU GARD ***

Pour paraître incessamment chez Gallimard, le premier tome de la *Correspondance générale* de Roger Martin du Gard, dans l'édition qu'en a préparée notre ami Maurice Rieuveau. En prélude à cette publication, depuis longtemps attendue et dont on devine quelle va être l'importance, celui-ci a présenté dans *La N. R.F.* du 1^{er} mars (n° 326, pp. 169-91) onze lettres des années 1910-13, se rapportant toutes à l'élaboration de *Jean Barois*.

GÉNÉALOGIE RONDEAUX ***

Nous avons signalé à nos lecteurs (v. *BAAG* n° 43, juillet 1979, pp. 106-7) le travail qu'avait réalisé le R.P. Patrice Thillaye du Boullay sur la généalogie de la famille Rondeaux. Il nous fait savoir qu'il tient à la dispo-

sition des chercheurs intéressés quelques exemplaires de cet opuscule qui, revu et complété, a été ronéoté et a d'ailleurs fait l'objet d'un dépôt légal en janvier 1980. (Prix : 25 F, plus frais de port. Écrire au R.P. du Boullay, Couvent dominicain de Corbara, 20220 L'Ile Rousse).

RIVIÈRE — SCHLUMBERGER

*** Le Centre d'Études Gidiennes fera paraître à la fin de l'été un nouveau volume, qui ne manquera pas d'intéresser vivement tous nos lecteurs : excellemment établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Cap (professeur à Lafayette College en Pennsylvanie et auteur d'un livre sur *Techniques et thèmes dans l'œuvre romanesque de Jean Schlumberger*, publié en 1971 [Genève : Perret-Gentil éd.]), l'édition de la *Correspondance (1909-1925)* échangée entre Jacques Rivière et Jean Schlumberger. Deux cent sept lettres — souvent longues — aussi importantes pour l'histoire du groupe de la *Nouvelle Revue Française* que, plus particulièrement, pour la connaissance de Rivière et de Schlumberger. Nous présenterons cette édition avec plus de détails dans le prochain *BAAG*.

AVIS DU TRÉSORIER ***

Le Trésorier de l'AAAG adjure tous nos Membres d'éviter le plus possible de lui adresser des lettres *recommandées*, notamment lorsqu'il ne s'agit que de lettres contenant des chèques : la recommandation est coûteuse et *inutile* (la législation actuelle sur les chèques barrés garantissant en

effet, de toutes façons, les tireurs en cas de perte) et, le Trésorier étant toujours absent de son domicile à l'heure du passage des préposés, cela l'oblige à aller chaque fois au bureau de poste pour retirer ces courriers. Pour la même raison, nous rappelons à nos Membres qu'ils ne doivent faire des envois d'argent par *mandat* que tout à fait exceptionnellement.

BAAG DÉFECTUEUX ? *** Il se peut que l'exemplaire du *BAAG* qui vous parvient soit défectueux (brochage incorrect, pages manquantes, etc...) : n'hésitez pas, et surtout ne tardez pas à demander au Secrétariat général l'envoi d'un exemplaire de remplacement.

POÉSIE A MONTE-CARLO ***
Le Festival International des Arts de Monte-Carlo nous prie de signaler les premières Rencontres Internationales de Poésie qui auront lieu, sous le haut patronage de S.A.S. la Princesse de Monaco et en sa présence, à la Salle Garnier les 24 et 25 mai prochain : Andrée Chedid et William Jay Smith y diront leurs poèmes en français et en anglais, Jean Dessailly et Simone Valère diront *L'Impromptu de Monte-Carlo*, les poètes présents rencontreront librement le public... Pour renseignements et inscriptions, s'adresser à la Direction des Affaires Culturelles, Ministère d'État, Monaco (tél. 30 19 21).

ROLAND CAILLEUX (1908-1980) *** Né le 4 décembre 1908, l'écrivain Roland Cailleux est mort le

12 mars 1980, dans sa soixante-deuxième année. Médecin, ami de nombreux écrivains comme Gide, Paulhan, Crevel, Nijmier..., il avait publié en 1943 à la NRF son premier roman, *Saint-Genès ou la Vie brève*, puis un essai sur Proust, *Une lecture* (1948), qui incita Gide à se « replonger dans le Temps perdu » (*Journal*, 30 janvier 1949 ; v. aussi sa lettre à Martin du Gard des 13-16 février 1949, *Correspondance*, t. II, pp. 437-8), et, en 1978, un livre-somme à mi-chemin du roman et du document, *A moi-même inconnu*. A Nice en 1940, il avait soigné Gide, victime d'une crise de coliques néphrétiques, « avec un dévouement d'admirateur » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 167), puis l'avait emmené de Vence à Vichy « dans l'auto d'un jeune réfugié belge de ses clients » (lettre de Gide à RMG du 14 juin 1940). La Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet conserve trois lettres, inédites, de Roland Cailleux à Gide.

GÉA AUGSBOURG *** C'est grâce à M^e Henri Jordan, notaire à Lausanne et membre de l'AAAG depuis 1970, que nous pouvons reproduire ci-contre le portrait de Gide fait en 1933 par l'artiste lausannoise Géa Augsbourg, qui a d'ailleurs récemment servi d'illustration au tome VII de l'*Encyclopédie Vaudoise*. L'original de ce dessin est toujours en possession de son auteur, qui a bien voulu en autoriser la reproduction dans le *BAAG*, ce dont nous la remercions vivement.



ANDRÉ GIDE par GÉA AUGSBURG

**Croquis fait par l'artiste suisse lors de la visite de Gide à Lausanne, en 1933,
pour la création des *Caves du Vatican* par les Bellettrien.**

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Voici la liste des nouveaux Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 1^{er} janvier et le 28 mars 1980 :

- 974 M. Willy DEROCLETTE, officier en retraite, 1140 Bruxelles, Belgique (Titulaire).
- 975 Studio & Gallery LE PONT DES ARTS, Taos, N.M. 87571, États-Unis (Titulaire).
- 976 M. Jean-François POIRIER, étudiant, 75009 Paris (Étudiant).
- 977 Mme Irène GILLEKENS, cadre de banque, 13003 Marseille (Titulaire).
- 978 M. Roger GUIRAUDON, retraité, 92100 Boulogne (Titulaire).
- 979 M. Henri-François IMBERT, professeur à l'Université Paris X, 92160 Antony (Titulaire).
- 980 M. Jean RICHER, professeur à l'Université de Nice, 06100 Nice (Titulaire).
- 981 Mme Suzanne PONS-RIDLER, professeur à l'Université du Nouveau Brunswick (Canada), 83130 La Garde (Titulaire).
- 982 BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ET UNIVERSITAIRE DE GENÈVE, 1211 Genève 4, Suisse (Abonné BAAG).
- 983 M. Julien COLLIGNON, directeur d'hôpital en retraite, 55300 Liouville (Titulaire).
- 984 M. François SULLEROT, maître de conférences associé à l'Université Paris III, 75005 Paris (Fondateur).
- 985 M. Louis THEUBET, professeur agrégé, ass. à l'Université de Saint-Étienne, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon (Fondateur).
- 986 M. Pierre LEFÈVRE, professeur au lycée de Kérichen, 29200 Brest (Titulaire).

- 987 M. Dominique FERNANDEZ, écrivain, professeur d'Université, 75006 Paris (Titulaire).
- 988 M. Yves BOUREL, étudiant, 59155 Fâches-Thumesnil (Titulaire).
- 989 BIBLIOTHÈQUE du CENTRE D'ÉTUDES «LITTÉRATURE ET IDÉOLOGIES (1848-1890)» de l'UNIVERSITÉ LYON II, 69365 Lyon Cédex 2 (Titulaire).
- 990 M. Carl FILIATREAU, attaché d'administration au Ministère du Travail et de la Main-d'œuvre du Québec, Montréal, P.Q., Canada (Fondateur).
- 991 M. Robert PONSOT, 71150 Chassey-le-Camp (Fondateur).
- 992 M. Pierre PETIT, professeur à l'Université d'Auckland, Auckland, Nouvelle-Zélande (Titulaire).
- 993 Mme Cécile HABETS, 1477 Maransart, Belgique (Titulaire).

LIBRAIRIE

se reporter au BAAG de janvier
(n° 45, pp. 148-153)

*** voir la note ci-dessus page 293 ***

ISSN 0044-8133

**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES ET MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON**

Prix du N° : 13 F.